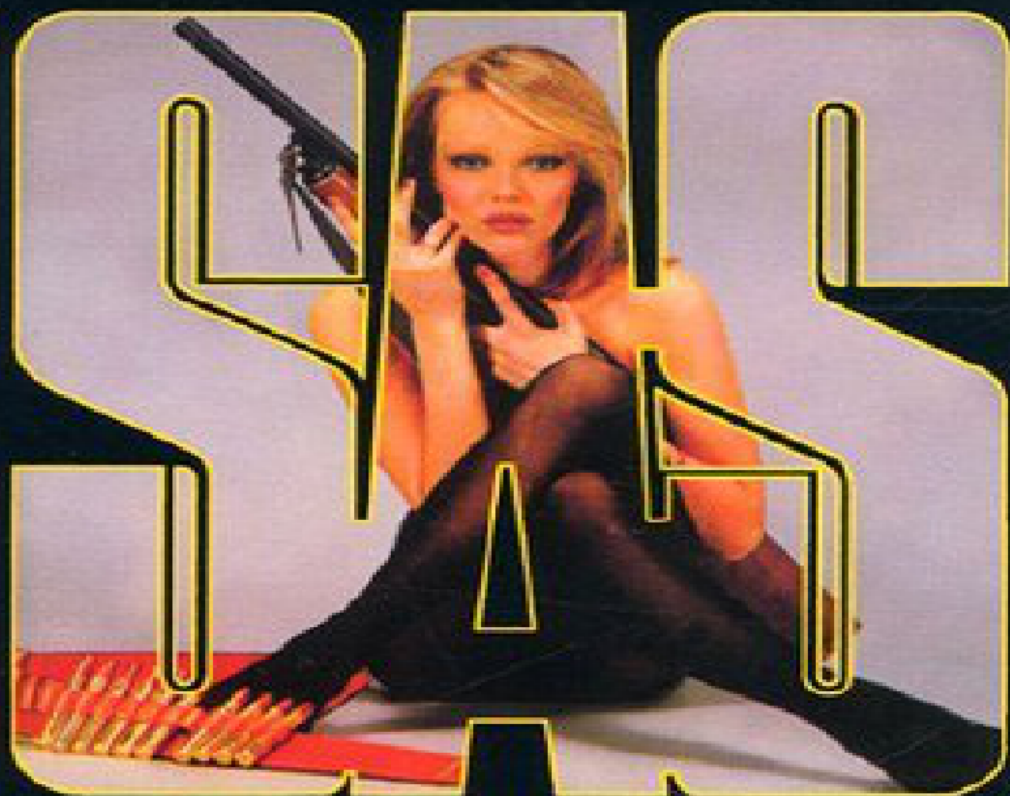


SAS [029] – Berlin Check-Point Charlie

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BERLIN : CHECK-POINT CHARLIE

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S-29

BERLIN :
CHECK-POINT CHARLIE

CHAPITRE PREMIER

Le soleil couchant illuminait d'un rougeoiement wagnérien les colonnes massives de la Porte de Brandebourg, marquant la limite entre l'Est et l'Ouest.

Wolfgang Mann n'arrivait pas à détacher ses yeux du monument qui se détachait en ombre chinoise sur les jardins du Tiergarten. Partant de la Porte de Brandebourg, l'imposant Bismarckdamm s'enfonçait droit dans Berlin-Ouest en un trait lumineux et rectiligne. Un peu sur la gauche, les seize étages de l'Europa Center brillaient de tous leurs néons, surmontés d'un énorme sigle Mercedes. Symbole de la Nouvelle Allemagne.

D'un geste furtif, Wolfgang Mann essuya les larmes qui lui montaient aux yeux, puis regarda autour de lui avec inquiétude, craignant d'être trahi par son émotion. Les agents de l'omniprésente STASI⁽¹⁾ traquaient la trahison jusque dans ses plus infimes manifestations. Dieu merci, la pénombre qui régnait dans l'observatoire circulaire de l'orgueilleuse tour de la Télévision est-allemande, était propice à l'émotion.

Avec ses lunettes, ses cheveux blancs, son visage de lapin effrayé et sa grosse écharpe de laine bleue, Wolfgang Mann avait l'air d'un petit retraité.

La flèche de la tour montait jusqu'à deux cent cinquante mètres au-dessus de l'AlexanderPlatz, mais l'observatoire où se trouvait Wolfgang Mann n'atteignait que deux cents mètres. Assez pour dominer les deux Berlin. Un système d'horlogerie lui faisait décrire un tour complet en une heure. Mais, au fur et à mesure que la perspective de l'Ouest fuyait devant eux, la plupart des visiteurs se déplaçaient le long des grandes baies bleutées en surplomb : personne n'avait envie de contempler l'Est. Ni les Berlinoises de la D.D.R.⁽²⁾, ni les touristes venus de l'Autre Côté éprouver un frisson sans risques... De Berlin-Ouest aussi, la Tour était une attraction. Pendant longtemps, grâce à un phénomène de réflexion, le soleil couchant illuminait les vitres de la Tour, dessinant une croix éblouissante !

Averties par leurs agents à l'Ouest, les autorités communistes avaient mis fin à cette abomination contre-révolutionnaire en obturant les vitres coupables avec du contreplaqué.

Wolfgang Mann examina la foule autour de lui : des touristes étrangers venus de l'Ouest, des écoliers de l'Est, des couples qui regardaient le soleil se coucher la main dans la main, rêvant du jour où ils pourraient franchir le Mur. Quelques vieux aussi, engoncés dans de lourds pardessus de tissu grossier. Impénétrables. Parmi eux, pensa Wolfgang Mann se dissimulaient sûrement quelques agents de la STASI... À moins que ce ne soit cet homme jeune au

visage lisse, qui contemplait ostensiblement les trente-sept étages de l'hôtel *Stadt Berlin*, orgueil de Berlin-Est...

Le soleil descendit d'un coup, noyant dans le crépuscule les colonnes de la Porte de Brandebourg. Un double trait lumineux, violent et blafard surgit de l'obscurité naissante, perpendiculaire au Bismarck Damm. *Die Mauer*, le Mur.

De part et d'autre de la Porte de Brandebourg, Wolfgang Mann distinguait nettement ses puissants lampadaires, ses miradors carrés, sa ligne d'obstacles antichars bordant le chemin de ronde, enfermée entre les deux hautes murailles de béton surmontées de barbelés. Le trait sinistre zigzaguait du nord au sud de Berlin, hermétique et mortel. Le temps était loin où les amateurs courageux pouvaient le franchir avec un peu d'audace et de chance. Washington vendait du blé à Moscou, Nixon était reçu à Pékin, mais le Mur se renforçait tous les jours, de plus en plus efficace.

De ceux qui en avaient douté, il ne restait que de modestes croix de bois dressées le long du Mur, à l'Ouest, partout où un candidat à la liberté était tombé sous les balles des Vopos⁽³⁾...

Wolfgang Mann était fasciné par la lumière blafarde des lampadaires du Mur. Il n'avait pas osé, s'en approcher depuis qu'il se trouvait à Berlin. Des Vopos patrouillaient sans relâche une zone de deux cents mètres à partir du Mur, interpellant ceux qui s'en approchaient.

Depuis le début de son long et périlleux voyage, il avait rêvé de Berlin, de sa ville, comme d'un Shangri-la. Persuadé que le Mur ne devait pas être si redoutable. Maintenant, devant cette muraille glaciale et inhumaine, il avait envie de pleurer. Le Berlin qu'il avait tellement voulu retrouver n'était plus qu'un piège mortel et sans issue. Et il ne pouvait même pas revenir en arrière. C'était déjà un miracle d'être arrivé jusque-là. Sans l'ivrognerie d'un garde frontière polonais, il aurait déjà été arrêté.

Un homme au visage rougeaud le bouscula et il se recula précipitamment. Surtout ne pas attirer l'attention. C'était imprudent de rester là si longtemps. Wolfgang Mann chercha des yeux celle sur qui reposaient tous ses espoirs. Elle avait disparu, avalée par la foule. Il calcula qu'il lui faudrait encore tenir au moins trois jours. Si tout se passait bien... Sinon, il n'aurait plus qu'à se constituer prisonnier. Ou à se tuer.

Il préférait de loin, la seconde solution.

La nuit était complètement tombée, Wolfgang Mann contempla encore les lumières de Berlin-Ouest quelques secondes, puis se détourna.

Dans le couloir de l'ascenseur, une glace lui renvoya l'image d'un vieillard un peu voûté, petit et malingre. Il se laissa porter par la foule vers l'ascenseur direct.

Ses doigts tâtèrent au fond de sa poche la monnaie qui lui restait.

L'ascension de la Tour lui avait coûté trois marks. Avec les sept autres, il pouvait tout juste ne pas mourir de faim pendant deux jours.

Dans le hall du bas, il hésita ne sachant où aller. Il se sentait déjà

transpercé jusqu'aux os, par le vent glacé qui balayait l'AlexanderPlatz. Mais tous les endroits publics étaient dangereux pour un homme traqué. Comme papier d'identité, il ne possédait qu'une carte de séjour pour le centre soviétique de Baïkonour...

De nouveau, il chercha désespérément dans sa mémoire le nom d'un ami chez qui se réfugier. Il avait déjà été à deux adresses. Pour trouver des terrains vagues. Lorsqu'il avait quitté Berlin vingt-sept ans plus tôt, les tilleuls de « Unter Den Linden » brûlaient dans la flamme blanche des obus au phosphore et les pionniers russes avaient creusé des sapes sur l'AlexanderPlatz. Berlin n'était que ruines et incendies.

Mais c'était encore préférable à ces enfilades froides d'avenues hideuses et vides, coupées d'innombrables terrains vagues, sans âme, marqués du joug stalinien.

Tandis que Wolfgang Mann hésitait, une fille jeune emmitouflée dans une canadienne aussi courte que sa robe passa devant lui. Il enregistra un profil fin, des cheveux blonds, des yeux bleu porcelaine, des jambes minces et musclées moulées de nylon noir, dont l'élégance contrastait avec le vêtement peu féminin.

L'inconnue ouvrit la porte et sortit. Sans trop savoir pourquoi, Wolfgang Mann lui emboîta le pas. Une rafale glaciale le fit aussitôt frissonner. La fille se dirigeait vers la cafétéria située au bas de la Tour. Le restaurant du sommet, était pratiquement réservé à quelques « apparatchiks », le commun des mortels devant patienter des semaines pour les réservations.

Wolfgang Mann hésita. Il était sept heures et demie. Dans une heure, il n'y aurait plus personne dans les rues de Berlin-Est. Les gens se couchaient tôt, il n'y avait pas de cinéma, presque plus de *Stuben*^[4]. Il laissa errer son regard vers le gigantesque immeuble à demi terminé qui bordait l'AlexanderPlatz au nord. Il devait receler des cachettes plus confortables que la vieille église en ruines de la Französischerstrasse.

Mais il y avait sûrement des rondes aussi. Ce serait trop bête d'échouer si près du but...

Il se décida et poussa la porte de la cafétéria. L'air chaud lui sauta au visage. La fille blonde venait de s'asseoir au comptoir, laissant une place vide à côté d'elle. Wolfgang Mann la prit. Dans cet endroit populaire, il avait des chances de passer inaperçu. La veille, il s'était risqué dans l'élégant hôtel *Unter den Linden*, mais il avait rapidement battu en retraite. Cela grouillait d'agents de la STASI veillant paternellement sur les invités des « pays frères » et les capitalistes de passage.

Paniqué, Wolfgang Mann s'était retrouvé sous les jeunes tilleuls de la célèbre allée. Les anciens n'avaient pas survécu au phosphore.

Pour passer le temps, il avait descendu *Unter den Linden* jusqu'à la porte de Brandebourg, puis tourné à gauche dans l'ancienne Williemstrasse, devenue Grotewohlstrasse. Deux cents mètres plus loin, Wolfgang Mann s'était arrêté. Au fond du terrain vague qui bordait la rue se dressait un tertre

recouvert d'herbes, tout contre les barbelés du Mur. Ce qu'il restait du Führer Bunker. Les Soviétiques n'avaient jamais pu complètement niveler le complexe de béton où s'étaient achevés les rêves du dictateur.

Nostalgique et anxieux, Wolfgang Mann était reparti, marchant à petits pas dans les rues désertes de cette ville qu'il ne connaissait plus. Un autobus de l'U.S. Army était passé tout près de lui, bourré de permissionnaires. Pour eux, franchir le Mur ne présentait aucune difficulté : il suffisait de se présenter en uniforme au « Check-Point Charlie » de la Friedrichstrasse. Wolfgang n'osait pas s'en approcher. Il craignait de ne pas pouvoir se retenir, de se mettre à courir vers les mitraillettes des Vopos. Ses vieilles jambes ne le feraient jamais courir assez vite.

Aucun être vivant ne pouvait franchir les cent mètres de chicane sans se faire cribler de balles.

Perdu dans sa rêverie morose, Wolfgang Mann s'appuya involontairement contre la hanche de sa voisine. Il baissa les yeux sur la cuisse découverte et fut gêné de son audace involontaire. La fille tourna légèrement la tête vers lui, esquissant un sourire indifférent.

— Quel froid ! ne put s'empêcher de dire Wolfgang Mann.

— On est en novembre, laissa tomber la fille blonde. Elle avait une voix assez vulgaire, haut perchée, avec un indiscutable accent berlinois. Wolfgang Mann l'examina de plus près. Sa canadienne posée sur le dossier du tabouret découvrait une robe de lainage vert très courte, moulant une poitrine lourde.

— C'est vrai, reconnut Wolfgang Mann.

Il choisit sur le menu le plat le moins cher – *brockwurst mit kartoffel salat* – et le commanda.

L'inconnue attendait elle aussi. Sentant le regard de son voisin posé sur elle, elle demanda :

— Vous êtes de Berlin ?

Elle avait pivoté sur son tabouret. Ses jambes croisées découvraient des cuisses dodues agressivement moulées par les collants épais.

— Non, de Leipzig, fit prudemment Wolfgang.

Il était heureux de parler. Il avait tellement besoin de chaleur humaine. Mais, dans sa position, tout représentait un danger.

— Et vous ? demanda-t-il.

— Je suis née à trois cents mètres d'ici, dit-elle.

On leur apporta leur commande. Tout en mangeant, Wolfgang continua la conversation et apprit d'autres choses.

Elle s'appelait Renata, travaillait comme comptable. Un groupe de jeunes aux cheveux longs vint s'installer près d'eux. L'Est commençait à s'émanciper...

Wolfgang, affamé, termina ses saucisses le premier. Quelque chose lui disait qu'il était imprudent de s'attarder. Depuis qu'il était à Berlin, il avait pour règle de ne jamais rester longtemps au même endroit. Trop de policiers de la STASI avaient son signalement.

Mais il n'arrivait pas à s'arracher de son tabouret. Ce n'est qu'en entendant sa voisine demander l'addition qu'il posa deux marks sur le comptoir et s'esquiva.

* * *

La Karl Marx Allée s'ouvrait devant Wolfgang Mann, vertigineusement large et solennelle, balayée par le vent glacial. Les deux premiers immeubles ressemblaient à des tours de château-fort. Wolfgang Mann grelottait, tout seul à son arrêt d'autobus. C'était un endroit où on n'attirait pas l'attention.

Soudain, il vit une silhouette venir vers lui, marchant rapidement : Renata, la fille de la cafétéria.

Elle ne le remarqua pas et passant devant lui, continua son chemin.

Wolfgang Mann la suivit des yeux, puis, mû par une impulsion irrésistible, lui emboîta le pas !

Il tournait le dos à la Französischerstrasse, mais ses jambes refusaient de le porter vers sa crypte glacée.

Renata ne semblait pas s'être aperçue qu'il la suivait. Elle marchait d'un pas rapide, les mains dans les poches de sa canadienne. Après avoir traversé la Rathausstrasse, elle s'enfonça dans une petite rue étroite, bordée de vieux immeubles.

Deux cents mètres plus loin, elle pénétra dans un immeuble grisâtre, de cinq étages.

Wolfgang hésita. Un terrain vague s'étalait devant l'immeuble. L'endroit suait la tristesse. Brusquement, une idée folle lui vint à l'esprit.

Il pénétra à son tour dans l'immeuble, le cœur battant.

Renata avait disparu. Devant Wolfgang Mann, un de ces vieux ascenseurs à mouvement sans fin comme on n'en trouve plus qu'en Allemagne grinçait doucement. Des cabines sans porte accrochées à un câble accomplissaient indéfiniment le circuit complet. Arrivée au dernier étage, la cabine passe par un mouvement de translation sur la colonne descendante. Romantiques, les Allemands ont surnommé ces ascenseurs des « Pater Noster ». Parce qu'ils font monter au ciel... Le tout est de ne pas rater les cabines qui ne s'arrêtent jamais. Wolfgang n'hésita qu'une seconde avant de sauter, décidé de poursuivre son idée jusqu'au bout.

Le palier du premier apparut. Vide. Puis le second. Cela sentait la soupe aux choux. Une radio clamait un bulletin de l'Ouest. Le troisième était également vide. Mais, au quatrième, le regard de Wolfgang Mann accrocha deux jambes gainées de noir.

Renata était en train d'ouvrir sa porte. En entendant Wolfgang Mann sauter sur le palier, elle se retourna. Après une fraction de seconde d'hésitation, elle le reconnut, fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

La voix était dure, froide, sans une ombre de peur. Wolfgang se sentit

idiot, ridicule.

— Je... Je voulais vous demander quelque chose... fit-il. Je n'ai pas osé tout à l'heure.

Une lueur d'intérêt passa fugitivement dans les yeux bleus. La jeune femme acheva d'ouvrir le battant.

— Entrez, dit-elle.

Wolfgang la suivit dans un studio minuscule. Il y faisait chaud, et il crut s'évanouir de joie. Depuis une semaine, c'est la première fois qu'il voyait un lit. Il s'en approcha et, sans même enlever son cache-nez, s'assit sur le bord. Renata ôta sa canadienne et vint se planter devant lui.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

La robe de lainage vert moulait agressivement son corps dodu. Fugitivement, Wolfgang pensa à une fille qu'il avait connue avant la guerre. Dans une autre existence...

Il rassembla tout son courage et leva les yeux.

— Est-ce que je pourrais rester ici ce soir ? demanda-t-il.

— Rester ici ?

La voix de Renata était pleine d'incrédulité. Elle toisa le vieil homme, et un sourire froid découvrit ses dents blanches. Elle posa les mains sur les hanches et cambra imperceptiblement le buste.

— Pourquoi pas ?

Wolfgang Mann cru avoir mal entendu.

— Vous voulez bien ? dit-il.

Renata éclata d'un rire vulgaire.

— Pour cent marks, tout ce que tu veux !

Brusquement, il réalisa sa méprise. On lui avait tellement dit que dans les États socialistes, la prostitution n'existait pas qu'il n'avait pas pensé à cela en voyant Renata. Il se dit qu'il devait partir, ne pas insister. Mais il faisait si froid dans l'église de la Französischerstrasse...

— Je n'ai que sept marks, dit-il à voix basse. Mais ce n'est pas pour...

Il crut que Renata allait éclater. Elle l'interpella, avec une brutalité inattendue.

— Tu te fous de moi ! Tu as sept marks et tu veux passer la nuit. Vieux salaud, va !

Wolfgang secoua la tête, accablé.

Il leva vers la fille des yeux de chien battu.

— Je voudrais coucher dans ce fauteuil, demanda-t-il. Je ne vous dérangerai pas. Je suis si fatigué.

Renata le fixa, intriguée, soudain sur ses gardes.

— Pourquoi tu veux rester ici ? Tu n'as pas d'hôtel ?

Il secoua la tête négativement. Les yeux bleus très clairs de Renata se chargèrent de mépris.

— Je ne suis pas un asile de nuit, cracha-t-elle. Va dans un poste de Vopos, ils te donneront à coucher.

Au mot « Vopos », Wolfgang sursauta. Il se leva, suppliant, et agrippa Renata par le bras. C'était sûrement une brave fille. Elle ne pouvait pas refuser de l'aider.

— Je ne peux pas aller trouver la police, expliqua-t-il. J'ai peur de la STASI.

— *La STASI !*

Renata avait presque hurlé le mot, en appuyant fortement sur la première syllabe. Elle fixa Wolfgang Mann avec horreur. La STASI avait pris en Allemagne de l'Est l'agréable réputation de la défunte Gestapo...

Devant l'expression de la jeune femme, Wolfgang Mann voulut se défendre.

— Je ne suis pas un criminel, plaida-t-il. Je veux seulement passer à l'Ouest.

— Vous mentez, cria Renata. À votre âge, ils vous laisseraient partir. Il y a un autre truc !

Elle en avait la chair de poule. Personne de sensé ne se mettrait mal avec la STASI pour un inconnu !

Brusquement, sans même prendre sa canadienne, elle fonça vers la porte.

Wolfgang Mann ne reprit ses esprits qu'en entendant la clef heurter la serrure. Elle était en train de l'enfermer ! Sûrement pour aller prévenir la police.

L'instinct de conservation reprit le dessus chez le vieil homme. Il se rua à son tour vers la porte. S'il se laissait coincer dans ce studio, il était perdu !

Heureusement, Renata n'avait pas encore eu le temps de donner un tour de clef. De tout son poids, Wolfgang Mann se jeta sur le battant, et parvint à glisser un pied dans le chambranle.

De l'autre côté, Renata hurlait des injures d'une obscénité inouïe. D'un effort désespéré, Wolfgang parvint à ouvrir complètement la porte. Renata recula. Il chercha à la retenir, à la prendre par le bras. Elle se rebiffa.

Ils en vinrent aux mains, dans une mêlée confuse et maladroite, haletant tous les deux. Soudain, la jeune femme dégagea son bras droit et lui planta ses ongles dans la joue.

Surpris par la douleur, Wolfgang Mann lâcha prise. Aussitôt, Renata plongea dans l'ascenseur. Le plancher de la cabine avait déjà dépassé le niveau du palier et elle tomba lourdement à l'intérieur, se recevant sur les genoux et sur les mains.

Pour une fraction de seconde, le vieux Wolfgang Mann retrouva ses vingt ans. Il s'élança à son tour, alors qu'il ne restait plus qu'un mètre entre le haut de la cabine et le palier. Il tomba sur Renata, sentit avec une horrible angoisse sa cheville coincée entre le « Pater Noster » et le palier. Il n'eut que le temps de la retirer. L'ascenseur continua sa descente onctueuse et grinçante.

Renata bougea sous lui. Il ouvrit la bouche pour s'expliquer. La jeune femme se retourna, les yeux fous. De toutes ses forces, elle planta ses dents dans sa main. Wolfgang Mann ne put retenir un hurlement de douleur.

Succédant à la peur et à l'affolement, la fureur le submergea. Il se mit à la frapper au hasard. Elle cria de plus belle, parvint à se retourner sur le dos.

Affolé, Wolfgang lui enfonça un pan de sa grosse écharpe de laine dans la gorge. Renata s'étouffa, se débattit, faisant trembler la paroi de bois sous ses coups de bottes. Son collant s'était déchiré, dévoilant un morceau de cuisse blanche. Sa robe verte tirebouchonnait à la hauteur de son ventre.

Wolfgang Mann reprit un peu son sang-froid. Tout en maintenant l'écharpe contre sa bouche, il tenta de la calmer par des supplications et des paroles d'apaisement. Il relâcha son étreinte, et Renata hurla aussitôt de plus belle. Les paliers défilaient inéluctablement. Wolfgang aperçut la porte du rez-de-chaussée. S'il s'enfuyait en laissant Renata derrière lui, il aurait toute la police de Berlin sur le dos en cinq minutes. Le rez-de-chaussée disparut et le Pater Noster s'engouffra dans le sous-sol. Dans un concert de grincements. La cabine effectua son mouvement de translation vers la colonne montante, continuant sa ronde sans fin.

Immobilisée par le poids du vieil homme, Renata fixait Wolfgang Mann avec une expression de haine hallucinante. Un élan de rage froide fit trembler les mains de Wolfgang Mann. Il vit Renata comme elle était : une petite pute prête à tout pour gagner quelques marks, féroce et égoïste et sans cœur.

Alors, des deux mains, il commença à serrer le cache-nez autour de la gorge de la fille. Mais le tissu était trop mou et il n'avait pas assez de force dans ses vieux bras. Et puis, en plus, les yeux bleus chargés de haine et de mépris le paralysaient. Il comprit qu'il n'aurait pas la force de l'étrangler.

Pourtant, il ne pouvait plus la laisser aller.

Brusquement, il glissa à côté d'elle, se tassant entre son corps dodu et le fond de la cabine. Renata poussa un hurlement et se retourna sur le ventre. Mais elle ne pouvait pas déloger Wolfgang Mann. Ce dernier attendit qu'elle se soit mise à quatre pattes pour se laisser tomber sur son dos de tout son poids. Puis, s'arc-boutant des pieds contre le fond de la cabine, il enfonça son genou droit entre les cuisses pleines découvertes par la robe verte et commença à pousser Renata, centimètre par centimètre, vers le côté ouvert du « Pater Noster ».

La jeune femme planta ses ongles dans le plancher, comme un fauve. Wolfgang Mann faillit vomir quand ils se retournèrent tout d'un coup sur une poussée plus forte. L'attache d'un soutien-gorge lui meurtrissait la joue à travers le lainage de la robe. Ses deux mains étaient crispées sous les aisselles de la jeune femme. Il sentait les muscles de ses vieilles jambes trembler sous l'effort. Sous lui, Renata gigotait de toutes ses forces. Elle réussit à dégager une main et s'ancra sur le côté de la paroi.

Il se pencha et mordit le pouce agrippé au mur. Une nausée lui souleva le cœur quand il sentit ses dents s'enfoncer entre les tendons. Avec un cri dément, Renata lâcha prise et glissa de vingt centimètres en avant, arrêtée par la cage de l'ascenseur. Le palier du troisième avait disparu et les cheveux blonds s'arrachaient contre la paroi de ciment grisâtre.

Inéluctablement, la cabine continuait son ascension, Wolfgang Mann se demandait comment personne n'avait encore entendu les cris de Renata.

Le palier du quatrième apparut. Tout en haut de l'ouverture béante. Aussitôt, Wolfgang Mann donna un violent coup de genou entre les cuisses écartelées de Renata. Sous la poussée, la tête de la jeune femme jaillit dans le vide.

Sa terreur fut si forte qu'elle parvint presque à se retourner. Wolfgang Mann, haletant, tremblant, ne lâcha pas prise. Le plancher du quatrième s'éloignait. Le rebord d'acier de la partie supérieure de l'ouverture palière n'était plus qu'à quelques centimètres...

Il heurta la nuque offerte comme le couperet d'une guillotine. Le « Pater Noster » monta encore de quelques centimètres sur sa lancée puis stoppa. Wolfgang Mann sentit le corps de Renata se détendre d'un coup sous lui. Le choc avait été si amorti qu'il la crut évanouie, assommée.

Il eut soudain horreur de lui-même. De toutes ses forces, il tira le corps de Renata en arrière, mais le menton coïncait.

Le sang battait à ses tempes et il se dit que son vieux cœur ne tiendrait pas. A tâtons, il chercha sur la paroi le bouton permettant, en cas d'incident, d'inverser la marche de l'ascenseur. Sa main tremblait tellement qu'il mit plusieurs secondes à le trouver.

Il appuya.

La cabine ne bougea pas.

Une panique atroce lui fit sauter le cœur dans la gorge. Il allait rester coincé là !

Il leva les yeux sur la paroi et faillit crier de soulagement : il avait appuyé sur le bouton rouge marqué « arrêt ». Il enfonça le bouton vert et, après une secousse la cabine du « pater Noster » commença à redescendre. Wolfgang Mann attendit que le plancher de la cabine ait presque atteint le niveau du palier pour appuyer de nouveau sur le bouton rouge.

De nouveau la cabine stoppa, légèrement au-dessus du palier.

Wolfgang Mann sauta du « Pater Noster ». Se retournant aussitôt, il fit glisser à l'extérieur le corps inanimé de Renata et ramassa son sac. A part quelques cheveux blonds accrochés au plancher de bois, rien ne subsistait de leur combat féroce. Il tira de sa poche un mouchoir roulé en boule et en tamponna sa joue. Pensif, il regarda les taches de sang qui la maculaient.

Avec l'impression d'être en plein cauchemar.

Les clefs étaient encore sur la porte du studio de Renata. Il ouvrit et, réunissant ses dernières forces, il tira le corps à l'intérieur. La tête brinquebalant en arrière, frôlant le sol. Wolfgang n'osait pas regarder le visage. Un peu de sang suintait à travers les cheveux du cuir chevelu entamé.

Il parvint à traîner le corps jusque devant le lit. Après avoir refermé la porte à clef, il se pencha sur Renata. Il voulait croire qu'elle n'était qu'évanouie. La fixité des yeux bleus lui fit passer aussitôt un frisson glacial dans l'épine dorsale.

Le choc de la paroi sur sa nuque avait provoqué un traumatisme du bulbe rachidien, causant une syncope-réflexe instantanée et mortelle...

Son premier mouvement fut de se précipiter hors de la chambre. Mais son vieux corps refusait de bouger. Il avait besoin de quelques heures de sommeil, de repos, de chaleur. De toute façon, ceux qui devaient venir à son secours ne le feraient pas avant deux jours.

Il contempla le cadavre de Renata étrangement indifférent. Si seulement, il en avait su plus sur elle. On risquait de s'inquiéter de ne pas la voir à son travail. Elle avait sûrement quelqu'un dans sa vie, un amant, un protecteur... Peut-être possédait-il la clef du studio. Wolfgang Mann écarta tout, ferma ses barrières mentales. Il fallait qu'il dorme avant tout...

Une bouffée de haine le souleva, contre le régime abominable qui avait fait, d'un Prix Nobel de Physique, un assassin.

D'un coup, il s'assoupit. Épuisé. À bout de nerfs.

Il fut réveillé en sursaut par un bruit incongru. Les yeux clignotant derrière ses lunettes, il contempla le téléphone noir qui sonnait déjà depuis plusieurs minutes.

CHAPITRE II

Cecil Corp, modeste analyste attaché à l'Ambassade américaine de Bonn, surgit comme un boulet de canon dans le bureau d'Albert T. Ross, le troisième secrétaire de l'Ambassade. Il n'avait même pas frappé et brandissait un exemplaire du *New York Herald Tribune*.

Ross leva la tête. Il glissa vivement dans un tiroir ouvert le livre pornographique dont il avait recouvert son rapport ultra-confidentiel et ultra-ennuyeux et tenta de ramener son esprit à des préoccupations moins souriantes.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il d'une voix sèche. Il avait horreur de ce sans-gêne chez ses subordonnés.

— Manap est arrivé, annonça Cecil Corp, essayant de contenir son excitation.

Depuis dix-huit mois qu'il lisait pour le compte de la Central Intelligence Agency des tonnes de journaux au fond d'un bureau obscur, c'était la première fois qu'il était mêlé à quelque chose d'excitant.

Il posa le journal replié sur le bureau d'Albert T. Ross, responsable de la C.I.A. pour l'Allemagne de l'Ouest, soulignant de l'ongle une petite annonce dans la rubrique « Personnel ».

« Oncle Manap attend à Berlin. Appeler Astrid 879351 ».

Les phantasmes érotiques d'Albert T. Ross se dissipèrent instantanément. Depuis deux mois, une instruction super-secrète émanant de la Direction des Plans – la section « Cape et Épées » de la CIA – avait alerté tous les postes de la *Company* au sujet de cet « oncle Manap ».

Tout signe de vie devait immédiatement déclencher une opération pour le récupérer mettant en jeu tous les moyens de la *Company*.

Bien que tout le monde ignore qui était « oncle Manap ».

— Bon Dieu, dit Ross, il faut lui venir en aide. Tout de suite. Envoyez un telexcritic à Washington. Avertissez nos gens à Moscou, cela leur fera plaisir.

— Mais...

Albert T. Ross regarda avec condescendance son jeune collaborateur.

— Vous ne pensez quand même pas que les Russes ont attendu de lire cette annonce. « Manap » doit avoir tout le K.G.B. aux trousses.

— Puisque la nouvelle vient de Berlin, suggéra un peu naïvement Cecil Corp, il est peut-être déjà passé...

Albert T. Ross se dit que la *Company* engageait vraiment n'importe qui, pourvu qu'il sorte de Harvard...

— S'il était déjà passé à l'Ouest, mon cher, fit-il, avec une courtoisie glaciale et ironique, il serait à notre consulat de Berlin-Ouest. Il va falloir beaucoup d'astuce et de chance pour le tirer d'où il se trouve. Pourquoi diable est-il venu à Berlin ? C'est un cul de sac...

Confondu, Cecil Corp battit en retraite. Aussitôt, Albert T. Ross décrocha un téléphone vert et composa lui-même un numéro de treize chiffres. Dès qu'il eut son correspondant, il annonça :

— Nous avons des nouvelles d'« Oncle Manap ».

Le rugissement à six mille kilomètres de là, fit frémir le récepteur.

— Vous l'avez ?

Albert T. Ross fit claquer sa langue sèchement.

— Non. Pas encore. Il est à Berlin-Est, je pense.

Il y eut un silence, et la voix de David Wise ordonna :

— Ne perdez pas une minute. Nous avons des gens efficaces à Berlin ?

— Non, fit Albert T. Ross, mais il va y en avoir d'ici ce soir.

* * *

Son Altesse Sérénissime le Prince Malko arrêta sa B.M.W. orange devant une énorme villa de pierres grises recouverte de lierre rouge. Les colonnes massives de la façade lui donnaient une vague ressemblance avec un temple romain. Une plaque de cuivre indiquait : « Service cartographique et météorologique de l'U.S. Army ».

Un gros radar météo tournait sur le toit-terrasse. Parce qu'on s'occupait aussi un peu de météo... Mais toutes les barbouzes berlinoises savaient que cette villa tranquille de la Rhein Baden Allée, dans l'élégant quartier de Dahlem, était le plus important centre d'écoute de la CIA à Berlin. Et le quartier-général de Philip Corn, représentant la *Company* à Berlin. Tout autour, il n'y avait que des allées aussi calmes, des bois et d'autres demeures cossues.

Elko Krisantem, engoncé dans un manteau de cuir marron, considéra avec méfiance cette bâtisse rébarbative.

— Je viens aussi ? demanda-t-il. Malko sourit.

— Ce n'est pas utile. Ici, je ne crains rien.

Ses valises de cuir étaient encore dans le coffre de la B.M.W. louée à l'aéroport de Tempelhof. Il avait dû décommander vingt-quatre personnes invitées à une soirée dans son château de Liezen et abandonner une fois de plus Alexandra, sa suave tigresse.

Sans même savoir ce qui motivait l'excitation prodigieuse de la *Company*. Berlin était une ville morte et calme depuis longtemps, qui s'enfonçait doucement dans l'hiver précoce. Mais Malko, barbouze hors-cadre à la C.I.A était certain qu'on ne l'avait pas dérangé pour rien : il coûtait trop cher.

Il releva le col de son manteau de vigogne pour couper la bise glaciale, et

se dirigea vers la grille de la villa.

— Il n'y a guère qu'une dizaine d'obstacles insurmontables à surmonter, laissa tomber, avec une désinvolture forcée, Philip Corn.

Une grande carte de Berlin était fixée au mur. Les méandres du Mur infranchissable qui coupait la ville en deux étaient matérialisés par une ligne rouge. Malko et Philip Corn la contemplaient pensivement. Corn était très grand, un peu chauve, placide et un peu dépassé par le problème qui se posait à lui. Il y avait belle lurette que la C.I.A. ne creusait plus de tunnel sous la zone Est pour espionner les Russes. La guerre froide s'était sérieusement réchauffée.

— Qui est « Manap » ? demanda Malko.

Philip Corn haussa les épaules.

— Je ne sais pas son vrai nom. En dehors de David Wise, le seul à le connaître, est notre chef d'antenne de Moscou. Tout a commencé là-bas, il y a huit mois, environ, à une réception de l'ambassade de Pologne. « Manap » y était. Notre agent savait qu'il travaillait au programme I.C.B.M. soviétique. Il a sondé « Manap ». Celui-ci n'a pas eu l'air de répondre à ses avances. Puis, en cinq mois, il a rencontré « Manap » trois fois, dans des soirées diplomatiques. Chaque fois, il a ensuite trouvé dans sa poche des microfilms contenant des informations extrêmement précises sur le programme soviétique.

» Enfin, après sept mois, « Manap » lui a donné rendez-vous dans un *Pivnoyza*, une sorte de brasserie populaire.

» Il avait encore une information étonnante : le programme I.C.B.M.⁽⁵⁾ russe avait exactement dix mois et treize jours de retard.

» Alléché, notre agent lui a posé la question sur laquelle tous nos experts se cassent la tête depuis des mois : les Russes sont en train de creuser d'énormes silos pour missiles, un peu partout. Personne, chez nous, ne peut dire s'ils contiendront des SS9 modifiés, un I.C.B.M. de conception entièrement nouvelle ou autre chose...

» On a offert beaucoup d'argent à « Manap », s'il pouvait dénicher cette information...

Philip Corn s'arrêta un instant pour donner plus de poids à ses paroles.

— « Manap » révéla à notre agent qu'il détenait cette information. Et qu'il l'échangerait contre un passage à l'Ouest. Il savait que, de Moscou, c'était impossible. Donc, il allait chercher à gagner Berlin-Est. Ensuite, il ferait passer une annonce dans le *New York Herald Tribune*, pour qu'on aille le chercher...

» Elle est passée ce matin.

Il tendit le journal à Malko. L'annonce était entourée de rouge. Malko leva ses yeux dorés :

— Qui est Astrid ?

Philip Corn secoua la tête :

— Je n'en sais rien. Je n'ai rien voulu faire avant de vous voir. Cela peut

être un piège.

Malko regardait les deux lignes imprimées. Si « Manap » se trouvait à Berlin-Est, comment pouvait-il faire passer une annonce dans un journal américain...

— Pourquoi a-t-il choisi Berlin ? demanda-t-il.

— Je crois qu'il est allemand.

Malko tourna la tête vers la carte épinglée au mur.

— Est-ce qu'on franchit facilement le Mur ?

Philip Corn eut un hochement de tête découragé.

— C'est pratiquement impossible. Les Allemands de l'Est l'ont tellement perfectionné qu'il passe peut-être deux ou trois évadés par an. Et c'est toujours un vrai miracle. Le plus récent, c'était un peintre chargé d'entretenir le Mur près du « Check-Point Charlie ». Il a collé son échelle du « mauvais » côté et a sauté sous une grêle de balles...

« Il y a huit mois, trois gars ont creusé un tunnel sous la Bemaue Strasse. Depuis les gens de l'Est ont installé des sismographes. Au premier coup de pioche, on est repéré. En surface, c'est impossible. Les Vopos ont des mitrailleuses, huit cents chiens patrouillent jour et nuit. Les barbelés sont électrifiés... Dès que vous les touchez, un voyant s'allume dans les miradors, révélant votre position... La nuit des projecteurs éclairent tout comme en plein jour... »

Malko fixait la ligne rouge qui coupait en deux le plan de Berlin.

— Vous n'avez pas de réseaux de passeurs ? demanda-t-il.

L'Américain secoua la tête :

— Il n'y en a plus. Les Allemands de l'Ouest ne veulent pas d'ennuis. Ce sont des « couilles-molles ». Les rapports avec l'Allemagne de l'Est se détendent. Je sais qu'un ou deux réseaux purement allemands organisent des passages à l'ouest, moyennant beaucoup d'argent, mais seulement des gens sans histoires. La seule personne qui pourrait peut-être nous aider, c'est un certain docteur Gunther Herren.

— Un médecin ? fit Malko, surpris.

L'ombre inquiète d'un sourire éclaira le visage de Philip Corn.

— C'est lui qui a ramené Otto John, le chef des Services Secrets de la D.D.R. d'Allemagne de l'Est, il y a quelques années. Il a un cabinet d'acupuncture, près du Kurfürsten-dam. Il a toujours refusé de travailler avec nous. Il est très lié avec un personnage du Tout-Berlin, un certain Kurt Waldheim, qui a fait fortune dans différentes combines.

— Celui-là, vous pouvez le contacter de ma part. Je lui ai rendu certains services.

Malko se dit que l'« Oncle Manap » risquait de passer l'hiver à Berlin-Est.

— Je croyais que la *Company* voulait récupérer « Manap » à tout prix, dit-il. Ils n'ont rien prévu.

Philip Corn hocha la tête affirmativement.

— Bien sûr, dit-il, plein d'ironie. Ils veulent « Manap » coûte que coûte, mais sans que cela fasse d'histoires avec les Allemands de l'Ouest. Alors, pas d'attaque du Mur en force, de mirador volatilisé à l'explosif ou de gracieusetés similaires. Si vous avez amené des chars, ramenez-les.

Malko soupira, excédé.

— Il faut donc que je me transforme en ectoplasme et que j'emmène « Manap » sur mon dos.

— Je pense que c'est le genre de choses que l'on attend de vous, dit Philip Corn.

— Je suis en excellents termes avec Dieu le Père, fit Malko, mais je ne suis pas LUI...

Philip Corn ouvrit un tiroir dans son bureau et en sortit un passeport autrichien qu'il remit à Malko.

— J'ai quand même quelque chose pour vous. Vous vous appelez Carl-Adolf Jetz, de Vienne. C'est plus prudent pour vous rendre de l'autre côté...

Malko prit le passeport et l'examina. Il portait sa photo et semblait parfaitement authentique. Quand elle le voulait, la C.I.A travaillait vite. Il l'empocha. Boudeur.

Philip Corn avait sorti un stylo de sa poche et le tenait à l'horizontale avec un étrange sourire.

Il appuya sur l'agrafe. Il y eut un sifflement imperceptible et une pile de livres posés sur son bureau s'éparpilla à travers la pièce.

L'Américain fit le tour du bureau et ramassa un des livres. Une aiguille d'acier s'y était profondément fichée après avoir traversé cinq autres livres.

Philip Corn tendit le « stylo » à Malko.

— Ne vous amusez pas à franchir le « Check-Point Charlie » avec une arme classique, dit-il. Ce « stylo » est indétectable et totalement silencieux. Il peut éventuellement vous rendre service.

Philip Corn avait décidément l'art de la litote. Malko prit le « stylo ». C'était peu. Une idée lui vint soudain à l'esprit :

— Est-ce qu'on trouve facilement des hélicoptères à Berlin-Ouest ?

Philip Corn resta de marbre.

— Les hélicoptères sont interdits, sauf les militaires. N'essayez pas de déclencher la troisième guerre mondiale...

— En somme, conclut Malko, on ne peut passer ni au dessus, ni au dessous, ni au travers.

— Vous avez parfaitement saisi le problème, fit Philip Corn.

Imperturbable et vaguement ironique. La désinvolture sérieuse et élégante de Malko l'agaçait un peu.

* * *

Malko roulait lentement dans les allées désertes et calmes de Dahlem, remontant vers le centre. Il avait du mal à imaginer que le Mur se trouvait à

moins d'un kilomètre à vol d'oiseau, emprisonnant les trois millions de Berlinoïses de l'Ouest dans un carcan de barbelés. Krisantem jeta un coup d'œil inquiet à son maître.

— Son Altesse a l'air soucieuse, remarqua-t-il.

Quand le Turc employait la troisième personne, c'était toujours dans les situations graves. Malko retint un sourire.

— Pas encore, Elko, dit-il, mais j'ai peur de l'être très bientôt.

Le Turc se tortilla un peu sur le siège de la B.M.W. Il avait emporté son vieil Astra et gardait son mortel lacet au fond de sa poche.

— J'ai quelques amis à Berlin, dit-il modestement, qui pourraient éventuellement aider son Altesse.

— Que font-ils ? demanda Malko. Krisantem eut un geste vague...

— Oh, il y a beaucoup de Turcs à Berlin. Je ne sais pas exactement.

— Nous verrons, dit évasivement Malko.

Ils roulèrent encore près d'un quart d'heure avant de rejoindre la BreScheid Platz, le cœur de Berlin-Ouest.

Malko tourna autour de l'Église du Souvenir, quelques ruines encadrées par une chapelle ultramoderne en béton et en verre, avant de s'engager dans la Kurfurstendam, les Champs-Élysées berlinois. Il avait retenu une suite au *Kempinsky*, le seul hôtel de Berlin qui ait encore une âme.

L'immense Ku'dam ruisselait de néon, à perte de vue, symbole de la prospérité de Berlin-Ouest. Les premières putains étaient déjà à pied d'œuvre sur les larges trottoirs. En face du *Kempinsky*, le cinéma *Astor* annonçait un film dont la pornographie n'avait rien à envier à une production danoise.

À sa manière, Berlin luttait contre l'étau communiste. Malko tourna devant la façade blanche du *Kempinsky*. Il avait hâte de prendre un bain.

* * *

— Vous voulez un rendez-vous avec Astrid ? demanda la voix rogomme.

— Je veux lui parler.

— Elle n'est pas là. Venez demain matin à huit heures. Munsterche Strasse.

On raccrocha avant que Malko ait eu le temps de placer une parole. Il nota l'adresse. Perplexe. Qui était cette mystérieuse Astrid qui donnait des rendez-vous à huit heures du matin ?

Il n'avait plus qu'à prendre le pouls de Berlin. Il pensa au mystérieux « oncle Manap » quelque part de l'autre côté, dans un autre monde. Cela lui donna envie d'aller voir le Mur de plus près.

Puisqu'il allait être son ennemi numéro 1.

* * *

Immobile sur la plate-forme de bois, Malko fixait la « Versöhnungs

Kirche » qui se dressait de l'autre côté de la Bernauerstrasse, tout contre le Mur. Comme elle en était trop près, les Allemands de l'Est en avaient muré les vitraux avec des briques...

Jadis, la Bernauerstrasse avait été une rue de Berlin comme les autres. Pour son malheur, son tracé coïncidait avec celui du Mur... Les Vopos avaient commencé par murer les fenêtres des immeubles donnant à l'Ouest un jour de folie où les gens sautaient par les fenêtres dans les filets des pompiers de Berlin-Ouest, sous les cris de la foule...

C'était dix ans plus tôt. Depuis, les autorités de Berlin-Est avaient purement et simplement fait sauter à l'explosif les maisons de la Bernauerstrasse. Il ne restait que des pans de murs aux fenêtres murées de briques, doublés par un haut mur de béton. De l'autre côté, s'étalait une bande de gazon miné, puis un chemin de ronde, une ligne d'obstacles anti-chars et le mur côté Est, surmonté de chevaux de frise.

D'un mirador, des Vopos observaient Malko à la jumelle. Chaque point du Mur était toujours dans l'angle de vision de deux miradors, tous reliés par radio au poste central. La nuit les projecteurs inondaient d'une clarté blême l'espace entre les deux parois de béton. Pour tout Berlin, il n'y avait que huit points de passage, dont un seul réservé aux étrangers, le « Check-Point Charlie », à la Friedrichstrasse, dans le secteur américain.

Du côté Ouest, on avait érigé, à intervalles réguliers, des postes d'observation comme celui où Malko se trouvait, pour que les touristes ou les curieux puissent voir le Mur, prendre des photos ou filmer les vitres noires des miradors.

Malko redescendit les marches de bois. À côté de la plate-forme se trouvait une simple croix de bois plantée dans le trottoir, surmontée d'une couronne flétrie. Il s'approcha et lut l'inscription sous la couronne.

« Peter Fechter. 18 mars 1946 - 15 juin 1964 ».

Peter Fechter, 18 ans, s'était jeté sur le Mur, croyant que les Vopos ne tireraient pas.

Les Vopos avaient tiré. Peter Fechter était mort dans les bras d'un policier berlinois, au milieu d'une foule grondante et atterrée. Comme plusieurs autres croix jalonnant la Bernauerstrasse, elle était devenue le symbole du Mur haï.

Malko releva le col de son pardessus de vigogne. Il lui sembla tout à coup que le vent était plus froid. Il regagna la B.M.W. garée un peu plus loin. Krisantem l'y attendait patiemment. Tout autour de la Bernauerstrasse s'étalait ce que les Allemands appelaient avec dégoût « Der Kleine Ankara »^[6], le fief des Turcs de Berlin. Les ménagères colportaient des histoires horribles de viols et d'attaques. Dès la nuit tombée, les rues du « Kleine Ankara » étaient aussi désertes que celles de Berlin-Est.

— J'ai retrouvé des amis, annonça Elko Krisantem. Ils disent que c'est impossible de faire franchir le mur à quelqu'un. Un de mes amis voudrait ramener une fille à l'Ouest. Depuis six mois, il n'y est pas arrivé.

— Mon cher Elko, dit Malko, nous sommes rétribués pour accomplir des prouesses. Mais nous finirons par y laisser nos os.

C'était aussi l'avis de Elko Krisantem qui aurait volontiers reconstruit le château de Liezen de ses propres mains.

Malko démarra, tournant le dos à la sinistre Bernauerstrasse. Il avait hâte d'être au lendemain matin pour faire la connaissance de la mystérieuse Astrid.

CHAPITRE III

Une légère brume traînait encore dans la Münsterschestrasse, une petite rue parallèle au Kurfurstendam, dans le quartier de Wilmersdorf. Malko s'arrêta devant le numéro 11 et inspecta la façade. Un hôtel particulier de quatre étages.

Il était huit heures moins cinq.

Pendant cinq minutes, il observa l'immeuble. Personne n'entra ni ne sortit. Elko Krisantem s'agitait nerveusement sur son siège. La patience n'était pas son fort. Malko se demanda brusquement si ce n'était pas un piège des agents de l'Est. Sans arrêt, les Services Secrets de la Blindes Republik démantelaient des réseaux de l'Est. Inlassablement, ceux-ci renaissaient avec une patience de fourmis.

A huit heures piles, il ouvrit la portière de la B.M.W. et se tourna vers Elko Krisantem.

— Si je ne suis pas ressorti dans une demi-heure, téléphonez à M. Corn, du *gasthaus*, du coin de la Brandebourgstrasse.

Le Turc opina. Sans prévenir Malko, il avait pris ses précautions. Dans une vieille Pontiac 1962, arrêtée plus loin, s'entassaient quelques-uns des voyous les plus redoutables de « Kleine Ankara ». Leur armement, qui allait du rasoir au fusil de chasse à canon scié, était suffisant pour un combat de rue moyen.

Sur un mot de Krisantem, ils étaient prêts à réduire le numéro 11 en papillotes. La solidarité des émigrés n'était pas un vain mot.

Malko appuya sur le bouton d'un interphone, plutôt tendu. Jadis, un employé de la C.I.A. avait fait le même geste à Munich et tout le quartier avait explosé... Une voix de femme le fit sursauter :

— *Was ist das ?*

— *Ist Astrid da ?*

Il n'y eut pas de réponse, mais un système électrique ouvrit automatiquement la porte. Malko pénétra dans un couloir tendu de velours prune. Une femme brune, vêtue d'une robe noire ultra-courte, avec un grand chignon et des lunettes se matérialisa devant lui.

Elle le toisa sans aménité :

— Vous avez rendez-vous avec Astrid ?

La voix avait l'onctuosité d'un *sharführer* S.S.

— À huit heures.

Le dragon se détendit imperceptiblement.

— Venez par ici.

Un peu plus avant dans le couloir, elle ouvrit une porte. Malko entra dans ce qui lui sembla être un minuscule salon de coiffure. Cette fois, le velours des murs et du plafond était vert. En dehors d'une console-lavabo et d'une grande glace dorée, le seul meuble de la pièce était un fauteuil de cuir noir, style dentiste.

— Otez votre manteau, votre veste et votre cravate, dit le dragon. Astrid vient tout de suite.

Elle referma la porte, laissant Malko seul. Un haut-parleur invisible déversait de la musique pop. Perplexe, il s'assit dans le fauteuil sans se déshabiller et passa son pistolet extra-plat de sa ceinture dans la poche extérieure de son manteau.

Où diable était-il tombé ?

La porte s'ouvrit si doucement qu'il l'entendit à peine. Il leva les yeux et vit dans la glace un spectacle inattendu.

Une longue fille blonde, au corps délié, les cheveux tombant sur les épaules, entièrement nue à l'exception de chaussures à hauts talons, se tenait dans l'encadrement. Elle portait à deux mains un plateau de métal argenté sur lequel était posé un blaireau, un tube de pâte à raser, un rasoir couteau et un rasoir électrique. Quand son regard croisa celui de Malko, elle eut un sourire éblouissant. Elle s'approcha du fauteuil. Malko remarqua que les bouts de ses seins étaient fardés de rouge et la fourrure blonde de son pubis ornée de minuscules marguerites de tissu.

Elle posa le plateau près du lavabo, se retourna, et, penchée sur Malko, lui effleura rapidement les lèvres.

— Bonjour, c'est gentil de m'avoir demandée.

— Vous êtes Astrid ? fit Malko, de plus en plus suffoqué.

Sa main droite plongée dans la poche de son manteau serrait la crosse de son pistolet, mais il se sentait complètement idiot.

— Bien sûr. Pourquoi ne vous êtes-vous pas déshabillé ? Je n'ai pas beaucoup de temps.

Malko plongea ses yeux dorés, dans les yeux limpides et volontairement sans expression d'Astrid.

— Vous avez mis hier une annonce dans le *New York Herald Tribune*, dit-il lentement, au sujet de l'« oncle Manap ». Je viens pour cela.

Une lueur de surprise effrayée passa dans les yeux d'Astrid. Le masque d'indifférence posé sur ses jolis traits sembla éclater. Elle fixa Malko avec incrédulité.

— Vous... Vous êtes sérieux ?

— Bien sûr, dit Malko. Où est « Manap » ?

Il avait involontairement durci sa voix. Astrid semblait complètement dépassée.

— Je... Je ne sais pas qui est « Manap », dit-elle.

Des filaments verts apparurent dans les yeux dorés de Malko. Il avait

horreur qu'on se moque de lui.

— C'est bien vous qui avez mis cette annonce ? Elle hocha la tête affirmativement.

— Oui.

— Pourquoi ?

Elle avala sa salive, regarda la porte et dit, d'un trait :

— Il y a trois jours, j'ai été me promener à Berlin-Est. Je suis hollandaise et je n'habite pas ici depuis longtemps. Je suis montée à la tour de la Télévision et là, j'ai...

Elle s'interrompit brusquement : une petite lampe rouge venait de s'allumer au-dessus de la glace. Astrid se pencha d'un air embarrassé vers Malko.

— Il va falloir me donner vingt-cinq marks de plus, sinon, je vais me faire engueuler.

Malko sortit de sa poche un billet de cent marks et le glissa dans sa main.

— Continuez.

Astrid appuya sur un bouton dissimulé sous l'accoudoir du fauteuil, et la lumière rouge s'éteignit aussitôt :

— Il ne faut pas m'en vouloir, s'excusa-t-elle. La patronne est très stricte. Nous avons des amendes si nous dépassons le temps prévu.

— Prévu pour quoi ? demanda Malko. Astrid eut un sourire embarrassé.

— C'est une nouveauté de la maison. Pour vingt-cinq marks je rase les hommes d'affaires avant qu'ils aillent à leur bureau. Mais ils n'ont pas droit à plus. Je dois avoir terminé en cinq minutes. Cela marche très bien. J'en rase près de vingt tous les jours et ils sont très contents.

Pratiquée par une jolie fille aussi totalement nue qu'Astrid, la corvée du rasage devenait une partie de plaisir... Mais il n'y avait que les Allemands pour apprécier les joies de l'érotisme à cette heure matinale.

— On ne fait que raser dans cet estimable établissement ? demanda Malko.

— Oh non, bien sûr ! Il y a les plus jolies filles de Berlin ici. Et même des garçons. Mais je ne fais pas ça, je ne pourrais pas.

— Continuez votre histoire, dit Malko.

— J'étais dans la grande tour de la Télévision, Alexanderplatz, reprit Astrid, quand un homme âgé s'est approché de moi. J'ai d'abord cru qu'il voulait me draguer et je l'ai envoyé promener. Il est revenu et il m'a fait pitié. Il semblait mort de peur. En se collant à moi, il m'a glissé quelque chose dans la main. J'ai vu qu'il y avait de l'argent et un papier. Il a murmuré : « Faites ce qu'il y a écrit, je vous en supplie, mademoiselle. Il attendra tous les soirs dans « l'église détruite de la Französischerstrasse. » Il s'est éloigné aussitôt et je ne l'ai pas revu. Plus tard, j'ai regardé : il y avait vingt dollars, le texte de l'annonce et le nom du journal où je devais la passer. Le lendemain, j'ai été au bureau du *New York Herald Tribune* pour l'annonce. Il m'est resté trois dollars...

— C'est tout.

Malko scrutait le visage d'Astrid : la jeune femme semblait dire la vérité.

— Personne d'autre que moi ne vous a posé de questions ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête négativement :

— Personne. Mais... Qui êtes-vous ?

— Un ami de l'« oncle Manap ». Il se leva, fit face à Astrid :

— Où habitez-vous ? Elle hésita :

— Je n'ai pas le droit de le dire aux clients.

Malko eut un sourire triste.

— C'est dans votre intérêt. Vous êtes mêlée à une histoire qui vous dépasse. Vous êtes en danger...

Il regarda les mini-marguerites dans la fourrure blonde. Astrid allait raconter son aventure à toutes ses copines. Selon les règles du monde parallèle, il aurait dû la supprimer immédiatement. C'était le plus ravissant bâton de dynamite qu'il ait jamais vu.

— C'est une blague tout ça, non ? demanda la jeune Hollandaise.

Elle avait retrouvé son sang-froid, le contemplait, les mains sur les hanches, impudique et très belle. Malko se dit que les businessmen allemands ne devaient pas se contenter de se faire raser.

Il consulta sa montre. Dans cinq minutes Krisantem allait donner l'alarme.

— Où sont vos vêtements ? demanda-t-il.

— Au premier ? Pourquoi.

Sans répondre, il ôta son manteau et le tendit à Astrid.

— Mettez ceci, ce sera plus simple.

— Mais vous êtes fou, s'écria-t-elle. Je ne peux pas m'en aller comme cela. Madame Grete va me renvoyer... Je...

— Vous serez largement dédommagée, dit Malko. Mais je suis obligé de vous emmener. Tout de suite. Il ne vous arrivera rien de désagréable.

Astrid secoua la tête, recula et s'appuya à la console.

— Je ne peux pas venir. Allez-vous-en.

Sans répondre, Malko sortit de sa poche le « stylo » offert par Philip Corn. Il le braqua sur le velours vert. Il y eut un sifflement imperceptible. La flèche d'acier s'était enfoncée profondément dans le mur, à dix centimètres de la hanche d'Astrid. Les yeux de la jeune Hollandaise s'agrandirent et elle poussa un petit cri.

On aurait dit que son corps superbe s'était affaissé sur lui-même.

— Cette flèche aurait pu vous faire éclater le cœur, dit Malko. Si vous ne venez pas avec moi, je vous tue.

Les lèvres d'Astrid tremblaient. Elle n'arrivait pas à parler, complètement « choquée ». Malko jeta son manteau sur les épaules de la jeune Hollandaise et la prit par le bras.

— Venez.

Elle se laissa faire. Il arracha la fléchette d'acier du mur et la glissa dans

sa poche. Puis il ouvrit la porte et poussa Astrid en avant. Le couloir était vide. En quelques secondes, ils atteignirent la porte d'entrée.

La B.M.W. était vide.

Un sifflement léger fit tourner la tête à Malko. Il aperçut la tête d'Elko Krisantem émergeant de la portière d'une vieille Pontiac verte.

Aussitôt, il tira Astrid par le bras. La jeune Hollandaise marchait comme une somnambule. En s'approchant de la Pontiac, Malko aperçut les têtes patibulaires, hirsutes et mal rasées et comprit immédiatement. Krisantem sauta hors de la voiture. Juste au moment où Astrid faisait un faux mouvement qui ouvrit complètement le manteau.

Les malfrats turcs de la Pontiac en restèrent tétanisés. Krisantem se rengorgea, ravi. C'était bien dans la manière de son maître d'entrer dans un coupe-gorge et d'en ressortir indemne, une ravissante fille nue à son bras.

Il ouvrit la portière arrière de la Pontiac.

Malko poussa Astrid à l'intérieur, pratiquement sur les genoux d'un Turc aux cheveux frisés et aux yeux de braise.

* * *

En voyant les visages sinistres qui l'entouraient, Astrid poussa un cri et voulut sortir de la Pontiac. De nouveau le manteau s'ouvrit, dévoilant une longue cuisse jusqu'aux marguerites. On aurait entendu respirer une mouche.

— N'ayez pas peur, dit Malko, ce sont de braves garçons.

Ce n'était pas absolument évident.

— Où m'emmenez-vous ? gémit-elle.

— Dans un endroit où vous serez en sûreté. Astrid se tordit les mains.

— Mais mon travail, qu'est-ce que je vais dire ?

— Vous reviendrez dans trois ou quatre jours. Je vous donnerai cent dollars par jour d'absence.

Il se tourna vers Krisantem et ajouta en turc :

— Dites à vos amis de ne pas la violer. Qu'elle ne s'échappe surtout pas.

— Vous n'avez rien à craindre, Altesse, dit Elko Krisantem. Elle habitera chez mon ami Ertegul Denizli. J'en réponds comme de moi-même.

— J'ai rendez-vous tout à l'heure avec lui, dit Malko. Je crois que je vais avoir besoin de son aide pour autre chose.

Il se pencha, vit le regard terrifié d'Astrid, prit sa main et la baisa.

— Je vous confie à mes amis, dit-il. A très bientôt. Il claqua la portière, et la Pontiac démarra.

Astrid était en bonnes mains. Aucune barbouze de l'Est n'irait la chercher dans « Kleine Ankara ». Il n'y avait plus qu'à retrouver l'« oncle Manap ».

* * *

— Ertegul Denizli !

Une silhouette imposante fendit la foule qui attendait devant le petit guichet.

Le Vopo en uniforme gris à parements verts contempla d'un air visiblement dégoûté l'énorme personnage qui tendait la main vers son passeport. Son chapeau blanc à larges bords aurait été plus à sa place en Arizona qu'à Berlin ; ce soir glacial de novembre, l'énorme pelisse de fourrure indéterminée ouverte sur une bedaine imposante semblait abriter tous les insectes de la création.

Un sourire faussement humble n'arrivait pas à voiler l'intelligence des petits yeux noirs. Le Vopo eut un dernier regard pour le visage mal rasé, bouffi et malin du Turc, et lui tendit son passeport. On avait décidément fermé Auschwitz trop tôt.

Le Turc empocha son passeport, sortit du bureau de change et remonta dans sa vieille Pontiac cabossée. Lentement, il serpenta entre les chicanes de béton peint en rouge du « Check-Point Charlie », montra une nouvelle fois son passeport au Vopo de la barrière Est qui la souleva.

En pétaradant, la Pontiac verte s'engagea entre les immeubles lépreux de la Friedrichstrasse et disparut aux yeux de Malko qui attendait dans la petite baraque de bois du contrôle.

Le « Check-Point Charlie », seul point de passage pour les étrangers, comme tous les passages du Mur, se composait de barrières télécommandées, séparées par des chicanes de béton. Le tout sous la surveillance d'un mirador et d'une vingtaine de Vopos. Le contrôle tatillon des papiers prenait environ quinze minutes. Quand tout se passait bien.

Malko tendit à son tour son passeport, au nom de Carl-Adolf Jetz. Le petit bureau de bois était encombré de Turcs et de quelques touristes étrangers. Le Vopo ouvrit le passeport et regarda la photo.

— Ôtez vos lunettes, s'il vous plaît, demanda-t-il d'une voix indifférente.

Malko obéit, avec un petit frisson désagréable dans la colonne vertébrale. Ses yeux dorés devaient être connus de tous les services de renseignements des pays de l'Est. Il allait vraiment se jeter dans la gueule du loup.

Mais le Vopo referma le passeport sans commentaire et tendit à Malko une fiche à remplir.

— N'oubliez pas le numéro de la voiture, précisa-t-il.

Malko regarda sa fiche qui portait un numéro : 856420. Sagement il attendit, appuyé à l'appareil de photomaton. Quelques minutes plus tard, on appela le numéro 420. Il récupéra son passeport et passa au bureau de change. On était obligé de changer au moins cinq marks. Il en changea cent.

Il ne restait plus qu'à récupérer la B.M.W. Il sortit et gagna le petit parking. Un Vopo lui fit ouvrir le capot moteur, soulever les sièges, inspecta le coffre et finalement promena sous la voiture un miroir permettant de voir qu'il n'y avait rien accroché dessous... L'inspection était terminée. Malko remonta dans la voiture.

Lentement, il serpenta entre les chicanes. Impossible de dépasser le

20 à l'heure. Il examina la barrière peinte en rouge et blanc, similaire à celle du côté Ouest. Un énorme cylindre d'acier de vingt centimètres de diamètre, ancré dans des rails de chemin de fer. Aucun véhicule ne pouvait forcer un pareil obstacle. Une fois de plus, Malko dut montrer son passeport. Il commençait à comprendre les inquiétudes de Philip Corn.

Le Vopo appuya sur un bouton et la barrière se leva, juste le temps de laisser passer la B.M.W.

Malko accéléra, mal à l'aise. Il était en Allemagne de l'Est. Il aperçut dans le rétroviseur la petite guérite ornée du drapeau américain qui s'élevait au milieu de la Friedrichstrasse, juste avant le Mur. Elle semblait déjà appartenir à un autre monde.

De son côté à lui, il n'y avait presque pas de voitures. Des gens attendaient l'autobus, immobiles et résignés. Une station du U-Bahn était fermée. Depuis dix ans. Certaines lignes de l'Ouest, traversaient des stations de l'Est sans s'arrêter, avant de repasser à l'Ouest.

Plusieurs filles jeunes et mal habillées semblaient attendre. C'était l'heure où les Turcs de l'Ouest venaient retrouver leurs petites amies de l'Est, dont le racisme était fortement tempéré par les devises fortes. Malko continua tout droit jusqu'à Unter Den Linden et tourna à droite dans la large avenue à deux voies. Un bloc plus loin, il prit à gauche, derrière l'hôtel *Unter den Linden*. La Pontiac était stationnée devant le Centre Culturel Bulgare. Malko se gara un peu plus loin et s'approcha.

Une fille était assise à côté d'Ertegel Denizli. Une jolie brune en pantalon qui sourit à Malko. Le Turc avait posé sa grosse patte sur le haut de sa cuisse, en un geste nettement possessif.

— On vous attendra dans un petit *gasthaus* que je connais, dit-il à Malko en Turc. Dans Schonhauser Allée, au coin de Copenhagenstrasse.

Ertegel Denizli avait connu Elko Krisantem en Corée. Dans le bataillon turc. Ils avaient fait ensemble une collection d'oreilles chinoises gelées et ce sont des choses qui ne s'oublient pas. Tous les jours, il passait à l'Est pour retrouver son amie.

Malko regagna la B.M.W. Il ignorait à quelle heure l'« oncle Manap » serait au rendez-vous et préférerait attendre que la nuit soit complètement tombée. Lentement, il descendit Unter den Linden, vers Alexander Platz. Deux soldats est-allemands d'une immobilité de pierre veillaient devant le Monument aux victimes du Fascisme. Il y avait peu de piétons et encore moins d'automobilistes. Une grosse Tatra noire le doubla à toute vitesse. Avec leur moteur arrière, leur immense glace arrière fuyante et leur ligne désuète, ces grosses voitures tchèques étaient les Cadillac de l'Est.

Toutes uniformément noires.

A son tour, Malko doubra une « Warburg » à deux temps, triste engin fabriqué en Allemagne de l'Est.

Berlin était encore moins reconstruit qu'à l'Ouest. Partout, ce n'était que façades marbrées d'éclats d'obus et de balles, comme si la guerre s'était

arrêtée la veille.

Comme il ralentissait pour admirer l'Opéra, une voiture klaxonna avec insistance derrière lui. Les automobilistes de Berlin-Est étaient furieusement à cheval sur le code de la route. La moindre incartade était considérée comme un crime contre l'Etat et provoquait des réactions furieuses et des gesticulations menaçantes.

Arrivé à la Marx Engels Platz, Malko tourna à droite, longeant un hôpital ultramoderne. La rue suivante, à sa droite, était la Franzözücherstrasse.

Malgré lui, son cœur se mit à battre plus vite. Tout ce qui s'était passé depuis trois jours pouvait n'être qu'un piège habile pour l'amener là.

* * *

La Franzözücherstrasse était une rue tranquille, bordée d'immeubles anciens. À peu près au milieu, Malko aperçut dans l'ombre une masse noire au milieu d'une pelouse. Il ralentit, essayant de percer l'obscurité. Il distingua à une extrémité des colonnes intactes, et à l'autre, un clocher démoli et une nef en piteux état.

Pas un signe de vie, pas une lumière.

Malko continua, puis revint sur ses pas. Il fit le tour, trois fois lentement, sans voir autre chose qu'un piéton marchant rapidement. Il était huit heures et demie. A cette heure tardive, la plupart des habitants de Berlin-Est étaient en train de manger *l'abendbrot*, le classique repas de soupe et de charcuterie.

Finalement, Malko stoppa la B.M.W. à cent mètres de l'église détruite. Il revint à pied sans croiser personne. Le vent semblait venir droit de l'Arctique. Les Berlinoises de l'Ouest soutenaient d'ailleurs qu'il faisait plus froid à l'Est, que le Seigneur montrait ainsi son désaveu du régime de Pankow. Un bus passa, presque vide. Aussitôt après, Malko s'avança sur la pelouse, de la démarche naturelle de quelqu'un qui va satisfaire un besoin urgent... Il atteignit le mur de pierres noires sans encombre et s'immobilisa près d'une minute, écoutant et regardant.

Rien ne bougeait dans l'église bombardée vingt-sept ans plus tôt. Il aperçut une ouverture mal fermée par des planches, appuyées au mur effondré. Il s'y engouffra d'un bond rapide, trébuchant sur le sol inégal.

L'intérieur de l'église lui apparut noir comme un four. Il s'accroupit et écouta. À part quelques craquements et les battements déchaînés de son cœur, c'était le silence absolu.

Peu à peu, ses yeux s'habituèrent à l'obscurité relative. Par les ouvertures des vitraux absents, la lumière des lampadaires de la Franzözücherstrasse pénétrait un peu dans la nef. Il distingua des murs nus, des tas de gravats, un autel en ruines, mais aucun recoin où quelqu'un aurait pu se dissimuler. « Oncle Manap », s'il existait, n'était pas au rendez-vous... S'il avait été arrêté, Malko courait un danger mortel. Il dut se raisonner pour ne pas repartir immédiatement. Le sol de Berlin-Est lui brûlait les pieds. S'il était pris, il

risquait de passer quelques années loin d'Alexandra et de son château... Dans la meilleure des hypothèses. D'autre part, si « Oncle Manap » errait dans Berlin-Est, il ne pouvait pas ne pas l'attendre. Tant d'imprévus avaient pu le retarder. Il décida de rester au moins une heure. « Oncle Manap » était peut-être caché chez des amis et ne venait à l'église de la Franzözücherstrasse que pour prendre contact avec un agent de la Central Intelligence Agency.

* * *

Engourdi par le froid, Malko sursauta. Une pierre avait roulé dans un coin sombre, près de l'autel. Il crut qu'il s'agissait d'un rat.

Il écarquilla les yeux, sans rien apercevoir, retenant sa respiration. Un camion passa dehors. Le silence retomba pendant plusieurs secondes, puis il y eut un nouveau bruit dans la même direction.

Cette fois, Malko raidit tous ses muscles. Une ombre était apparue, comme surgie du sol défoncé de la nef.

Il devait y avoir une crypte sous l'église. Maintenant, il distinguait distinctement une silhouette humaine immobile contre le mur plus sombre. Il attendit encore quelques secondes, le cœur battant. Puis, après avoir sorti de sa poche son stylo à fléchette, et l'avoir braqué, prêt à tout, il appela doucement :

— Oncle Manap.

Il avait presque murmuré. Aussitôt, la silhouette disparut, comme avalée par l'obscurité. Ankylosé, Malko eut du mal à se relever pour foncer à l'endroit où la silhouette avait disparu. Il aperçut le début d'un escalier de pierre partant au ras du sol et une forme tapie sur les premières marches, prête à bondir.

— Oncle Manap, répéta-t-il sans élever la voix. Je suis un ami. N'ayez pas peur.

L'inconnu après une hésitation se redressa lentement, en contrebas de Malko. Celui-ci aperçut une grosse pierre serrée dans sa main droite. Il ne distinguait pas bien ses traits mais aperçut un reflet argenté dans les cheveux et des lunettes.

— Qui êtes-vous ? murmura l'homme en allemand.

— Je suis venu vous aider ? dit Malko. Je viens de l'autre côté.

— Comment m'avez-vous trouvé ?

— Par la fille à qui vous avez donné les vingt dollars. Elle a mis l'annonce dans le *New York Herald Tribune*.

— Elle a mis l'annonce ! répéta d'un ton extasié l'oncle Manap.

— Sinon, je ne serais pas ici, remarqua Malko. L'oncle Manap jeta soudain la pierre qu'il tenait à la main, et remonta les dernières marches. Il était beaucoup plus petit que Malko.

— Partons d'ici, vite, je vais devenir fou, dit-il. Il y a des rats, j'ai faim, j'ai froid.

Il s'agrippait au bras de Malko, l'entraînant à travers l'église. Ils sortirent, traversèrent la pelouse et gagnèrent la B.M.W. sans rencontrer âme qui vive.

L'oncle Manap s'assit sur le siège confortable avec un soupir de satisfaction. Grâce à l'éclairage intérieur de la voiture, Malko put l'examiner à loisir.

Avec ses cheveux blancs, ses lunettes et son corps chétif, il inspirait vraiment la pitié. Malko ne s'attarda pas. C'était déjà un miracle d'avoir récupéré Manap sans encombre. Machinalement, il mit le cap sur l'Alexander Platz, en roulant très lentement. Manap le guignait du coin de l'œil.

Le vieil Allemand humait l'odeur de la voiture neuve comme un parfum capiteux. Malko se dit qu'il avait dû beaucoup souffrir. Ses mains tremblaient légèrement. Son visage était gris, avec des grandes poches sous les yeux. Il tourna vers Malko un regard embué de larmes :

— Je pensais que vous ne viendriez jamais, dit-il. Que l'homme que j'avais rencontré à Moscou ne tiendrait pas sa promesse. Que j'allais crever à Berlin.

— Je suis venu, dit Malko.

Ils passaient devant le *Stadt Berlin Hôtel*. Un peu plus loin commençait la Staline Allée rebaptisée Karl Marx Allée. La grande artère de Berlin-Est. Froide et inhumaine comme le régime.

L'inquiétude se peignit soudain sur les traits fatigués de Manap.

— Mais nous allons vers l'Est, s'écria-t-il. Nous tournons le dos au Mur. Où m'emmenez-vous ?

— Je voulais parler un peu avec vous, avoua Malko, affreusement embarrassé.

Manap sursauta, si fort qu'il frôla le pavillon de ses cheveux blancs.

— Parler ! Mais nous aurons tout le temps quand je serai en sécurité.

Il s'interrompit brusquement, fixa un regard soupçonneux sur Malko :

— Comment allons-nous passer le Mur ? Malko hésita une seconde avant de répondre :

— Je ne sais pas encore...

— Comment, vous ne savez pas ! fit Manap d'une voix aiguë. Mais je ne peux pas rester ici ! Ils vont me trouver, me renvoyer là-bas...

« Pourquoi êtes-vous venu, alors ? éclata-t-il, plein d'amertume.

Malko roulait doucement entre deux murs d'immeubles massifs faits de briques de récupération, sur la large avenue à deux voies. La circulation était plus intense qu'ailleurs car c'était une des voies de sortie de Berlin-Est.

— Pour vous dire que nous étions en train de tout mettre en œuvre pour vous faire sortir de Berlin-Est, dit Malko.

Manap tourna vers Malko un pauvre visage ravagé de tics :

— Mais je croyais que vous étiez une organisation puissante, que vous aviez des moyens énormes. Votre homme à Moscou m'a dit que cela serait un jeu d'enfant de me faire franchir le Mur. Je l'ai cru, sinon, je ne serais jamais venu ici !

Mentalement, Malko maudit l'agent de la C.I.A. qui avait tout fait pour pousser Manap à choisir la liberté.

Maintenant, c'est sur lui que retombait la mission impossible.

— Nous avons des moyens puissants, dit-il. Mais ce n'est pas un jeu d'enfant. Il faut vous cacher encore quelques jours. Je vais vous donner de l'argent. Et désormais, vous savez que l'on s'occupe de vous.

Brusquement, le vieil homme éclata en sanglots. Il pleurait comme un enfant, sans se retenir et les larmes coulaient sur ses joues creuses, se perdant dans ses sillons marqués. Malko était horriblement gêné devant la douleur atroce de ce vieillard. Il stoppa en face d'un terrain vague, et tenta de reconforter Manap.

— Vous n'attendrez pas longtemps, promit-il. Mais je veux que votre passage s'effectue sans risques...

— Mais c'est impossible, sanglota le vieillard.

Entre deux sanglots, à mots coupés, il raconta l'histoire de Renata.

— Lorsque le téléphone a sonné en pleine nuit, expliqua-t-il, j'ai eu si peur que je me suis sauvé. Depuis je n'ai plus quitté l'église de la Franzölicherstrasse. Je n'ai rien mangé depuis vingt-quatre heures.

Malko n'en croyait pas ses oreilles. C'était complet !

— Quel est votre vrai nom ? demanda Malko.

— Wolfgang Mann.

La fantastique mémoire de Malko réagit instantanément. Il n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous avez eu un Prix Nobel, n'est-ce pas ? L'oncle Manap hocha affirmativement la tête. Puis il tourna des yeux encore embués de larmes vers Malko.

— Je ne retournerai pas à Franzölicherstrasse, dit-il à voix basse. Je préfère me tuer !

CHAPITRE IV

Le général Heinrich Muller tira une bouffée rapide de sa cigarette de la façon bizarre qu'il affectionnait : le bout incandescent à l'intérieur de sa main en conque. Vieille habitude contractée au camp de concentration d'Oranienburg, dont il n'avait jamais pu se défaire.

Communiste convaincu, il avait traîné sept ans dans différents camps, évitant toutes les « sélections » grâce à son extraordinaire résistance et au soutien de l'appareil clandestin du Parti. Les Russes l'avaient libéré la veille du jour où il devait être pendu...

Ses cheveux prématurément argentés mettaient sur son visage sévère l'éclairage mort du marbre. On le voyait rarement sourire. Son bureau était un modèle de fonctionnalisme. Des murs gris, sans autre gravure que la photo dédicacée du vieil Ulbricht. Deux vieux fauteuils pour les visiteurs, en contrebas du meuble massif de bois sombre derrière lequel il était assis.

Il portait en permanence l'uniforme gris-fer de l'armée de la D.D.R. Seules, ses chaussures venaient de l'Ouest. Ses pieds, déformés par les morsures des chiens S.S., ne supportaient pas le cuir rugueux de l'Est.

Pour l'instant, il contemplait avec un déplaisir évident la carte que venait de lui apporter son planton, un sergent de la Vopo raide comme une baïonnette.

— Faites-le entrer, ordonna-t-il de son habituelle voix détimbrée.

Le Vopo fit un demi-tour impeccable et faillit déraiser sur le parquet ciré. Le bureau du général Heinrich Muller se trouvait au troisième étage de l'énorme building de la STASI, dans le quartier de Lichtenberg.

Directeur de la STASI, le général Muller était un des hommes les plus puissants de l'Allemagne de l'Est. Il pouvait pratiquement faire arrêter qui bon lui semblait sans avoir de comptes à rendre à personne.

Durant les rudes débuts du régime Ulbricht, son dévouement aveugle à la Cause lui avait valu un avancement rapide. Son long contact avec la mort et les souffrances des camps semblaient l'avoir totalement déshumanisé. Seul comptait le résultat.

Ses subordonnés se repassaient avec émotion et respect les recettes d'interrogatoire qu'il avait mis au point lorsqu'il n'était encore que simple capitaine de la Volks Polizei.

L'acide sulfurique d'abord : une cuillerée à soupe dans un verre d'eau que l'on faisait avaler au patient. Pas assez pour le tuer, mais suffisamment pour ronger les parois de son estomac et de ses intestins. Personne n'avait

jamais refusé de signer un procès-verbal d'aveux après le troisième verre.

Pour les sujets au quotient intellectuel moins élevé, il y avait la méthode des clous de charpentier : enfoncés dans les coudes et les genoux du sujet préalablement étendu sur un vieux battant de porte.

Cela avait valu à Heinrich Muller ses galons de major.

Et la cave de la STASI où avaient toujours lieu les interrogatoires « renforcés », dont le soupirail donnait dans Magdalena Strasse s'appelait toujours la « cave Muller ».

Mais Heinrich Muller avait vraiment donné sa mesure lors de l'épidémie de suicides qui s'était abattue sur Berlin-Est, à la suite de l'érection du Mur.

Il était parvenu à faire diminuer les suicides, grâce à une mesure aussi simple que facile à appliquer : en faisant régler les funérailles par la famille des suicidés, somme normalement déboursée par l'État.

Célibataire, il consacrait pratiquement tout son temps à son métier. Sa journée de bureau terminée, il lui arrivait de se mettre en civil et d'aller traîner dans les endroits fréquentés par les jeunes, au *Café Moskow*, au *Rathaus Stugen*, ou à la cafétéria du *Stadt Berlin Hôtel*.

Ce qui expliquait certaines arrestations inexplicables. Car aucun journal de Berlin-Est n'avait jamais publié la photo du général Heinrich Muller.

Communiste fanatique, le général Heinrich Muller croyait fermement qu'il fallait extirper l'ivraie pour sauver son pays du pourrissement occidental.

On frappa à la porte. Il cria d'entrer.

— Le colonel Igor Rokosky, annonça le planton.

Le général Muller se leva de mauvaise grâce. Le colonel russe, vêtu d'un costume civil, ressemblait à un cactus qu'on aurait rasé. Il était verdâtre, et boutonueux. Les deux hommes s'étaient déjà rencontrés souvent. Igor Rokosky appartenait au G.R.U. — *Glavnoye Razveoyvatelynoye Upravlenie* — le Service de Renseignements de l'Armée soviétique. Il était attaché à l'ambassade soviétique de Berlin-Est, comme officier de liaison avec la STASI. Il s'inclina raidement devant le général allemand, sans lui serrer la main :

— Je suis heureux de vous rencontrer enfin, Herr Général.

— Vous êtes toujours le bienvenu, Herr Oberst.

Muller parlait très bien russe, mais préférait utiliser l'allemand. Cela faisait cinq jours que le colonel Rokosky réclamait une audience que le général Muller avait toujours fait remettre. Il avait fallu qu'on lui téléphone de Pankow...

Le colonel russe s'assit et alluma une cigarette.

— Je ne comprends pas que vous n'ayez pas encore retrouvé cet individu, attaqua-t-il de but en blanc.

Le général Muller haussa les sourcils, innocemment.

— Berlin est une grande ville, dit-il. Il peut se cacher quelque temps. Je ne peux pas fouiller tous les immeubles.

Le visage ingrat du colonel soviétique vira au rouge tomate.

— Je vous ai prévenu qu'il allait contacter les services américains, fit-il un ton plus haut. Il faut l'en empêcher.

Le général Muller fixa le mur gris d'un air absent.

— Je connais tous les gens qui travaillent pour les Américains, répliqua-t-il, paisiblement. Dès qu'il se mettra en rapport avec eux, nous le prendrons.

— Et s'il ne les contacte pas ?

Le général Muller ne répondit pas. On connaissait son efficacité jusqu'à Moscou. Il avait quadrillé la D.D.R. et surtout Berlin-Est d'un réseau de mouchards qui fonctionnait admirablement. Il était impensable qu'un homme traqué, sans soutien organisé, lui échappe longtemps...

— Je pense que nous le prendrons quand même.

Le colonel russe frappa le bras de son fauteuil du plat de sa main.

— Il faut le prendre, et vite ! fit-il sèchement. Nous y attachons une importance extrême. Ce Wolfgang Mann se trouve en possession de secrets vitaux pour l'Union Soviétique. Nous sommes prêts à vous aider, si vos services n'y parviennent pas.

Le cactus virait au violet. Le général Heinrich Muller ne broncha pas.

— Colonel, si vous le souhaitez, proposa-t-il, je serais heureux de vous donner une introduction pour le colonel qui s'occupe de l'enquête. Je suis sûr qu'il collaborera volontiers avec vous.

Il fallait avoir des nerfs d'acier pour énoncer cela avec sérieux. Les Allemands de l'Est haïssaient les Soviétiques, même les plus sincères des communistes. A tel point que les soldats russes stationnés dans Berlin-Est n'avaient même pas le droit de sortir de leurs casernes...

Les Allemands n'avaient pas oublié les horreurs de 1945... Aux premiers temps de la D.D.R., les chefs du nouvel État devaient avoir une escorte armée jour et nuit... Encore maintenant, les Allemands de l'Est ne collaboraient qu'avec réticence avec les Soviétiques. Ce qui expliquait la mollesse relative avec laquelle les services du général Muller avaient traqué Wolfgang Mann.

Obscurément, le chef de la STASI se sentait un peu complice de cet Allemand emmené en Russie en 45 et qui avait voulu regagner son pays. Car, rien ne disait qu'il ait envie de passer à l'Ouest.

Bien sûr, il le prendrait. C'était son devoir. Mais il ne le rendrait pas automatiquement aux Soviétiques. Il griffonna quelques mots sur son bloc, comme si le colonel Rokosky n'était pas là. Ce dernier croisa impatientement ses jambes de coq.

— Il existe des filières pour s'échapper de Berlin, affirma-t-il d'un ton acerbe. Ce traître pourrait les utiliser.

— C'est exact, reconnut Heinrich Muller. Mais nous avons des gens à nous dans chacune d'elles. Qui laissent passer les gens sans importance mais nous alertent pour le gros gibier. À propos, que faisait-il au juste chez vous, ce Wolfgang Mann ?

Instantanément, le cactus sembla avoir retrouvé tous ses piquants.

— Je ne suis pas autorisé à vous en parler, fit-il. C'est un secret d'État.

Le général Muller ne pipa pas. Il s'extirpa un sourire et se leva, tendant la main par-dessus le bureau.

— Dès que je saurai quelque chose, je vous ferai prévenir, Colonel.

Le colonel Rokosky s'arracha à son fauteuil comme s'il avait été recouvert de glu.

— Je compte sur vous pour un résultat rapide, Général.

Heinrich Muller raccompagna son visiteur. Dès qu'il eut refermé la porte, il décrocha son téléphone.

— Rolf, dit-il, dès que vous aurez mis la main sur Wolfgang Mann, arrangez-vous pour que personne ne le sache, à part moi.

* * *

— Attendez-moi dans la voiture, ordonna Malko à Wolfgang Mann.

Il avait cru une demi-heure plus tôt que le vieil Allemand allait sauter de sa voiture à l'extrême limite de l'épuisement nerveux.

Patiemment, il avait réconforté Wolfgang Mann. Mais il fallait lui trouver un refuge en attendant de le faire passer à l'Ouest.

Le petit *gasthaus*, au coin de la Shonhauser Allée et de la Copenhagenstrasse ne payait pas de mine, mais c'était le seul ouvert à un kilomètre à la ronde. Il se trouvait à moins de trois cents mètres du Mur, à vol d'oiseau.

Malko poussa la porte. La salle était minuscule avec un petit comptoir. Les murs étaient peints en un marron triste. Un vieux garçon, vêtu d'un smoking râpé, avec de grosses lunettes d'écaillé, salua Malko.

— *Gute nacht*.

Malko aperçut le chapeau blanc de Denizli, dépassant d'un des petits box aux cloisons de bois, qui tapissaient le fond du *gasthaus*. Dans d'autres boxes, il y avait des uniformes noirs et gris avec des filles. Un vieux poêle à charbon avec un tuyau tordu, dispensait une chaleur parcimonieuse.

Le bras du Turc disparaissait jusqu'au coude sous la banquette. Sa compagne leva sur Malko des yeux noyés d'une volupté bovine.

En voyant Malko, Denizli remonta son bras de quelques centimètres.

— J'ai besoin de vous, annonça Malko en Turc. Tandis que la fille baissait sa robe sur ses cuisses avec un sourire gêné. Malko raconta rapidement ce qui se passait :

— Il faut lui trouver un endroit où se cacher pour quelques jours, conclut-il.

Ertegul Denizli retira définitivement sa main droite de sous la table.

— Chez elle, c'est trop dangereux, dit-il. Mais j'ai une idée.

Il se leva, se tortillant désespérément pour dissimuler une érection insolente, et entama un conciliabule avec le vieux garçon à lunettes. Il revint s'asseoir après cinq minutes de discussion.

— C'est arrangé, annonça-t-il. Deux cents marks-ouest par jour. Il

couchera dans la cave. Il y a une trappe derrière le comptoir. Heinz lui apportera à manger. Il est sûr. Il vomit ce gouvernement qui est en train d'affamer les petits commerces non nationalisés comme le sien en leur coupant tous leurs approvisionnements... Bientôt, il devra fermer. Il n'a même plus de lait !

Malko regarda le garçon, vieil Allemand, en smoking. Méfiant.

— On peut vraiment compter sur lui ?

Les petits yeux noirs d'Ertegun Denizli disparurent sous les paupières graisseuses.

— Il sait que si votre ami est pris, il se retrouvera dans la Spree avec un couteau dans le ventre. Et j'ai déjà fait un peu de marché noir avec lui.

Il n'y avait pas tellement le choix. Wolfgang Mann était à bout.

— Bien, dit Malko, mais comment va-t-il entrer ?

— Heinz ferme dans une demi-heure, expliqua Denizli. A dix heures, comme tous les jours.

La jeune Allemande suivait avec une mimique amusée la conversation des deux hommes. Pour la calmer, Denizli lui prit un sein à pleine main.

Elle roucoula, ravie. Pour elle, la *gemutlichkeit* se mesurait en marks de l'Ouest.

— Je vais partir avec Margret, dit Ertegun Denizli. Quand le *gasthaus* sera vide, vous amènerez votre ami. Il faudrait payer trois jours d'avance à Heinz...

— Est-ce que vous connaissez un moyen de franchir le Mur, demanda à tout hasard Malko.

L'ami de Krisantem secoua sa grosse tête.

— Non. Depuis quelques mois, c'est devenu pratiquement impossible. Toutes les semaines, la STASI arrête des gens.

Les deux hommes en uniforme noir à côté d'eux, se levèrent et sortirent, accompagnés de leurs cavalières.

— Il n'y a pas moyen de se cacher dans une voiture ou dans un camion ? interrogea Malko.

— Non. Ils ont les plans de tous les modèles de voitures. On ne peut plus forcer les points de passage. Ils ont essayé, il y a deux ans, avec un autobus. Il est resté coincé dans la chicane. Les Vopos l'ont arrosé à la mitraillette, il y a eu onze morts...

Le Turc commençait à se montrer nerveux. Il triturait les bords de son chapeau blanc, comme si cela était les cuisses de la pulpeuse Margret. Malko comprit qu'il ne pouvait retarder plus longtemps son assouvissement. Ertegun Denizli était une âme simple.

Il se leva :

— Je vais reconforter mon ami, dit-il. À demain.

Quittant la large Invalidenstrasse qui continuait de l'autre côté du Mur, Malko tourna à droite dans la Scharnhorststrasse. Maintenant que oncle Manap était provisoirement à l'abri, il voulait vérifier quelque chose par lui-même.

Avec un serrement de cœur, il avait abandonné Wolfgang Mann dans le sous-sol du *gasthaus*.

Un Prix Nobel dans une cave à charbon...

Malko descendit lentement la petite rue sombre et calme. Soudain ses phares éclairèrent un grillage coupant la rue et l'éternel écriteau rouge et blanc : « zone-frontière. Défense de traverser. » Il avança encore et stoppa. À sa droite, se trouvait l'entrée du « Krankenhausden Polizei ».

Et devant lui, le Mur. Avec le glacis éclairé par les projecteurs. Plus à droite, on apercevait la tache sombre d'un mirador. De ce côté, le grillage paraissait relativement facile à franchir. Malko apercevait, à cinquante mètres, les maisons de Berlin-Ouest. Quelle tentation !

Les coups frappés à la glace de la B.M.W. le firent sursauter. Une ombre se dressait à côté de la voiture. Il baissa la glace, l'estomac brusquement serré et aperçut les parements verts d'un Vopo. Celui-ci avait une radio en bandoulière et une mitraillette à la main.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-il.

— Je me suis égaré, dit Malko.

— Vous n'avez pas le droit de rester ici. Il y a une pancarte.

— Je m'en vais.

Le Vopo recula dans l'ombre. Malko recula et fit demi-tour. Les battements de son cœur ne se calmèrent qu'en retrouvant les tramways de la Invalidenstrasse. Il fulminait intérieurement : la C.I.A. de Berlin allait être obligée de se décarcasser sérieusement si elle voulait récupérer l'oncle Manap.

Malko n'était pas Merlin l'Enchanteur...

Brusquement, une pluie violente se mit à tomber, obscurcissant le pare-brise.

Il pleuvait encore à torrents quand il aperçut les lumières du « Check-Point Charlie ». La STASI avait eu le temps de vérifier son passeport. Si les Vopos l'arrêtaient au passage, ce n'est pas son stylo truqué qui le sauverait...

Il essaya de rester calme. La pluie redoublait. Le Vopo de garde leva la barrière. Dix mètres plus loin, avant la première chicane, un autre Vopo mitraillette en bandoulière lui fit signe de se garer pour l'inspection du véhicule. Il fouilla la B.M.W. jusqu'à la boîte à gants et ordonna ensuite à Malko d'entrer dans la baraque de bois de l'inspection des passeports. Une demi-douzaine de hippies américains attendaient, assis sur des bancs. Ainsi qu'une jolie fille blonde aux yeux bleus et à l'air sain. Malko donna son passeport, jura qu'il ne ramenait pas de marks-est et attendit son tour. Les secondes semblaient battre au rythme de son pouls...

Quand on appela son numéro, il eut envie de crier de joie. Le Vopo

vérifia la photo du passeport et le lui rendit. Il se força à marcher lentement vers la sortie. Il se heurta à la fille blonde qui attendait sous l'auvent, frileusement engoncée dans son imperméable. Leurs regards se croisèrent. Elle sourit.

Malko eut une brusque impulsion :

— Vous êtes à pied ? Elle fit oui de la tête.

— Voulez-vous que je vous dépose ? Elle hésita à peine.

— Oh, je veux bien ! Il pleut tellement. Ils remontèrent dans la B.M.W.

Malko franchit lentement les deux chicanes et se présenta devant la barrière de sortie. Au passage, il remarqua l'enseigne lumineuse du building « Axel Springer », le magnat de la presse de l'Ouest, qui semblait narguer le monde communiste...

Avant d'appuyer sur le bouton commandant la barrière, le Vopo examina encore une fois les deux passeports.

Enfin, il appuya sur le bouton commandant la barrière. Malko se força à ne pas accélérer. De nouveau, il était à l'Ouest.

Mais Wolfgang Mann, lui, était toujours à l'Est.

* * *

— Où allez-vous ?

La compagne de Malko éclata d'un rire frais.

— Je ne sais pas ! Déposez-moi dans le centre, si vous pouvez.

Malko la regarda mieux. Elle devait avoir une vingtaine d'années, possédait un corps élancé, aux longues jambes un peu fortes, un visage gracieux, avec une grande bouche et un nez retroussé. Sûrement pas allemande d'après son accent.

— Comment ! fit Malko amusé, vous ne savez pas où vous allez ?

Elle rit de nouveau.

— Non, je viens seulement me promener. J'habite à l'Est et je m'ennuie. Je suis finlandaise, de l'équipe athlétique nationale. Je suis venue entraîner les Allemandes de l'Est. Pour six mois. Ce n'est pas drôle : je passe souvent ici. Les Vopos me connaissent ; chaque fois, ils inspectent mes papiers comme si c'était la première fois !

— *Yvâpâiva*⁽⁷⁾ dit doucement Malko. La jeune fille sursauta.

— Vous parlez finlandais ! fit-elle ravie.

— Quelques mots seulement, répliqua modestement Malko. Comment vous appelez-vous ?

— Solweig Merika.

Ils longeaient le S-Bahn abandonné de la Yorkstrasse. Sinistre à souhait.

— Vous avez le temps de boire un verre avec moi, demanda-t-il.

Il regardait ses genoux ronds et la naissance de ses cuisses. Elle baissa les yeux, gênée et amusée.

— Personne ne m'attend, dit-elle. Connaissez-vous DIE SPITZ ? C'est

tout près du Ku'Dam.
Malko ne connaissait pas.
— Va pour le SPITZ, dit-il.

* * *

— *Malianne*⁽⁸⁾ ! hurla Malko pour dominer le tumulte.

— *Malianne* ! cria Solweig en retour.

Elle avala son verre de schnaps d'une seule gorgée. Le sixième.

Malko avait cru défaillir en entrant au SPITZ ! Un pianiste en bras de chemise hurlait des vieilles rengaines berlinoises, accompagné par une partie de l'assistance. Il y avait des hippies, des pédérastes, des lesbiennes agressivement masculines. Tout ce monde buvait d'énormes chopes de Heineken ou du schnaps en parlant à tue-tête. Situé dans la Linzenburgstrasse, tout près du Kurfurstendam, DIE SPITZ était le rendez-vous des artistes, le Montmartre local.

Malko et Solweig avaient trouvé péniblement deux sièges à une table où il y avait déjà six personnes. Des caricatures couvraient les murs et même le plafond. Une barmaid blonde et décolletée officiait près de l'entrée.

Malko n'arrivait pas à ne pas regarder la superbe poitrine détaillée par le chandail de laine. Solweig ne ressemblait pas du tout aux classiques athlètes déféminisées. Le schnaps avait rosi ses joues et des étoiles dansaient dans ses yeux. Malko se pencha à son oreille :

— Vous êtes ravissante.

Solweig rougit encore plus. Elle décroisa les jambes et le crissement du nylon agaça les nerfs de Malko. Il avait envie de cette belle plante, saine et sans problème.

Pour ne plus penser à l'oncle Manap grelottant dans sa cave à charbon.

— Vous aimez le Champagne ?

Solweig inclina la tête affirmativement.

— Alors, venez, dit Malko.

* * *

Solweig ouvrit les yeux et regarda la luxueuse suite autour d'elle. Malko se reposait, étendu contre elle. Leurs vêtements étaient répandus un peu partout dans la pièce.

La jeune Finlandaise étendit le bras pour attraper la troisième bouteille de Dom Pérignon. La seule qui ne soit pas vide.

Malko ouvrit les yeux. Elle lui sourit. Heureuse et nue. Ses hanches et ses cuisses étaient un peu lourdes, elle faisait l'amour sans imagination, mais avec fougue. Quand Malko avait réclamé une caresse un peu sophistiquée, Solweig avait détourné la tête, et il n'avait pas insisté. Elle but une gorgée de Dom Pérignon et sauta du lit.

— Où vas-tu ? demanda Malko. Il était trois heures du matin !

Solweig était déjà en train d'enfiler un minuscule slip blanc. Malko admira son ventre plat et ses seins extraordinaires de fermeté. Elle avait bu trois fois plus que lui !

— J'ai entraîné à sept heures, dit-elle. Si je m'endors !

En trois minutes, elle fut prête. Malko s'était levé, avait passé une robe de chambre. Au moment de partir, elle éclata de rire.

— Je ne sais même pas ton nom !

Il le lui dit. Elle griffonna une adresse sur le bureau.

— Si tu viens à Berlin-Est, dit-elle...

— Non, dit Malko. Mais demain soir, je t'invite à dîner. Pour que tu me pardonnes de ne pas te raccompagner.

CHAPITRE V

— D'où souffrez-vous ?

Malko examina le docteur Gunther Herren. Impossible de rencontrer le regard dissimulé derrière des verres fumés. Il devait être presque totalement chauve mais le cachait en ramenant ses derniers cheveux sur le front, à la romaine. Il était grand avec des traits épais et des dents jaunes. Son cabinet de Sybel Strasse, au troisième étage d'un immeuble anonyme, n'était indiqué par aucune plaque.

Au rez-de-chaussée, il y avait un marchand de tapis persans, pullulant à Berlin-Ouest. A croire que les Allemands couchaient tous sous la tente... Malko avait encore la tête lourde de ses agapes finlandaises en dépit de la bouteille de Contrex qu'il avait avalée. Mais sa conscience professionnelle était revenue avec l'aube.

Solweig l'avait profondément griffé à la nuque. C'est vraiment tout ce qu'il pouvait avouer au docteur Gunther Herren... Il se voyait mal, hérissé d'aiguilles d'or, même pour faire plaisir à la CIA.

Mais il était obligé de se jeter à l'eau. Le sauvetage de Wolfgang Mann était une question d'heures.

— Je vous ai dit que je venais de la part de votre ami, M. Kurt Waldheim, répéta-t-il.

Ainsi, c'était l'homme qui avait fait évader Otto John ! Le monde entier avait parlé de cette histoire quelques années plus tôt.

— Bien sûr, fit le docteur Herren avec une certaine impatience. Mais j'ai besoin de savoir ce que vous attendez de moi. Monsieur...

— Prince Malko Linge.

L'Allemand ne marqua aucune surprise. Il inscrivit simplement, le nom sur une feuille de papier.

— Où habitez-vous ? demanda-t-il.

— A l'hôtel *Kempinsky*.

— Bien. Que puis-je pour vous ?

Malko essaya de saisir le regard derrière les lunettes fumées.

— J'ai un ami à Berlin-Est, dit-il, qui aurait besoin de vous.

Le médecin haussa les épaules.

— Je ne peux pas aller à l'Est. Il y a des médecins là-bas.

— Vous pourriez peut-être l'aider à venir vous consulter, dit lentement Malko.

Le docteur Herren ne répondit pas tout de suite. Puis, il demanda

calmement :

— Que voulez-vous dire ?

— Il serait extrêmement important que cet homme puisse venir se faire soigner à l'Ouest, insista Malko. Même si cela doit lui coûter très cher.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, dit le docteur Herren. Et je crois que je ne peux rien pour vous...

Il se leva et alla ouvrir la porte de son cabinet. Toujours aussi impénétrable. Malko comprit que ce n'était pas la peine d'insister pour le moment.

Au moment de sortir, il se retourna :

— Vous avez déjà oublié Otto John, docteur ? dit-il.

* * *

— Par le métro, c'est impossible, expliqua Philip Corn. Les rames des lignes 6 et 8 traversent l'Est sans s'arrêter. À chaque station, il y a quatre Vopos armés. Les stations sont cadenassées de l'extérieur. Il faudrait une véritable bataille rangée...

Malko et l'Américain examinaient l'immense carte de Berlin punaisée sur le mur du bureau.

— Et si on creusait un tunnel, en partant de l'Ouest ? suggéra Malko.

Corn secoua la tête.

— La police allemande s'en apercevra et elle ne vous laissera pas faire. Ils ont des ordres très stricts : pas d'histoires avec l'Est. Rien qui puisse ressembler à une provocation.

Malko se tritura le cerveau.

— Il n'y a pas un point de passage parmi les huit que l'on pourrait forcer ? demanda-t-il.

— Non. Ils sont tous sur le même modèle. Les barrières peuvent résister au poids d'un camion lancé à toute vitesse. En plus les Vopos tireraient et les risques seraient trop grands. Il nous faut Manap vivant...

— Et les égouts ?

— Ils sont barrés par des grilles, patrouilles sans arrêt avec des chiens.

— Mais enfin, dit Malko, on arrive bien à sortir de Berlin-Est ?

Philip Corn sourit tristement.

— Oui, avec de faux papiers.

— Le docteur Herren n'a pas l'air très coopératif, dit Malko. Peut-être a-t-il changé d'activité.

— Je n'en sais rien, dit Philip Corn. J'espère que non. Washington insiste pour que nous fassions sortir Manap de Berlin coûte que coûte mais ils savent bien que nos moyens sont très limités.

— Et les diplomates ?

— Tous ceux de Berlin sont répertoriés. Malko pensa aux larmes de Wolfgang Mann.

— Est-ce qu'ils laissent passer les cercueils ? Philip Corn sourit.

— Oui. Mais ils les gardent plusieurs jours dans leur morgue. Pour éviter le genre de trucage auquel vous pensez. Il n'y a que les oiseaux qui franchissent le mur de Berlin...

— Il faut pourtant y arriver, fit Malko.

— Je sais, dit Corn. Mais je ne vois pas comment. Malko avait beau réfléchir, à se faire péter le cerveau, il ne voyait pas non plus.

* * *

L'atmosphère intime et de bon ton du bar de l'hôtel *Kempinsky* n'arrivait pas à détendre Malko. Vêtu d'un de ses éternels costumes d'alpaga, il broyait du noir devant une vodka russe et glacée. Sa troisième.

Solweig, la jeune Finlandaise, devait le rejoindre pour dîner, mais cela ne résolvait pas son problème. Elko Krisantem s'était évanoui vers le « *Kleine Ankara* », comme chaque soir, sous le futile prétexte de s'assurer que la belle Astrid « kidnappée » par Malko avait encore tous ses cheveux blonds...

Et de l'autre côté du Mur, à moins d'un kilomètre, Wolfgang Mann, Prix Nobel de Physique, attendait en tremblant. Un groom minuscule, ressemblant à une grenouille avec son costume vert, entra, portant une pancarte. Malko sursauta en y voyant son nom.

— On demande Son Altesse au téléphone, annonça le groom.

Il mena Malko jusqu'à la cabine capitonnée de velours vert. Malko prit l'appareil décroché, intrigué.

— Allô ?

— Malko ?

Il crut rêver. Sa fantastique mémoire lui jouait un tour !

— Samantha ?

— Tu es presque vexant, lieber... Je devrais raccrocher. L'ironie était teintée de tendresse. Fausse ou réelle. On ne savait jamais ce que pensait réellement la comtesse Samantha Adler. L'écouteur résonna d'un rire contenu.

— Un homme comme toi devrait être prêt à toutes les surprises, fit avec reproches la comtesse Adler. J'espère que c'en est une bonne...

— Comment pourrait-il en être autrement, répliqua Malko avec galanterie.

Il avait vu pour la dernière fois Samantha Adler sur une route enneigée de Roumanie. Après qu'elle ait tenté de le tuer et qu'elle l'ait somptueusement trahi... Sans parler des drames qu'elle avait provoqués avec Alexandra⁽⁹⁾... Il la croyait morte ou emprisonnée de l'autre côté du Rideau de fer.

— Tu me croyais morte, remarqua gaiement Samantha. Je respire encore. Bienvenue à Berlin.

— Mais comment diable m'as-tu retrouvé ? dit Malko.

— Tu as rendu visite à un de mes amis, dit Samantha. Ce matin.

Malko dissimula sa surprise. Ainsi, la belle comtesse Adler s'était reconvertie ! D'elle, rien ne l'étonnait. Cela promettait pas mal de problèmes.

— Quand aurai-je le plaisir de te voir ? demanda-t-il.

— Ce soir, si tu veux. Nous donnons une petite soirée. Tu seras le bienvenu.

Malko pensa soudain à Solweig. Certes, il pouvait la décommander. Mais il ne lui déplaisait pas d'aller retrouver Samantha, accompagné.

— Je ne suis pas seul, dit-il.

Samantha Adler marqua un imperceptible temps d'arrêt avant de dire d'une voix égale :

— Je suis certaine qu'elle est ravissante. Viens avec elle. J'espère qu'elle ne sera pas choquée de notre amitié... Je vais te donner l'adresse.

Il nota. C'était dans le quartier de Dahlem, non loin du « Centre Meteo » de la C.I.A. En revenant au bar, il essaya d'analyser ce qu'il éprouvait. Il avait beaucoup de choses en commun avec Samantha Adler. Mais la pulpeuse comtesse était plus dangereuse qu'un cent de serpents à sonnettes. Âpre à un degré difficile à imaginer, avec un mépris himalayen pour la vie humaine, lucide et détachée, elle était aussi imprévisible qu'un requin.

D'authentique noblesse prussienne, elle n'avait survécu, en 1945, à sa famille exterminée par les Russes, que grâce à sa beauté et à son extraordinaire volonté de vivre.

Lorsque Malko l'avait rencontrée, une première fois à Bali, elle avait repris le commerce d'armes de son amant attiré, abattu dans le Golfe du Tonkin...

La seconde fois, elle avait surgi à Vienne, en compagnie d'un transfuge de l'Est qui n'en était pas tout à fait un...

Les deux fois, Malko avait failli mourir à cause d'elle. Bien qu'elle lui ait cédé avec une fougue inhabituelle chez elle.

Aucune activité illégale ne lui était étrangère. Elle aimait autant le luxe et le raffinement que Malko. Et ne reculait devant rien pour se le procurer.

Si elle se doutait un seul instant de l'importance de l'oncle Manap, cela risquait de coûter très cher à la C.I.A. Que pouvait-elle faire à Berlin ?

Malko était en train de se demander s'ils referaient l'amour, quand une voix timide lui fit lever la tête.

— *Yvâpâiva.*

La jeune sportive finlandaise était métamorphosée. Des chaussures à très hauts talons, une robe de tulle noir s'arrêtant à mi-cuisse. Des collants pailletés d'argent affinaient ses jambes un peu épaisses. Et le mascara qui soulignait ses yeux la vieillissait en lui ajoutant un peu de mystère. Malko eut un mal fou pour l'imaginer en train de galoper sur une piste cendrée. Ou alors, c'étaient les *hommes* qu'elle entraînait. Derrière un tel « lièvre », tous les records olympiques voleraient en éclat.

Malko se leva et s'inclina.

— Vous êtes plus belle qu'une aurore boréale, dit-il gentiment.

Il appela le barman et demanda une bouteille de Moët et Chandon. Millésimé. Il avait envie de Champagne. Dieu merci, il y en avait au frais.

— *Malianne !*

— *Malianne !*

Ils burent. Puis Malko l'entraîna hors du bar.

— Nous allons à une soirée, annonça-t-il.

— Oh, je pensais que nous allions dîner en tête à tête, ne put s'empêcher de dire Solweig.

Subitement, ses yeux semblaient s'être éteints.

— Je vous promets que nous terminerons la soirée en tête-à-tête, dit Malko.

D'ici là, il avait un sérieux problème à régler. Mais, en observant Solweig marcher dans le hall, il ne put s'empêcher de ressentir un petit pincement agréable à l'estomac.

Il était en train de se réconcilier avec l'athlétisme.

CHAPITRE VI

Malko réprima un geste de recul. Un capitaine de l'armée soviétique en uniforme, des hautes bottes noires à la casquette à bande rouge, s'inclinait devant lui avec déférence après avoir ouvert la porte.

Le visage sous la casquette détonait avec l'uniforme : des traits mous d'adolescent trop beau, avec une large bouche sensuelle, un nez grec et un menton précocement enrobé.

Suivi de Solweig, il pénétra dans un grand hall dallé de marbre blanc. Un escalier de marbre également, menait à un demi-étage. De nouveau Malko pensa s'être trompé de maison. A chaque marche se tenaient face à face, deux soldats russes immobiles, une torche à la main. Les flammes dansantes éclairaient des visages d'adolescent. En regardant avec plus d'attention, il s'aperçut que leurs uniformes avaient été coupés dans de la soie sauvage !

Bizarre. Bizarre.

La villa semblait immense. De l'extérieur, il avait vu une grande bâtisse blanche, éclairée par des projecteurs avec une terrasse couverte d'un dais orange. Le parc qui l'entourait semblait se continuer très loin. Solweig ouvrait de grands yeux devant ces uniformes inattendus. Malko la prit par le bras, pour la conduire à l'entresol. Une voix connue lui fit soudain lever la tête.

— Tu es toujours aussi élégant !

La comtesse Samantha Adler venait d'apparaître en haut des marches, moulée dans un fourreau long incrusté de paillettes d'argent, fendu sur le devant presque jusqu'au pubis. Ses cheveux blonds cendrés étaient relevés en un chignon compliqué. Malko, automatiquement inspecta sa silhouette. Les hanches en amphore avaient peut-être imperceptiblement épaissi, mais les longues jambes fuselées moulées de collants gris-fumée étaient toujours parfaites.

Lentement, elle descendit l'escalier à la lueur dansante des torches. En la voyant ainsi en femme du monde suprêmement belle, Malko avait du mal à s'imaginer de quoi elle était capable...

Les yeux gris étaient toujours durs et tendres en même temps. Soulignés de quelques rides infinitésimales qui n'existaient pas jadis. Malko calcula rapidement que Samantha venait d'avoir quarante-deux ans. Et qu'elle en paraissait trente.

Elle toisa Solweig avec une lueur amusée dans le regard, sourit à Malko. Puis tourna sur elle-même avec grâce.

— *Azarro*. Tu aimes ?

Le tissu pailleté avait volé autour de ses jambes, les découvrant jusqu'en haut des cuisses. Façon élégamment désinvolte de s'offrir... Les yeux de Solweig battirent rapidement. Malko se dit que devant une créature pareille, une femme devait se sentir des envies de meurtre...

— Venez, je vais vous présenter au maître de maison, dit Samantha, rompant le fer avant que Solweig ne lui prouve ses qualités athlétiques.

La soirée commençait bien. Malko voulait en avoir le cœur net.

— Nous sommes à l'annexe du Kremlin ? demanda-t-il.

Samantha rit de bon cœur.

— Non. Ce sont des déguisements. Mais Kurt a des goûts parfois bizarres. Il est si riche et il a tellement souffert qu'il a des excuses.

Samantha prit Solweig et Malko chacun par un bras pour leur faire monter l'escalier. En haut, deux valets, également habillés en soldats russes ouvrirent deux lourdes portes d'ébène.

Le centre de l'immense pièce rectangulaire était occupé par une piscine d'où montait une buée de chaleur ! Tout le pourtour disparaissait sous des tréteaux couverts de victuailles et de boissons : Vodka, Dom Pérignon, Moët et Chandon, Aquavit, J & B, cognac Hennessy. Une sélection d'un luxe raffiné.

Une douzaine de filles intégralement nues nageaient gracieusement dans la piscine un ballet nautique dont les figures tenaient plus du Décameron que du Lac des Cygnes...

Malko regarda Solweig. Elle était écarlate !

Dans un coin, une quinzaine de musiciens tziganes jouaient de l'archet à tout va.

Au moins une soixantaine d'invités évoluaient autour de la piscine. La plupart âgés et laids, raides dans des smokings mal coupés, escortés de mères déguisées en arbres de Noël. Les mâles congestionnés, et les femmes constipées. De plus en plus étrange !

Samantha Adler mena Malko à un curieux siège gothique en forme de trône, occupé par un barbu roux au nez bourgeonnant et camus, avec de curieux yeux bleu porcelaine. Il fumait une courte pipe tout en jouant avec un jonc au manche d'or.

— Malko, voici Kurt Waldheim. Kurt je te présente Son Altesse Sérénissime le Prince Malko, annonça Samantha. Et Mlle Solweig Merika.

Le barbu leva un œil torve sur Malko et Solweig.

— Heureux de vous avoir chez moi, dit-il.

Sa voix était imperceptible, rauque, déphasée. Malko aperçut soudain, tout près d'eux, une silhouette imprévue : un prêtre en soutane, un verre à la main. Il discutait avec un gros homme à lunettes, l'air négligé. Kurt Waldheim avait replongé dans sa pipe, comme si ses invités n'existaient pas. Samantha prit Malko par le bras et l'entraîna vers le buffet, oubliant Solweig. Violette de rage, la jeune Finlandaise cueillit sur un plateau qui passait un verre de Moët 1966 et l'avalait d'un trait. Furieuse, mortifiée et terriblement

excitée.

Honteuse, elle regarda la piscine, où les nageuses semblaient s'accoupler. Jamais, elle n'aurait pensé qu'un tel endroit puisse exister. Elle se demanda pourquoi Malko l'avait amenée là.

* * *

— Que penses-tu de Kurt ? demanda Samantha.

— Il est insolite, répondit Malko sans se compromettre. Qu'est-il pour toi ?

Samantha se rapprocha et dit à voix basse :

— Kurt possède la plus grosse fortune de Berlin. Il a fait du marché noir en 45 et a gagné des fortunes. En rachetant les ruines de Berlin pour une bouchée de pain. Il a tellement d'argent maintenant qu'il pourrait le brûler en place publique. Il ne sort jamais de cette maison, ni même de Berlin.

— Et que fait ce prêtre ici ?

Samantha eut une moue amusée.

— Comme tu as pu t'en rendre compte, Kurt souffre d'une maladie des cordes vocales. Parfois il reste des jours sans pouvoir parler. Il refuse de se faire soigner par un médecin. Il veut seulement que ce prêtre prie pour lui. Ou que Treff, son guérisseur, lui fasse ingurgiter des potions...

— Et pourquoi ces Russes ? C'est un communiste refoulé ?

Samantha eut un sourire cruel.

— Il les hait. Il a été prisonnier en Russie, pendant la guerre et cela l'a beaucoup marqué. Il a *aussi* un cancer de la moelle épinière, ajouta-t-elle. Il sera mort avant un an. Mon ami, le docteur Herren, me l'a confirmé. Et il est très amoureux de moi.

Les yeux gris de la comtesse Adler brillaient. Elle ajouta suavement :

— Je ne lui ai pas encore cédé. Je veux qu'il me lègue sa fortune d'abord... C'est une amusante partie de poker. Le premier qui cédera perdra...

La comtesse Adler n'était pas l'idéal pour adoucir les derniers jours d'un grand malade. Malko était ailleurs.

— J'ai besoin de ton ami le docteur Herren, dit-il.

— Ce n'est pas mon ami, c'est celui de Kurt. C'est pour cela que je t'ai amené ici ce soir.

Malko regarda autour de lui et aperçut Solweig coincée entre deux smokings congestionnés.

— Qui sont tous ces gens ?

Samantha eut une mimique méprisante.

— Des relations d'affaires, des gens qu'il tient. Kurt adore sentir sa puissance.

— Il connaît tes activités ? demanda Malko.

— Bien sûr. C'est pour cela que je l'attire. Il est fasciné par la force, sous

toutes ses formes.

Malko se demanda s'il allait pouvoir trouver le salut de l'oncle Manap dans cette étrange soirée. Solweig surgit, un verre à la main, les yeux un peu trop brillants. Samantha et elle se toisèrent une seconde, puis Samantha s'excusa avec un sourire suave.

— Qui est cette femme ? demanda aussitôt Solweig. Elle me fait peur...

Ce qui n'était pas idiot.

— Une relation d'affaires, dit Malko.

— D'affaires ! fit la Finlandaise avec incrédulité. Dans quelles affaires êtes-vous ?

— L'immobilier, dit Malko.

Solweig fixa Malko avec une expression ambiguë. Elle se rapprocha de Malko et murmura :

— Sortons d'ici.

— Pas tout de suite, dit-il.

Comme si Samantha avait deviné, elle se matérialisa soudain près de lui.

— Je peux vous l'enlever un instant ? demanda-t-elle à Solweig.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle prit Malko par le bras et l'entraîna. Folle de rage, la jeune Finlandaise s'assit dans un fauteuil, croisant avec défi ses belles jambes. Elle se sentait beaucoup plus belle que cette femme bien plus âgée qu'elle.

Samantha ouvrit une porte et poussa Malko vers un escalier.

— Je vais te faire visiter la maison, dit-elle gaiement. Nous allons pouvoir bavarder.

Des haut-parleurs invisibles diffusaient partout la musique tzigane. Ils croisèrent un valet russe, silencieux et beau comme un dieu, qui baissa ses longs cils de fille sur leur passage.

Samantha ouvrit une porte découvrant une immense chambre avec un lit rond, recouvert d'une couverture en loup.

— Voici la chambre nuptiale, annonça-t-elle ironiquement.

Appuyée au chambranle, elle fixait Malko avec une « pression provocante. Il s'approcha et posa ses lèvres sur les siennes. Aussitôt, la langue de Samantha caressa la sienne et elle s'incrusta avec souplesse contre lui. Leur baiser dura plusieurs secondes. Le corps de la jeune femme semblait fondre pour mieux se souder au sien. Puis elle se détacha de lui.

— De tous les hommes que j'ai connus, dit-elle doucement c'est toi mon meilleur amant.

Malko se dit que même si ce n'était pas vrai, c'était gentil. Mais il était temps de penser aux choses sérieuses.

— J'ai besoin de faire passer à l'Ouest quelqu'un qui se cache à Berlin-Est. Il peut être pris à chaque instant dit-il.

Il avait décidé de dire une bonne partie de la vérité. Samantha instantanément, retrouva sa dureté.

— Qui ?

— Je ne sais pas. Il a un nom de code. C'est un Allemand.

— C'est encore pour tes amis américains ? dit Samantha pensivement ?

— Oui.

Elle eut un sourire froid.

— Je pense qu'ils ne refuseront pas de payer cent mille marks. Pour un passage sans risques et rapide.

Malko tiqua.

— C'est cher.

— Bien sûr que c'est cher, fit Samantha. Mais ce n'est pas facile de franchir le Mur. Sinon, tu n'aurais pas besoin de moi.

— Ton ami Kurt est dans le coup ?

— Évidemment. Il va demander ce service à son ami le docteur Herren. Pour me faire plaisir.

— Le docteur Herren est sûr ?

— Il n'a pas encore trahi, dit doucement Samantha. À Berlin personne n'est sûr. La ville est gangrenée.

Elle se tut. A cause de sa position, sa jambe gauche était découverte très haut. Comme pour sceller le marché, de nouveau, elle embrassa Malko. Puis le regarda. Ses yeux sourient.

— Tu sais que, si Kurt nous trouvait ainsi, il te tuerait, dit-elle. Nous devrions redescendre. Ta petite paysanne va s'impatiser.

Elle n'avait décidément pas changé... Malko posa une main sur sa hanche élastique, puis descendit. Quand il atteignit l'échancrure de la robe, Samantha frémit. Cette fois, elle embrassa Malko si violemment que leurs dents s'entrechoquèrent. Ses doigts allaient et venaient sur son mont de Vénus. Samantha se laissait faire, appuyée au mur, la tête renversée en arrière les yeux fermés, accrochée d'une main à son cou.

Ils restèrent ainsi plusieurs minutes, totalement inconscients du monde extérieur, comme deux très jeunes amoureux qui se découvrent pour la première fois.

Samantha remuait imperceptiblement son bassin, comme pour venir au-devant de la caresse. Sa respiration était courte et irrégulière.

Malko avait des marteaux-pilons qui battaient dans ses tempes.

— Viens, murmura-t-il en l'entraînant vers le grand lit rond.

Elle secoua la tête, ouvrit les yeux, murmura.

— Non. Il y a des cellules photoélectriques. Il faut redescendre. Sinon, Kurt n'acceptera jamais de t'aider.

Brutalement dégrisé, Malko s'écarta d'elle. Décidément la comtesse Adler avait toujours autant de magnétisme. Elle fixa sa ceinture et eut un rire espiègle.

— Si ta paysanne te voit redescendre dans cet état elle va t'émasculer.

— Ne sois pas méchante, dit Malko. Elle ne vit pas dans le même monde que nous. Elle est un peu perdue ici.

— Nous sommes fous, murmura Samantha. N'importe qui aurait pu

venir.

Elle plongea dans une salle de bains tandis que Malko allumait une cigarette pour se calmer. La comtesse Adler réapparut, les lèvres brillantes, le chignon réparé, innocente et altière.

Encore plus désirable.

— Viens, le spectacle va commencer. Kurt va s'apercevoir de notre absence.

— Il y a un spectacle ? interrogea Malko. Samantha sourit mystérieusement.

— C'est une surprise de Kurt.

* * *

Solweig boudait, les yeux fixant obstinément le mur. Malko lui prit la main et elle la retira sèchement.

— Qu'y a-t-il ? demanda Malko.

— Pourquoi m'amener ici, si c'est pour faire l'amour avec une autre femme ? gronda-t-elle.

Il y avait des larmes dans ses yeux. Malko dit à voix basse.

— Je n'ai pas fait l'amour. Nous avions à discuter. La jeune Finlandaise secoua la tête.

— Je suis sûre que vous avez fait l'amour, j'ai vu ses yeux. Elle se moquait de moi.

Malko ne répondit pas. Ils venaient de s'installer avec les autres invités dans une grande pièce gothique. Les étranges valets russes les avaient fait asseoir par terre sur des dizaines de coussins. De grands candélabres tenus par les « Russes » dispensaient un éclairage parcimonieux. Une odeur d'encens flottait dans l'air.

Au milieu de la pièce se trouvait une sorte de podium surélevé d'un mètre environ, sans rebord, sorte d'immense matelas recouvert de velours rouge.

Le maître de maison apparut à son tour. Toujours fumant sa pipe. Samantha lui donnait le bras.

Ils prirent place tous les deux dans un petit canapé dominant les invités, assis à même le sol sur les coussins.

L'amant de Samantha claqua des mains. Aussitôt, une trompette tonitrua.

Après quelques secondes de silence, une Noire fendit la foule, longue fille enroulée dans un manteau de vison blanc qui s'arrêtait au-dessus du genou. Elle monta sur le podium et resta là, les bras croisés.

Presque aussitôt, une fille blonde aux cheveux courts entra de l'autre côté, dans la même tenue, sauf que son vison était noir.

Les deux filles restèrent en face l'une de l'autre à un mètre environ. Malko voyait leurs pieds nus. Puis la Noire fit glisser son manteau d'un geste brusque et apparut intégralement nue. Elle avait un corps puissant, avec une petite poitrine, de longues mains aux ongles argent.

Hiératique, elle s'avança vers la fille blonde. Ses mains la prirent à la taille, sous le manteau et le firent glisser de ses épaules, d'une seule secousse. Puis, d'un mouvement ralenti, elle se laissa tomber à genoux devant la fille blonde, jusqu'à ce que les cheveux crépus soient à la hauteur de son ventre. Les mains aux ongles argentés quittèrent les hanches, effleurèrent l'extérieur des cuisses, puis s'immobilisèrent à l'intérieur, juste au-dessous du triangle blond.

La fille blonde avait fermé les yeux, les deux mains appuyées sur les épaules de sa partenaire.

Il y eut soudain une explosion de gestes d'une brutalité inouïe. Les mains noires séparèrent les cuisses comme on écarte des rideaux. La tête aux cheveux crépus poussa en avant, faisant basculer la fille blonde sur le dos.

La tête de la Noire s'était fichée entre les jambes de sa partenaire comme une excroissance monstrueuse, les deux mains crispées aux hanches.

On entendait que le souffle saccadé des deux filles Malko glissa un regard en coin à Solweig. Sa bouche était crispée en un rictus immobile, plein de dégoût, mais ses yeux ne quittaient pas le podium. Soudain, la fille blonde cria. Un cri bref, farouche, animal. Se soulevant des talons et des coudes, elle partit en arrière, comme pour échapper à la caresse envahissante de la Noire accrochée à elle.

Cette dernière l'accompagna dans sa fuite, rampant sur le velours rouge.

La fille blonde atteignit le bord du podium et s'immobilisa la tête dans le vide, presque sur les genoux d'une grosse femme en robe à fleurs.

La Noire retira légèrement sa tête en arrière, comme pour prendre son élan puis sembla mordre à pleines dents devant elle.

Malko entendit claquer les dents de Solweig. Juste au moment où la fille blonde hurlait son orgasme, tordue de spasmes incoercibles. La Noire la suivit dans tous ses mouvements comme un bulldog accroché à sa proie. Les fesses et les jambes agitées de brusques secousses, comme si elle éprouvait autant de plaisir que sa compagne.

Solweig regarda Malko. Elle semblait stupéfiée que la foudre du Seigneur n'ait pas encore réduit en cendres les deux pécheresses.

— C'est ignoble, murmura-t-elle, répugnant.

Pourtant une lueur trouble dans ses yeux démentait partiellement ses paroles.

Samantha semblait ailleurs. Kurt Waldheim tirait toujours sur sa pipe.

À côté de Malko, une femme blonde d'une quarantaine d'années, se pencha sur l'homme qui l'accompagnait, sans un mot, comme dans une crise de somnambulisme. Malko entendit crisser une fermeture Éclair, l'inconnue blonde se mit à caresser brutalement, maladroitement, avec une sorte de rage son compagnon. Jusqu'à ce qu'il rejette la tête en arrière avec un gémissement et qu'elle reste prostrée contre lui, absente, comme recueillie en une prière impie.

Sur le podium, les deux filles avaient recommencé à onduler, inversant

lentement les positions.

La Noire se laissa aller sur le dos, bras et jambes ouverts. La fille blonde tourna longtemps autour d'elle, affleurant de sa langue les cuisses, le ventre, à petits attouchements rapides. Puis, elle lui rendit sa caresse, sur un rythme encore plus démoniaque. La Noire commença à grogner, les yeux très vite révoltés, la tête dodelinant de droite à gauche, les mains crispées sur sa propre poitrine. Ses jambes se soulevèrent et elle emprisonna la tête blonde.

C'était la fin.

Les deux filles restèrent ainsi quelques secondes, puis retombèrent épuisées.

Aussitôt, la voix métallique d'un haut-parleur annonça :

— La soirée est terminée. Herr Waldheim vous remercie d'être venus.

Une lumière violente illumina la pièce, venant de spots dissimulés dans les tentures. Déconcertés, certains invités se rajustèrent hâtivement. Solweig sursauta.

— Partons, dit-elle. Partons vite.

Les deux partenaires avaient remis leurs visons et quit-aient la pièce, main dans la main.

Samantha fendit la foule des invités pour rejoindre Malko.

— Ne pars pas encore, dit-elle. Il faut que nous parlions... (Elle eut un rire sec.) Je trouve que Kurt est génial. Regarde les têtes frustrées de ces porcs...

Côté sadisme, Kurt Waldheim méritait largement une médaille d'or. Houspillés par les porteurs de torche, les invités partaient à toute vitesse.

— Bravo pour les figurantes, dit Malko.

— Ce ne sont pas des figurantes, rectifia Samantha. Elles acceptent de faire l'amour en public parce que Kurt leur offre de somptueux cadeaux. Cette fois, c'était les manteaux de fourrure... Mais elles y prennent réellement plaisir.

Quand ils arrivèrent dans le living-room piscine, tous les invités se pressaient dans l'entrée.

Kurt réapparut. Il n'avait plus sa pipe, mais jouait avec son jonc. L'air incroyablement méprisant, il regardait ses invités battre en retraite.

Les ballerines nautiques de la piscine avaient disparu, Malko observait le « fiancé » de Samantha. C'était grisant d'avoir barre sur les êtres humains.

Soudain, la voix cassée de Kurt Waldheim croassa :

— Rudi !

Le jeune homme déguisé en capitaine russe qui avait ouvert la porte, surgit du hall, se précipita et s'immobilisa au garde à vous, devant Kurt Waldheim Malko pouvait voir son profil parfait et un peu mou.

Waldheim marcha sur lui, la badine haute. À toute volée, il lui cingla le visage. La casquette d'uniforme russe tomba par terre et une balafre rouge apparut sur la joue de Rudi. Il resta sur place sans chercher à se défendre, sans même protéger son visage. De nouveau, Kurt le cingla de toutes ses forces,

puis il se mit à sautiller autour de lui, le frappant de façon désordonnée, au visage et au corps. Un dernier coup atteignit le faux Russe au bas-ventre et il se plia en deux avec un cri aigu.

Déchaîné, Kurt Waldheim se mit à arpenter la pièce brandissant sa badine, frappant au hasard tous les porteurs de torche. Une torche tomba dans la piscine et s'éteignit en grésillant. En descendant le grand escalier, Kurt Waldheim fit un véritable carnage. Un des « Russes » lâcha sa torche avec un hurlement, portant la main à son visage : la badine lui avait cinglé les yeux. Il tituba et tomba en avant. Aussitôt l'Allemand se rua sur lui et le bourra de coups de pied, avec de petits cris insupportables.

Les autres ne bronchèrent pas, n'essayant pas d'intervenir. Abandonnant sa victime, Kurt Waldheim fit encore voler quelques casquettes, cingla des visages et des mains, puis se laissa tomber dans un fauteuil, épuisé.

Rudi, qui avait attendu sur place, ramassa la casquette, la remit, et se tamponna le visage avec un mouchoir de dentelle. Ses beaux yeux bleus avaient une expression trouble.

Solweig et Malko se regardèrent.

— Charmant personnage, remarqua Malko.

Samantha regarda avec indifférence la forme prostrée sur le fauteuil.

— Kurt a une très grande antipathie pour les Russes. Pendant la guerre, ils l'ont fait beaucoup souffrir.

— Mais ce ne sont pas de vrais Russes ?

Samantha sourit.

— Bien sûr que non. Ce sont des homosexuels. Des jeunes gens venus à Berlin pour fuir le service militaire. Mais Berlin est un piège, à l'Ouest aussi. Il n'y a pas de travail. Alors ceux-ci préfèrent participer aux jeux de Kurt plutôt que de se prostituer sur le Ku'Dam. C'est Rudi qui les recrute. Lui, il participerait bien gratuitement à ces petites séances. Il les paie bien, fournit les uniformes et les frais médicaux quand il y en a.

— Et il les consomme aussi ? demanda Malko qui ne dissimulait pas son dégoût.

Samantha fit la moue.

— Rarement. Et uniquement par méchanceté. Quand il y en a un qui n'est pas encore complètement pervers. Viens, il faut que nous parlions maintenant.

Elle l'entraîna vers Kurt qui leva sur eux ses yeux de porcelaine. Encore essoufflé. Un valet surgit, portant sur un plateau d'argent un grand verre de Perrier, qu'il but d'un trait.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il de sa voix presque inaudible.

— Mon ami a besoin de faire passer quelqu'un à l'Ouest. Très vite, expliqua Samantha. Le docteur Herren te l'a dit.

Kurt plissa les yeux.

— Ce n'est pas facile. Je ne le connais pas. Samantha souffla impatiemment :

— C'est mon ami. Et il déteste les Russes autant que toi...

Une lueur brilla dans les yeux de Kurt.

— Bon, fit-il. J'ai besoin d'une photo de cet homme et de quarante-huit heures. Il aura un passeport et tout se passera bien.

Il se leva, s'éloigna. Le prêtre surgit, et Kurt Waldheim l'écarta violemment.

— Tu ne crois pas que ton ami aurait plutôt besoin d'un bon psychiatre, suggéra Malko.

Samantha haussa les épaules.

— J'en ai connu de plus fous et de moins riches que lui...

Malko était perplexe. Penser que le sort de Wolfgang Mann reposait sur ce fou mégalomane et paranoïaque, ne le remplissait pas de joie.

— Une photo de l'homme que je protège, fit-il pensivement, c'est de la dynamite. Il est recherché. C'est un agent brûlé.

— Tu peux avoir confiance en Kurt, fit Samantha. Quand peux-tu avoir la photo ?

— Demain, je pense.

— Bien. Dès que tu l'as, tu me téléphones.

Soudain, elle semblait lasse. Malko lui baisa la main. Solweig la contemplait comme si elle sortait directement de l'enfer.

Dans la voiture, elle ne dit pas un mot. Malko vit qu'elle pleurait. Au moment où ils arrivaient devant le *Kempinsky*, elle se tourna vers lui, les yeux pleins de larmes.

— Je vous déteste, murmura-t-elle.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle ouvrit la portière et partit en courant. Il la vit monter dans un taxi qui stationnait sur le Ku'Dam.

CHAPITRE VII

Les yeux de Wolfgang Mann semblaient implorer Malko sur le petit polaroïd. Il avait enlevé ses lunettes et l'éclairage brutal du flash faisait ressortir les joues creuses, les sillons marqués, les tendons saillants.

L'oncle Manap était à bout...

Tandis que Malko examinait les photos, Ertegun Denizli, son chapeau blanc sur les yeux, les mains dans les poches de sa pelisse, se délectait silencieusement des photos du film effroyablement porno passant au cinéma *Astor*.

— Comment est-il ? demanda Malko. Le Turc haussa les épaules.

— Pas brillant. Il a peur. Et pour la photo, il ne voulait pas. Il a fallu le tenir, ajouta-t-il, benoîtement.

Malko préféra ne pas imaginer la scène...

Elko Krisantem baissa pudiquement les yeux. C'est lui qui avait dû tenir l'oncle Manap.

Malko regarda encore la photo de Wolfgang Mann. Il ressemblait à un lapin terrorisé.

— Il n'en a plus pour longtemps à attendre, dit Malko. J'aurai son passeport demain. Qu'il ne fasse pas d'imprudences jusque-là, qu'il ne sorte surtout pas.

Laissant Krisantem repartir avec son compatriote, il retraversa le Kurfurstendam pour retrouver la B.M.W. garée devant le *Kempinsky*. Il avait hâte d'être plus vieux de vingt-quatre heures...

Finalement, les choses se passaient mieux que prévu.

Grâce à la comtesse Adler. Qui empocherait au passage la bagatelle de cent mille marks...

Il pensa à Solweig, avec un peu de frustration. Elle était vraiment très désirable, la veille. Samantha avait fait tout ce qu'il fallait pour l'écœurer. Ce qui s'appelait perdre sur les deux tableaux... Il y avait peu de chance pour qu'il revoie jamais la jeune athlète finlandaise.

Sorti du Ku'Dam, Malko accéléra dans la paisible Koenings-Allée, bordée de bois des deux côtés. Berlin était une ville immense, pleine de contrastes. Ici on se serait cru dans une forêt paisible. Mais à moins d'un mille, le Reichstag dressait sa masse grise et inutile près du Mur, à côté d'un énorme bâtiment en ruines, qui ne serait jamais restauré. Berlin était parsemé de ces vestiges de la guerre. Comme pour rappeler aux Berlinoïses qu'ils n'étaient qu'en sursis.

— J'espère que ta petite paysanne n'a pas été trop choquée, soupira hypocritement Samantha Adler.

La comtesse Adler portait un ensemble de cuir marron qui la moulait comme du lastex. La cellulite était un mot qu'elle ignorait. La grande maison de Kurt Waldheim était silencieuse et calme. Plus de naïades, plus de Russes, plus de « live-show ». Samantha examinait attentivement les photos de Wolfgang Mann.

— Ce vieux bonhomme est important pour vous ? demanda-t-elle.

Malko soupira.

— Il l'était. Maintenant il est grillé.

La comtesse Adler leva des yeux étonnés.

— Pourquoi ne le laissent-ils pas là-bas...

— Tu sais comment sont les Américains, dit Malko. Ils lui ont promis de le tirer d'affaires.

Samantha posa les photos sur un guéridon.

— Après tout, c'est leur affaire, fit-elle légèrement. Viens ici à 5 heures. Avec cent mille marks en billets de cent. Tu auras son passeport.

Malko tiqua.

— Cet homme est recherché par la STASI, dit-il. Même avec un faux passeport, ils ont sa photo...

— Laisse-moi finir, dit impatiemment Samantha. Il faudra qu'il se présente au « Check-point Charlie » entre neuf heures et trois heures du matin, ce soir, ou les deux jours qui suivent. Le capitaine de Vopos qui examine les passeports travaille pour Kurt depuis des années, il ferait même passer Hitler...

Malko n'en demandait pas tant.

— D'où vient le passeport ? demanda-t-il.

— Le docteur Herren. Mais sans l'autre, cela ne sert à rien. Il n'a pas le visa d'entrée...

Malko se demandait jusqu'à quel point, Samantha croyait au coup de l'agent brûlé... Ils se regardèrent une seconde, de nouveau complices. Elle s'approcha et effleura ses lèvres des siennes.

— J'essaierai de m'échapper, quand tu n'auras plus de soucis, murmura-t-elle.

Philip Corn eut un regard douloureux pour les liasses de billets bleus, glacés et craquants, rangés soigneusement dans la Samsonite de Malko.

— Un an de salaire, soupira-t-il.

— Quatre cents mètres carrés de tuiles, fit Malko en écho.

Il ferma la mallette d'un geste sec.

— A ce soir, neuf heures, « Check-Point Charlie », dit-il. Que nous en ayons pour notre argent...

— J'y serai, assura l'homme de la C.I.A.

Malko regarda sa montre : 5 heures moins dix. Il n'avait plus beaucoup de temps.

La Pontiac de Denizli était garée derrière la B.M.W., de l'autre côté de l'allée. Le Turc était au volant, Elko Krisantem à côté de lui. Malko se pencha à la glace ouverte. Le Turc attendait, son chapeau blanc vissé sur la tête.

— Vous allez me suivre, dit Malko. Vous m'attendrez pendant que j'irai chercher le passeport. Ensuite, vous passerez à l'Ouest tous les deux.

— A dix heures, dès que le *gasthaus* fermera, emmenez Wolfgang Mann. Ne passez pas en même temps que lui. Déposez-le au coin de la Französischerstrasse et de la Friedrichstrasse. Il continuera à pied.

— Entendu, dit Ertegun Denizli.

Grâce à la présence du fidèle Krisantem, Malko était sûr que tout se passerait bien. Du moins de leur côté. Néanmoins, l'anxiété lui comprimait l'estomac. Cela se passait presque trop facilement.

A condition, bien entendu, que Samantha ait le passeport comme convenu...

* * *

Le froid pénétrant arrivait à transpercer le manteau de vigogne. Malko frissonna. Philip Corn semblait aussi gelé que lui.

Un vent glacé balayait le petit observatoire de bois situé dans le terrain vague, tout à côté du « Check-Point Charlie ».

— Ils ne vont pas tarder, dit Malko.

Philip Corn remonta encore le col de son manteau.

— Vous êtes sûr de cette comtesse Adler ? demanda-t-il pour la vingtième fois...

La suspicion et la nervosité de Philip Corn commençaient à agacer Malko.

— J'aurais préféré utiliser quelqu'un d'autre, reconnut-il avec sincérité, mais la *Company* ne m'a pas laissé le choix.

— C'est la détente ! soupira Corn. On goinfre les Russes de blé et on se balade sur la Muraille de Chine. Nous sommes redevenus les affreux pour le Congrès. Pendant que le K.G.B. a doublé son budget...

Malko regarda les chicanes du point de passage, éclairées par les puissants lampadaires.

Un Vopo passait son miroir sous une Mercedes arrêtée devant la baraque des passeports. Son cœur fit un saut dans sa poitrine.

Le pare-brise fêlé de la Pontiac verte d'Ertegun Denizli venait d'apparaître à la barrière Est.

Donc, Wolfgang Mann allait suivre, à quelques minutes. Si tout s'était bien passé.

Denizli se gara, descendit tranquillement, ramenant autour de lui, sa pelisse. Krisantern surgit sur ses talons.

Les deux hommes semblaient parfaitement calmes. Le Vopo au miroir inspecta rapidement la Pontiac et les deux hommes disparurent dans la baraque.

— Tout à l'air de bien se passer, murmura Malko.

Soudain une grosse Tatra noire surgit à la barrière Est. Le garde la laissa aussitôt passer. La voiture se gara sur le parking. Il en sortit un officier et deux sous-officiers. Aux bandes rouges, Malko reconnut un général. Il eut l'impression que ses poumons se ratatinaient dans sa poitrine. Il jura !

— *Himmel Herr Gott !*

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Philip Corn, affolé.

— Je ne sais pas, fit Malko.

Le général était entré sans se presser dans la baraque aux passeports. Cela pouvait n'être encore qu'une coïncidence fâcheuse. Mais, de toute façon, cela multipliait les risques. Est-ce que le capitaine de Vopos acheté par Kurt Waldheim allait oser laisser passer Wolfgang Mann ?

Maintenant, il avait peur de voir apparaître l'oncle Manap. Et il n'y avait aucun moyen de le prévenir !

Le chapeau blanc d'Ertegul Denizli réapparut soudain. Malko regarda repartir la Pontiac et les deux Turcs. Cela le rassura un peu.

La vieille voiture franchit les chicanes et disparut de son champ de vision. Il était hypnotisé par la barrière Est.

Et, soudain, il le vit.

Wolfgang Mann marchait lentement, les mains dans les poches, avec sa grande écharpe de laine bleue autour du cou. Un vieux bonhomme inoffensif... Comme son cœur devait battre ! Il était à cent mètres d'un autre monde. Un monde qu'il n'avait jamais connu. La bouche de Malko s'assécha d'un coup.

— Le voilà, annonça-t-il. Philip Corn écarquilla les yeux.

Wolfgang Mann venait de franchir la première barrière après avoir montré son passeport. Malko vit le Vopo tendre le bras vers la baraque en bois. Wolfgang Mann tourna la tête vers la Tatra noire avant de s'y engouffrer. Le général n'était toujours pas ressorti. Les secondes commencèrent à s'égrener. Interminable. En moyenne, il fallait dix minutes pour les formalités... Malko se forçait à ne pas regarder sa montre.

La porte de la baraque s'ouvrit sur une femme qui partit sans se presser vers la barrière Ouest.

Cinq minutes passèrent. Dix. Philip Corn ne respirait même plus. Un train siffla dans le lointain. Le grondement d'un S-Bahn roulant sur sa voie surélevée, parvint jusqu'à eux.

Un autocar entra dans les chicanes, venant de l'Ouest. Pendant quelques

secondes, Malko ne vit plus la porte et il en fut malade. Il dut se persuader que Wolfgang Mann n'avait pas eu le temps matériel de passer.

Il consulta sa montre. L'Allemand était entré depuis dix-sept minutes !

Une éternité.

La porte de la baraque s'ouvrit. Mais ce n'était qu'un des deux sous-officiers qui marcha jusqu'à la Tatra et s'installa au volant. Il mit en route et fit un demi-tour, prêt à repartir vers l'Est. Il sortit la tête par la portière et cria quelque chose au Vopo de garde. Aussitôt, le Vopo se plaça devant la barrière, interdisant aux véhicules venant de l'Est de s'engager.

Le poulx de Malko était en train de battre des records. Il se persuada que les formalités avaient été retardées par l'inspection-éclair du général à la Tatra noire. La porte de la baraque s'ouvrit une nouvelle fois. Le deuxième sous-officier apparut. Il traînait derrière lui Wolfgang Mann !

Méconnaissable : ses cheveux, blancs ébouriffés, son cache-nez traînant par terre, hurlant, se débattant. Un Vopo accouru en renfort, le poussa hors de la baraque.

Derrière, s'encadra enfin, le général, les mains dans les poches de sa tunique, le visage impénétrable.

— Mon Dieu ! fit Malko.

Il avait l'impression de vivre un cauchemar. On poussa Wolfgang Mann dans la Tatra, le général monta à côté de lui et la voiture noire disparut à toute vitesse dans la Friedrichstrasse ! La scène était restée imprimée sur la rétine de Malko, comme un indélébile cauchemar. Rarement, il avait éprouvé une impression aussi atroce. Il lui semblait entendre les sanglots de l'oncle Manap, deux jours plus tôt ! Il pensa à Samantha et manqua étouffer de rage. Elle l'avait une nouvelle fois trahi ! Il réalisa soudain que Philip Corn le secouait par l'épaule.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? demanda l'Américain.

— Je vous demande pardon, dit Malko d'une voix qu'il avait du mal à maîtriser. Tout le poids de cet échec repose sur moi. J'ai fait confiance à une personne qui ne la méritait pas. Mais ce sera la dernière fois.

Il quitta l'observatoire en courant presque. La vision de Wolfgang Mann traîné dans la Tatra n'arrivait pas à disparaître de sa rétine.

La Pontiac, avec Denizli et Krisantem, était garée derrière la B.M.W., un peu plus loin.

Malko marcha droit sur elle.

— Elko, dit-il, ils viennent d'arrêter Wolfgang Mann. Ne retournez pas à l'Est, jusqu'à nouvel ordre.

— Son Altesse n'a pas besoin de moi ? demanda Krisantem, inquiet devant le visage bouleversé de Malko.

— Non, dit Malko d'un ton définitif.

Il gagna la B.M.W. et démarra en laissant la moitié de ses pneus sur l'asphalte. La rage lui serrait tellement la poitrine qu'il avait du mal à respirer.

Dès qu'il rejoignit l'autoroute intra-muros qui filait jusqu'à Steglitz, en

longeant l'aéroport de Tempelhof, il accéléra encore et monta à 180. Pour s'apercevoir que la Pontiac verte suivait tant bien que mal !

Il prit dans la boîte à gants son pistolet extra-plat et le glissa dans la poche de son manteau.

Il aurait peut-être pardonné à Samantha Adler de l'avoir trahi, lui. Mais pas le pauvre Oncle Manap qui venait de si loin et qui avait tant confiance en eux.

La seule façon de rétablir la balance, était de la tuer. Même si cela ne rachetait pas l'échec total de sa mission. C'est lui qui avait jeté dans la gueule du loup l'homme qu'il était chargé de sauver !

CHAPITRE VIII

Le regard de Samantha croisa celui de Malko reflété par la glace.

Avec une rapidité inouïe, elle plongeait la main dans son sac, tout en pivotant sur le tabouret. Malko hésita une fraction de seconde de trop. Le bras de Samantha Adler se détendit, il perçut le claquement sec d'un chien qu'on arme et il se trouva en face du Beretta 38 court qui ne quittait jamais le sac de la comtesse Adler.

Son propre pistolet était braqué sur elle, prêt à tirer. Mais il savait déjà que c'était trop tard. Il s'était dit qu'il l'abattrait sans lui laisser le temps de parler, de préparer un de ses tours.

Il n'avait pas pu.

L'expression vide et infiniment dure de Samantha s'adoucit tout à coup. L'ombre furtive d'un sourire adoucissait ses yeux gris.

Elle baissa le bras armé du pistolet.

— Nous avons l'air de deux idiots, dit-elle simplement. Il y eut un coup léger frappé à la porte entrebâillée de la chambre au lit rond. La tête effarée du maître d'hôtel en gants blancs qui avait ouvert à Malko, apparut dans le chambranle.

— J'ai dit qu'il était trop... Que Madame la Comtesse...

— C'est bien, dit Samantha. Vous pouvez vous retirer.

Malko admira son sang-froid extraordinaire, sans que sa rage tombe pour autant.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle d'une voix calme. Je te savais intrépide, mais pas mal élevé. Depuis quand te rues-tu dans la chambre d'une dame sans y être invité ?

Malko la toisa, se demandant s'il n'allait pas, *quand même*, lui loger une balle dans la tête. Elle avait vraiment un cynisme à toute épreuve. Il se força à contrôler sa voix :

— Il se passe, dit-il, que Wolfgang Mann, l'homme à qui je devais faire passer le Mur, vient d'être arrêté et qu'un général s'est même déplacé pour cela. Ce qui prouve qu'il était renseigné avec précision, car les généraux ont horreur d'attendre...

Les pupilles de Samantha se rétrécirent. Malko y lut une rage aussi violente que la sienne, sans la moindre peur.

— Tu parles sérieusement ?

Deux rides dures étaient apparues autour de sa belle bouche.

— J'ai l'air de plaisanter ? demanda Malko.

D'une détente féline, elle se leva, ignorant l'arme braquée sur elle, et sembla voler à travers la pièce.

— Le salaud ! l'entendit gronder Malko.

Elle passa devant lui comme s'il n'existait pas, lui offrant son dos... Elle traversa le couloir et s'engouffra dans une autre pièce. Quelques secondes plus tard, Malko entendit sa voix glaciale :

— Espèce de porc, je vais arroser tes murs avec ta cervelle pourrie !

Puis la voix véhémence et rauque et cassée de Kurt Waldheim. À son tour, il sortit de la chambre.

Samantha était campée devant Kurt, les jambes écartées, superbe et flamboyante de rage. Le barbu roux était assis, la tête entre ses mains devant une inhalation. Les yeux rougis par la fumée nauséabonde, presque aphone, il protestait de son innocence, d'une voix de plus en plus rauque. Il éructa quelques ultimes protestations, et resta désarmé, totalement aphone.

Samantha le contempla quelques secondes puis se détourna d'un coup. Une grande ride verticale barrait son front. Elle paraissait soucieuse.

— Ce n'est pas Kurt, dit-elle.

— Ce n'est pas toi ? ne put s'empêcher de demander Malko.

Il l'avait suivie dans la chambre au lit rond. Elle lui fit face, pleine de mépris.

— À la rigueur je l'aurais enlevé pour te le revendre. Je ne l'aurais pas livré à la STASI. Ne sois pas idiot. Il n'y a qu'une seule personne qui a pu trahir : le docteur Herren.

— Pourquoi aurait-il trahi ton ami Kurt ? Samantha haussa les épaules.

— Pourquoi les gens trahissent-ils ? Je n'en sais rien. Ici, on ne sait jamais vraiment pour qui les gens travaillent. C'est peut-être un agent de l'Est qui a toujours joué le double jeu. Ou un de chez nous qui a été retourné. Le résultat est le même.

Elle ouvrit un tiroir de sa coiffeuse et en sortit un sac de plastique plein de billets de cent marks. Elle le posa devant Malko.

— Voilà les cent mille Marks. Quant au docteur Herren, il sera mort demain.

— Il ne faut pas le tuer, dit Malko.

Samantha le toisa comme s'il avait dit une obscénité.

— Tu es fou ?

Malko secoua la tête. Les paillettes vertes avaient dévoré tout l'or de ses yeux. Il se sentait terriblement fatigué, lucide et déterminé.

— J'ai juré à Wolfgang Mann de le faire sortir de Berlin-Est, dit-il. Je le ferai.

En dépit de sa maîtrise, Samantha sursauta.

— Mais tu m'as dit toi-même qu'il venait d'être arrêté par la STASI ?

— C'est exact, dit-il. Mais j'irai le chercher là où il se trouve. Et ton ami le docteur va nous aider. Un traître, c'est fait pour trahir, n'est-ce pas ? Il suffit que ce soit dans le bon sens...

Une intense stupéfaction passa dans les yeux de Samantha. Puis, sans préambule, elle éclata de rire.

— Bravo, Prince ! s'écria-t-elle. Tu es à la hauteur de ta réputation ! Je crois que je vais t'aider. A condition que tu me promettes un bon dîner chez *Alexander*, avec du râble de chevreuil à la confiture d'airelles... (Elle baissa la voix.) Et toi au dessert.

* * *

La voix de Samantha était saisissante de naturel.

— C'est terrible, chuchota-t-elle dans le récepteur. L'homme a été arrêté tout à l'heure. Au moment où il allait franchir le « Check-Point Charlie ».

Il y eut un silence, meublé par la respiration du docteur Herren, amplifiée par le haut-parleur couplé au téléphone dans le bureau de Kurt Waldheim. Puis la voix du médecin éclata dans la pièce.

— Il a dû faire une fausse manœuvre.

Il fallait être vraiment sur ses gardes pour y saisir une nuance de peur. Malko et Samantha fixaient l'amplificateur comme si le médecin allait en sortir.

— Vous êtes sûr de vos contacts ? demanda Samantha.

— Absolument.

La voix était toujours aussi ferme.

— Il y a quelque chose de pire, annonça Samantha. L'agent américain que vous avez vu est toujours de l'autre côté. Il a peur d'avoir été repéré et n'ose pas repasser. Il faut absolument que vous l'aidiez... C'est un agent d'un niveau très élevé.

Silence interminable. Le docteur Herren pesait le pour et le contre.

La voix du haut-parleur tonitrua soudain dans la pièce.

— Est-ce que vous pouvez le joindre.

Samantha regarda Malko qui inclina silencieusement la tête.

— Oui, dit-elle.

— Qu'il se trouve dans une heure à la gare du S-Bahn de la Friedrich Strasse. Dans le hall du bas devant le marchand de journaux. Qu'il ait le *Neue Zeit* à la main. Quelqu'un viendra le chercher et l'emmènera en sûreté.

— Merci, dit Samantha.

— Je vous en prie, fit la voix du docteur Herren.

Ils entendirent le déclic sec quand il raccrocha.

— On va être fixés, très vite, dit Malko sombrement. Samantha le fixait, intriguée et admirative.

— Tu ne vas pas y aller ?

Malko eut un sourire ambigu.

— Où est la plus proche station du S-Bahn ?

— Il faut aller le prendre à Charlottenburg pour ne pas changer. Un quart d'heure en voiture.

— Très bien, dit-il. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

* * *

Une file de gens, harassés, patients et glacés, attendait patiemment des taxis antédiluviens qui arrivaient au compte-gouttes.

Toutes les dix minutes, une rame du S-Bahn faisait trembler le grand pont métallique qui enjambait la Frie-drishstrasse.

Elko Krisantem, gelé et méfiant, descendit l'escalier menant à la salle au niveau de la rue. Point de rendez-vous de tous les Turcs arrivant de l'Ouest par le S-Bahn pour rejoindre une amie. Mais à cette heure tardive, ils étaient déjà partis. Seules, deux filles erraient devant les quelques vitrines anémiques.

Sans son vieil Astra, le Turc se sentait tout nu. Il regarda autour de lui, ne vit rien de suspect et entra dans le « Stube » où se pressait une foule triste et endormie.

Malko lui avait dit d'attendre une demi-heure avant de repartir vers l'Ouest. Qu'il se passe quelque chose ou non.

Il ressortit du « Stube », hésita, alla jusqu'à la porte donnant sous le pont. Devant lui s'étendait l'énorme terrain vague qui bordait la Friedrichstrasse pratiquement jusqu'à Unter Den Linden. Au moment où il allait rentrer, il vit arriver deux voitures qui stoppèrent brutalement à cinq mètres de lui.

Une Tatra noire et une Warburg grise.

Plusieurs hommes en civil en jaillirent, et se précipitèrent dans la salle d'attente, bousculant le Turc. Celui-ci essaya de se faire tout petit, mais ils ne prêtaient aucune attention à lui.

Ils étaient déjà agglutinés autour du marchand de journaux. L'un d'entre eux se précipita vers un des deux Vopos qui surveillaient les départs vers l'Ouest.

Tranquillement, Elko Krisantem se dirigea vers le guichet des billets.

Dans le hall, les policiers s'étaient dispersés. Deux d'entre eux entrèrent dans le « Stube ».

* * *

Malko garda son pouce sur la sonnette. Bien qu'il n'entende pas la sonnerie, il était certain qu'elle fonctionnait. Et que personne ne pouvait résister longtemps à ce son strident.

Effectivement, il entendit des craquements derrière la porte puis la voix du docteur Herren :

— *Was ist das ?*

— C'est moi, dit Samantha. Malko retint son souffle.

Il lui semblait que les battements de son cœur s'entendaient de l'autre côté de la porte. Puis, il y eut le glissement sec d'un verrou. La porte s'entrouvrit.

Brutalement, Malko poussa le battant d'un coup d'épaule.

La porte céda, si brusquement qu'il fut précipité à l'intérieur.

Le docteur Gunther Herren était enveloppé dans une robe de chambre bleue. Il fixa Malko avec une surprise incrédule, puis recula, sans dire un mot.

Malko avança vers lui, les mains dans les poches de son manteau de vigogne. Suivi de Samantha.

— Docteur Herren, dit-il doucement, vos amis étaient au rendez-vous... Mais je n'y étais pas.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? balbutia le médecin. Que voulez-vous ?

Malko marcha sur lui.

— À cause de vous, un homme a été arrêté ce soir, dit-il. C'est lui que je veux.

Le docteur fit un geste comme pour s'enfuir. Aussitôt, le bras de Samantha se détendit, armé du Beretta.

— Ne bougez pas, Docteur Herren, ordonna la voix froide de la Comtesse Adler.

Le médecin s'immobilisa aussitôt. Ses bras retombèrent le long de la robe de chambre. Il n'avait plus envie de lutter. Il avait toujours su que cela se terminerait ainsi.

Samantha Adler s'avança dans la lumière. Ses yeux gris avaient la dureté de deux éclats de silex. Elle considéra le médecin un moment, puis secoua la tête.

— Vous auriez dû vous cantonner à l'acupuncture, dit-elle. Vous auriez vécu plus vieux.

— Docteur, dit Malko, il va falloir nous aider. Si vous voulez une toute petite chance de conserver la vie.

Le docteur Herren ne répondit pas, ne bougea pas. C'était un vrai professionnel.

— Docteur Herren, répéta Malko. J'ai besoin de vous. Je suis prêt à échanger votre vie contre celle de Wolfgang Mann.

* * *

Le général Muller regardait pensivement son compatriote, Wolfgang Mann effondré dans un fauteuil, les mains liées derrière le dos par des menottes. Depuis qu'il était entré dans son bureau, il pleurait à petits sanglots discrets. Dans la voiture qui l'amenait du Mur, il avait eu une véritable crise de nerfs et il avait fallu lui administrer une piqûre calmante à son arrivée à la STASI, afin de pouvoir l'interroger.

— Conduisez-vous en homme, fit Muller, brutalement, nous n'allons pas vous torturer... La STASI, ce n'est pas la Gestapo.

Wolfgang Mann leva la tête :

— Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse, que vous me torturiez...

Muller fronça les sourcils.

— Pourquoi avez-vous si peur, alors ? demanda-t-il.

Le savant allemand secoua ses cheveux blancs.

— Imbécile ! murmura-t-il. Imbécile de militaire, vous ne comprenez rien. J'avais besoin de liberté. Maintenant, je veux mourir. Et vous ne m'empêcherez pas de me suicider...

Le général Heinrich Muller tapota nerveusement sur son bureau. Il n'aimait pas les suicides. Cela lui rappelait de mauvais souvenirs.

— Les Soviétiques vous réclament, dit-il. Un colonel du G.R.U. me téléphone tous les jours pour vous réclamer...

Wolfgang eut un haut-le-corps involontaire.

— Je ne veux pas retourner là-bas, cria-t-il instinctivement.

Le général Muller eut un hochement de tête approuvateur. Enfin, il trouvait une prise solide sur ce savant désespéré. Il ouvrit un dossier posé devant lui.

— Cette femme que l'on a retrouvée étranglée dans son appartement, dit-il, c'est vous, n'est-ce pas ? On l'a vue peu de temps avant sa mort dans une cafétéria en compagnie d'un homme répondant à votre signalement...

Wolfgang se remit à trembler. Il n'avait décidément pas la vocation d'un assassin.

La voix du général Muller le calma, suave et rassurante.

— Je vous comprends, fit-il, vous étiez aux abois. De toute façon, cette Renata était un élément asocial... Mais cette histoire pourrait servir pour vous arracher aux Russes. Puisque vous avez commis un crime sur le territoire de la D.D.R., il faut que vous soyez jugé, avant de pouvoir être rendu aux Russes. Je pense qu'ils ne pourront rien contre cette argumentation...

Wolfgang Mann regarda l'homme puissant qui se trouvait en face de lui. Où voulait-il en venir ?

En avouant, il se condamnait lui-même, mais qu'avait-il à perdre, même si c'était un piège pour l'enfoncer un peu plus dans le cauchemar...

— Pourquoi voulez-vous tellement me garder en Allemagne ? demanda-t-il.

CHAPITRE IX

Le poing s'enfonça dans l'estomac de Gunther Herren lui coupant le souffle.

Tandis qu'il était plié en deux par la douleur, un autre poing s'écrasa sur sa figure, lui fracassant le nez et lui déchirant les gencives. La grosse chevalière rectangulaire de Rudi ouvrit la lèvre supérieure, avec la netteté d'une coupure de rasoir.

Gunther Herren sentit le sang ruisseler dans son cou.

Un coup de pied lui creusa le ventre.

Aussitôt une douleur aiguë lui transperça le flanc et irradiia jusqu'au bout de ses doigts et de ses orteils.

Il tomba.

Un coup de talon lui broya aussitôt la joue gauche. Il entendit un craquement dans sa mâchoire, mais ne ressentit aucune douleur.

Les deux gouapes qui assistaient Rudi le relevèrent en le tirant par ses poignets attachés derrière le dos. L'un d'eux lui tira la tête en arrière par les cheveux, offrant sa gorge.

Le poing droit de Rudi s'écrasa sur sa pomme d'Adam. Il eut l'impression de se dégonfler, de diminuer de volume.

Un autre poing s'écrasa avec encore plus de violence sur son œil gauche déjà fermé.

Cette fois, la douleur l'envahit d'une seule vague, et il hurla.

Les deux le lâchèrent d'un coup, et il tomba la tête en avant sur le sol cimenté du garage, devant la calandre de la Mercedes 600 de Kurt Waldheim.

Le ciment sentait l'huile et l'essence, il eut une nausée et vomit sur le pantalon de velours bleu de Rudi. Le jeune homosexuel jura furieusement. Son pied partit et toucha le docteur Herren à l'oreille. Avec un jappement étranglé, il roula sur le dos.

Par son œil encore à moitié ouvert, il vit Rudi dressé devant lui, immense et musculeux, balançant la pointe de sa botte en direction de son bas-ventre offert.

Gunther Herren ferma les yeux, avala un peu de sang. Le coup allait lui faire éclater les parties génitales. C'était la fin.

— Attends, fit la voix sèche de Samantha Adler. Appuyée à l'aile avant de la Mercedes, elle contemplait le docteur Herren avec une expression impénétrable. En dépit de l'heure matinale, elle était maquillée jusqu'au bout des ongles, coiffée et vêtue d'un élégant tailleur de cuir noir.

— Stéphane, le Polonais, celui qu'ils ont laissé crever comme une bête le long du Mur, demanda-t-elle, c'était toi aussi ?

Le docteur Herren ne répondit pas. Il haïssait ce répit qui lui rendait des forces. Il souffrirait encore un peu plus avant de mourir...

Samantha lui donna un petit coup de pied dans le visage, juste sur la lèvre fendue et enflée. Il jappa :

— Et Martin ? dit-elle. Et Dieter, et mes deux amis qu'ils ont arrêtés au *Café Moskow*, c'était toi aussi. Tu as toujours travaillé pour eux...

Ce n'était même pas une question.

Il sembla à Samantha qu'une imperceptible ironie filtrait à travers les pupières enflées de coups. Le docteur Gunther Herren les avait bien eus... Les Russes et les Services de l'Est avaient des dizaines d'agents de cette sorte, qu'on ne découvrait jamais que trop tard.

Samantha consulta sa montre. Huit heures et demie. Malko serait là dans une demi-heure.

Elle n'avait plus beaucoup de temps pour lui faire la surprise.

Indécis, Rudi et ses deux acolytes attendaient, grillant d'achever le médecin.

— Faites-le parler, ordonna Samantha. Mais ne le tuez surtout pas. Je veux savoir où se trouve l'homme qu'il a trahi. Et qui est responsable de lui.

Elle enjamba le corps inerte du docteur Herren et sortit du garage. Elle aurait juste le temps de prendre son petit déjeuner avant que Malko n'arrive.

* * *

C'était une chaîne comme on en voit dans les squares, longue de cinquante centimètres, lourde et massive, à peine souple. Rudi la balançait à bout de bras, comme pour jouer. Appuyé au mur, le docteur Herren suivait vaguement les oscillations des énormes maillons. Les deux autres s'étaient écartés. Rudi eut une sale sourire.

— Tu as entendu ce qu'a demandé la comtesse ?

Le docteur Herren ne répondit pas.

Avec un han de bûcheron, Rudi abattit la chaîne. Elle frappa le médecin sous les genoux, s'enroula autour de ses mollets. Il poussa un cri de douleur au moment où Rudi tirait de toutes ses forces. Les jambes entravées, le docteur Herren tomba en avant.

Aussitôt, Rudi retira sa chaîne. Il la brandit et l'écrasa de toute sa hauteur sur le visage déjà massacré du docteur Herren. Celui-ci poussa un cri inhumain. Son nez n'était plus qu'une bouillie. Le sang coula dans sa gorge.

Rudi se pencha sur lui, le releva et le remit le dos au mur. Avec une joie mauvaise, il examina ce qui restait du visage en loques de l'homme qu'il torturait.

— Tu vas parler ? demanda-t-il.

Au fond, il n'y tenait pas tellement. C'était plus amusant comme cela.

Cela payait largement des coups de cravache de Kurt Waldheim. Il avait peur de le tuer en continuant à frapper. Or, la comtesse Adler le lui avait bien interdit.

Il eut soudain une idée.

Il releva le bas de son pantalon de velours et sortit de sa botte un poignard à lame étroite, aiguisé comme un rasoir. Son arme préférée dans les combats d'homosexuels de Yorck Strasse.

Il s'accroupit et avec la pointe de son poignard fendit le pantalon de Herren de la taille jusqu'aux cuisses, coupant en même temps le caleçon de toile.

Fascinées, les deux autres petites gouapes, regardaient le spectacle, les bras ballants. Celui-ci dégagea le sexe et les testicules, les prit dans le creux de sa main. Puis, d'un coup sec, il planta la pointe du poignard dans le testicule droit.

— A la santé des générations futures, fit-il, goguenard.

La pointe avait pénétré d'un demi-centimètre. Le hurlement de Herren fut avalé par les murs de ciment gris. Le garage était au fond du parc et on n'entendait rien de la villa. La bouche ouverte, il vomissait du sang et de la sanie. Habilement, Rudi retira l'arme et serra le testicule dans sa grosse main rosâtre.

Le docteur Herren eut l'impression qu'on lui broyait la moelle épinière. Il cria de nouveau. Quand Rudi lui posa son éternelle question, il secoua la tête comme si la douleur l'empêchait de répondre.

— Puisque tu veux fermer ta gueule, menaçait-il, je vais te les couper.

Joignant le geste à la parole, il prit les testicules du médecin et posa le tranchant de la lame sur la peau fragile.

— Vas-y, Rudi, fit une des deux gouapes. Coupe-lui les couilles, à ce fumier.

Rudi eut un sourire condescendant et mauvais. Il éprouvait presque autant de plaisir à torturer le docteur Herren qu'à sentir sa puissance sur ses deux complices.

Il fit glisser le tranchant du poignard et un filet de sang apparut.

— Je crois bien que je vais le lui faire, dit-il.

* * *

Malko vit immédiatement la tache sombre sur le cuir vernis gris du mocassin de Samantha. Elle suivit la direction de son regard.

— Oh, mon Dieu ! fit-elle.

Attrapant un Kleenex, elle se baissa et essuya rapidement la tache. Pas assez vite pour que Malko n'ait pas le temps de voir que c'était du sang.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demanda-t-il sévèrement. Je t'avais dit de m'attendre.

La veille, il avait laissé Samantha emmener le médecin dans la villa de

Kurt Waldheim. Il était difficile de transformer sa suite du *Kempinsky* en salle d'interrogatoire.

— Je voulais te faire une surprise, dit Samantha. Mais il n'a pas encore parlé.

— Je veux le voir immédiatement, dit Malko. Connaissant la comtesse Adler, il imaginait facilement ce qu'avait pu être sa conversation avec l'Allemand...

* * *

Le docteur Herren hurlait.

Malko n'avait jamais entendu rien d'aussi terrifiant. Il se força à regarder le médecin qui se tordait à terre.

Il n'avait pour ainsi dire plus de visage. Mais les gargouillements inhumains qui sortaient de sa bouche mutilée étaient encore plus effrayants. Malko enregistra tous les détails de la scène : Rudi et ses deux copains debout près du médecin, la chaîne, le pantalon déchiré laissant le bas-ventre à nu, les traînées de sang sur les cuisses.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? demanda Samantha.

— On lui a fait boire ça...

Rudi montrait un bidon. Malko s'approcha. « Ça », c'était de la térébenthine... Il regarda avec dégoût les trois voyous.

— Redressez-le, dit-il. Il va s'étouffer avec son propre sang.

Les deux voyous appuyèrent le médecin à l'aile avant de la Mercedes.

Malko se força à regarder le médecin. Toute sa haine à l'égard du traître était tombée. Il n'éprouvait plus qu'un immense dégoût de se retrouver plongé dans l'inhumanité de sa vie parallèle et de son atroce métier.

L'homme qui avait livré l'oncle Manap était en train de mourir devant lui, mais Wolfgang Mann se trouvait à Berlin-Est, dans une cellule inaccessible.

Sa seule chance, c'est que celui qui se trouvait devant lui parle.

Il s'approcha.

— Docteur Herren, dit-il. Je vous offre un marché. Répondez à mes questions et vous mourrez rapidement.

* * *

Les paroles de Malko parvinrent au cerveau du docteur Herren dans un brouillard douloureux.

Il en était au point où son corps ne pouvait plus supporter aucune douleur supplémentaire. Sa poitrine et son ventre le brûlaient atrocement. Il sentait que si les autres recommençaient à le frapper, il dirait n'importe quoi. Lentement il inclina la tête, signifiant qu'il acceptait.

— Qui a arrêté Wolfgang Mann ? demanda Malko.

Les lèvres enflées du médecin essayèrent de former des mots distincts, mais Malko dut prêter l'oreille pour comprendre.

— Le général Heinrich Muller.

— Où est-il ?

— À la STASI.

Le docteur Herren renifla un peu de sang. Puis recommença à gémir.

Malko réfléchissait avec une lucidité désespérée. Echafaudant un plan insensé. Il se rapprocha du médecin.

— Docteur Herren, je veux que vous me disiez tout ce que vous savez sur le général Muller. Où il habite, s'il est marié, s'il a une maîtresse, ses habitudes. Tout.

Cette fois, le docteur Herren ne répondit pas. Il était encore assez conscient pour savoir ce qu'il ne pouvait dire.

— Vous m'entendez ? répéta Malko.

La tête du docteur Herren retomba sur sa poitrine, comme s'il était évanoui.

— Mettez-le debout, ordonna Malko.

Les deux gouapes se précipitèrent. Rudi s'approcha, dès que le médecin fut debout. Méchamment, il envoya un coup de genou dans le corps torturé.

La douleur se propulsa à la vitesse de la lumière dans la chair meurtrie de l'agent est-allemand. Insupportable.

À travers ses paupières à demi-fermées, il aperçut le visage mou et ricanant de son bourreau, les silhouettes de Malko et de Samantha.

Et la lourde calandre chromée de la Mercedes.

Personne ne le tenait.

D'une brusque détente, il se jeta en avant. Il réussit à entrouvrir la bouche et à sortir sa langue. Puis, de tout son poids, il se laissa tomber, le menton en avant, ce qu'il lui restait de dents serrées sur la langue.

Il y eut un claquement sec, qui retentit dans toute sa boîte crânienne, il ressentit une douleur atroce et un morceau de chair rougeâtre jaillit de sa bouche. Sa langue.

— *Schweinhund* ! glapit Rudi.

Un flot de sang sortait de la bouche du docteur Herren tombé sur le côté, la nuque sur la chaîne qui avait servi à le torturer.

Le jeune pédéraste se précipita, tombant à genoux sur la poitrine du blessé. Prenant une des extrémités de la chaîne dans chaque main, il croisa les poignets et serra de toutes ses forces.

Les sinus carotidiens compressés, le larynx écrasé, le docteur Herren mourut en quelques secondes.

* * *

Malko n'arrivait pas à effacer de sa rétine la masse sanguinolente qui avait été le docteur Herren.

Contre lui, il avait perdu la partie. Après l'odeur de sang, de sueur et d'urine du garage, le fumet du thé semblait délicieux. Samantha était assise en face de lui, pensive et contrariée.

Pas autant que Malko.

Il ne lui restait plus aucun moyen d'atteindre Wolfgang Mann.

— Je suis désolée, dit Samantha. Je pensais qu'il aurait accepté de nous aider. Il faut que tu oublies tout cela maintenant.

Rudi et ses deux copains venaient de les quitter, emmenant le corps du docteur Herren. Malko et Samantha se trouvaient dans le fumoir.

Malko secoua la tête.

— Non. J'irai chercher Wolfgang Mann. Où qu'il soit.

CHAPITRE X

Les flammes claires du feu de bois se reflétaient dans les boiseries sombres ornées de trophées de chasse. Les bougies posées sur chaque table dispensaient juste assez de lumière pour rajeunir les jolies femmes et les autres. Des maîtres d'hôtel en smoking circulaient habilement entre les tables, veillant aux moindres désirs des clients.

Le bruit feutré des conversations dominait à peine les craquements des bûches dans la cheminée.

Pourtant, Malko n'entendait que le craquement des cartilages du docteur Herren.

Il sursauta légèrement lorsque le maître d'hôtel s'inclina près de lui, tenant respectueusement une bouteille dans un berceau d'osier.

— Corton-Charlemagne 1961, annonça-t-il d'une voix feutrée par l'émotion.

Il en versa un fond de verre que Malko goûta, sous le regard amusé de Samantha. La comtesse Adler portait une robe noire de jersey de soie qui lui découvrait toute l'épaule droite, très courte, et suprêmement élégante. On les avait installés tout près de la cheminée, dans le coin réservé aux amoureux de luxe. *Alexander* était un des meilleurs restaurants de Berlin-Ouest, un endroit calme et cossu, réservé aux amateurs de vie raffinée. Comme Son Altesse Sérénissime le Prince Malko et la Très Honorable Comtesse Samantha Adler...

Les couples qui leur jetaient des regards envieux se seraient enfuis en hurlant s'ils avaient pu écouter leur conversation chuchotée.

Depuis 1945, les Berlinoises de l'Ouest n'aimaient pas les émotions fortes...

Samantha trempa ses lèvres dans le Corton-Charlemagne.

— Tu es complètement fou, dit-elle gentiment. Oublie ton histoire et retourne dans ton château. Tu as réussi assez de miracles pour qu'ils te pardonnent cet échec... Qu'est-ce que tu en as à faire de ce bonhomme ?

Malko dégusta une gorgée de Corton-Charlemagne avant de répondre. C'était du velours sur le palais.

— Disons que c'est ma petite croisade personnelle, dit-il.

— Tu n'y arriveras jamais, répliqua Samantha. Je suis joueuse, mais je ne mettrais pas dix marks sur toi.

On apporta le râble de chevreuil. Une merveille. Dès que le garçon se fut éloigné, Malko demanda :

— Est-ce que tu veux m'aider ?
La comtesse Adler en resta la fourchette en l'air.

* * *

— Ne sois pas entêté, fit Samantha, réprimant son agacement. Tu ne peux plus rien faire. Ils savent qui tu es, maintenant. Si tu vas là-bas, ils ne te laisseront jamais repartir...

Malko semblait complètement avoir oublié le chevreuil.

— Est-ce que tu connais quelqu'un qui pourrait me renseigner sur le général Heinrich Muller ? demanda-t-il soudain.

Samantha fronça les sourcils, puis ses yeux gris s'éclairèrent d'un coup.

— Rudi, bien sûr !

— Rudi ! fit Malko stupéfait. Samantha eut un sourire écœuré.

— Un de ses amants est lieutenant de la Vopo. Je sais qu'il travaille à la STASI. Il doit savoir des choses sur Muller.

— Où peut-on trouver Rudi maintenant ? demanda Malko.

— Maintenant... (Elle réfléchit quelques secondes.) je sais qu'il drague des hippies dans un bar qui s'appelle le *Delirium* dans Yorck Strasse. Mais je n'y ai jamais été.

— C'est notre prochaine étape, annonça Malko.

Ses yeux dorés pétillaient d'excitation. Il avala lentement un plein verre de Corton-Charlemagne. On ne savait pas de quoi demain serait fait.

* * *

Prostré à une table près de la porte, une créature asexuée contemplait stupidement la main gauche enveloppée de chiffons sanguinolents. Parti en « voyage », il l'avait prise pour un rat et frappée à coup de couteau...

La créature asexuée, en cheveux longs et blue-jean regarda avec une stupéfaction mêlée d'incrédulité, le manteau de panthère et les collants argentés de Samantha.

La jeune femme l'écarta pour pénétrer dans la salle et le brouhaha des conversations tomba d'un seul coup.

Le *Delirium* méritait bien son nom... Au milieu des hurlements d'un juke-box, des homosexuels encore au berceau, des lesbiennes aux traits anguleux et des hippies asexués buvaient de la bière en refaisant le monde en rose. Malko et Samantha inspectèrent la salle des yeux. Un couloir s'ouvrait, desservant d'autres salles.

— Allons voir là-bas, proposa Malko.

Les deux premières étaient vides. Dans la troisième – minuscule – plus un bar qu'une salle, il y avait un couple enlacé. Rudi serré contre un adolescent qui ne devait pas avoir plus de quatorze ans. Voyant le couple arrêté devant eux, il retira vivement sa main de sous la table. Ses yeux obliques et effrayés

se posèrent sur le visage mou de Rudi. Ce dernier fixa Malko et Samantha avec surprise.

Pas du tout gêné. Il se leva et s'approcha. Il portait un vieux blue-jean très serré, qui moulait ses organes génitaux avec la précision d'un moulage anatomique. Un peu plus, et ils le trouvaient en pleine action...

— J'ai besoin de vous parler, dit sèchement Samantha. Discrètement, le minet aux yeux surnois s'éclipsa, avec un coup d'œil langoureux et plein de regrets au blue-jean de Rudi.

La fin d'un beau roman d'amour.

— J'ai fait le nécessaire pour... chuchota d'une voix canaille Rudi.

— Je m'en fous, Rudi, coupa Samantha. Ce n'est pas pour cela que je viens.

Les traits mous exprimèrent aussitôt une abjecte soumission.

— Herr Waldheim a besoin de quelque chose.

Samantha eut un sourire féroce.

— Pas de ce que tu crois. Tu as toujours ton petit ami à l'Est, le Vopo ?

— Lothar ? Je le vois de temps en temps.

Samantha le poussa vers la table et le fit se rasseoir. Elle se mit près de lui.

— Il est fou de toi, tu m'avais dit. Rudi se rengorgea.

— Il m'aime bien, fît-il avec fausse modestie.

— Tu sais où il habite ?

Les beaux yeux bleus de Rudi cillèrent. Il commençait à avoir peur.

— Oui, mais...

— Bien, dit-elle. Tu vas aller le voir très vite. Ce soir, si tu peux.

Elle lui expliqua ce qu'elle attendait de lui. Rudi était pétrifié. Toute sa veulerie ressortait par tous les pores.

— C'est dangereux, protesta-t-il.

Samantha eut un sourire venimeux. Elle posa sa longue main aristocratique sur le blue-jean, à l'endroit de la bosse et serra un peu.

— Si tu refuses de me rendre ce service, Rudi, il t'arrivera ce qui est arrivé au docteur Herren.

— Mais ce n'est pas juste, protesta le jeune tueur homosexuel. Je ne vous ai rien fait, au contraire.

— La vie n'est pas juste, dit gravement Samantha. Et j'ai absolument besoin de ce renseignement.

— Je vais essayer, promit Rudi, de mauvaise grâce.

Les ongles de Samantha s'enfoncèrent dans le blue-jean.

— S'il te venait à l'idée de parler à qui que ce soit, je t'arracherais tout ça moi-même...

Il n'y avait qu'à regarder Rudi pour voir qu'il croyait Samantha sur parole. Sa pomme d'Adam montait et descendait comme un ludion en folie. Et il n'était plus du tout fier de ses monstrueux organes génitaux.

Samantha le lâcha enfin et se leva.

— À demain soir. Ici. Débrouille-toi d'ici là...

Elle sortit sur les talons de Malko. Ils se retrouvèrent sous les piliers du S-Bahn désaffecté. L'endroit était sinistre. Ils remontèrent dans la B.M.W... Samantha se tourna vers Malko.

— Tu es content de ton alliée ?

Sans répondre, il posa le bout des doigts sur le collant brillant, juste au-dessus du genou, et remonta doucement, entraînant la robe. Samantha frémit imperceptiblement. Il remonta encore, atteignit le haut de la cuisse. Samantha regardait fixement sa main. Sa respiration s'était imperceptiblement accélérée. Soudain, elle se retourna.

— Regarde derrière toi, dit-elle d'une voix légèrement altérée.

Malko fixa le rétroviseur. Une Opel sombre était arrêtée à quelques mètres derrière eux.

— C'est un homme de Kurt, fit Samantha. Il est maladivement jaloux. Si je viens avec toi au *Kempinsky*, il risque de se déchaîner, et tu peux en avoir besoin en ce moment...

Ils se regardèrent. La main de Samantha chercha celle de Malko et la serra. Elle l'effleura et il eut du mal à ne pas la prendre dans ses bras.

Samantha sourit silencieusement :

— J'ai une idée, fit-elle soudain. Une très bonne idée. Elle l'expliqua à Malko... C'était risqué, mais amusant.

Quand il démarra, l'Opel suivit. Samantha avait raison...

Sans se presser, il descendit la large Postdamer Strasse, pour rejoindre Dahlen. L'Opel toujours derrière lui. Doucement et sadiquement, Samantha s'occupait de lui, le massant à petits coups, le griffant, le serrant, le lâchant brusquement, maintenant Malko était au bord de l'orgasme. Il faillit en rater l'entrée du périphérique. Ils doublèrent un camion, qui s'interposa un moment entre leur suiveur et eux.

Aussitôt, Samantha se pencha, frôlant le volant de son chignon.

Malko eut à peine le temps de goûter la caresse brûlante que Samantha se redressait.

Il était temps : l'Opel sombre doublait le camion.

— J'ai envie de toi, dit-elle à voix basse.

Quand Malko stoppa devant la somptueuse résidence de Kurt Waldheim, l'Opel était toujours derrière eux. La villa était éteinte.

— Kurt dort, dit Samantha. Il se couche très tôt quand il n'a pas de soirée.

Elle eut un regard moqueur et tendre pour la congestion très locale de Malko.

— Tu vas être affreusement malheureux, mon pauvre chéri, si cela ne marche pas, dit-elle.

Elle sauta de la B.M.W. et monta le portail. Malko démarra, et cette fois, l'Opel resta là. Juste ce qu'ils avaient escompté.

La silhouette massive de la Porte de Brandebourg se découpait vaguement dans le brouillard, éclairée par les projecteurs du Mur. Cinq cents mètres avant la Porte, l'énorme avenue du 17 juin était barrée sur toute sa largeur par un grillage métallique, comme pour empêcher le stupre de Berlin-Ouest de passer à l'Est... Au-delà du grillage, c'était le carrousel habituel des voitures sur l'avenue, large de plus de cinquante mètres. Des grappes de prostituées déambulaient sur les trottoirs, attendant d'être choisies par un des automobilistes roulant au pas, le long des trottoirs.

De chaque côté de la grande avenue, les jardins du Tiergarten offraient assez de recoins pour que tout Berlin-Ouest puisse y copuler à l'aide.

Malko ralentit pour s'engager dans le rond-point de Siegestraße, tourna autour de la colonne et repartit vers la Porte de Brandebourg. La montre de bord de la B.M.W. indiquait minuit dix. Samantha était en retard. Bien qu'ils se soient quittés depuis près de trois quarts d'heure, son désir était loin d'être tombé.

Roulant très lentement, il remonta l'avenue, vers l'Est. Ses phares éclairaient des grappes de bas noirs, de bottes à hauts talons, de pantalons de cuir moulant comme des gants. Le fétichisme allié au froid donnait des résultats étonnants.

Soudain, il aperçut la silhouette élégante de Samantha, debout au bord du trottoir. Un automobiliste s'était arrêté à sa hauteur et l'invitait à monter. Malko fit un appel de phares. Aussitôt, elle courut jusqu'à la B.M.W. et sauta d'un bond à côté de Malko. Riant comme une petite fille.

— Ce mufle ne m'offrait que cent marks ! dit-elle. J'aurais dû accepter et le châtrer !

Elle se jeta au cou de Malko et l'embrassa, longuement et savamment. Il freina et la prit dans ses bras, reprenant sa caresse interrompue. Ce qui lui permit de découvrir que Samantha n'avait gardé que sa robe et son manteau de panthère.

Mais elle se dégagea.

— Ne restons pas ici, dit-elle. Roule jusqu'à la grille et gare-toi.

— Tu ne viens pas au *Kempinsky* ? demanda Malko déçu. Samantha secoua la tête.

— Non, c'est trop dangereux.

Sans insister, Malko gara la B.M.W. devant un poids lourd, au milieu de l'énorme avenue, juste avant le croisement avec Ebertstraße. Samantha le prit par la main et lui fit traverser Ebertstraße, puis longer le grillage.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— À un endroit où personne ne viendra nous chercher, dit Samantha.

Elle examinait le grillage qui courait parallèlement à l'avenue. Soudain, elle s'arrêta et poussa la clôture métallique qui s'écarta du poteau. Assez pour que l'on puisse se glisser de l'autre côté.

— Vas-y, souffla Samantha à Malko.

Dès qu'il fut passé, elle se glissa à son tour.

Le grillage reprit aussitôt sa position initiale. Ils se trouvaient maintenant dans le no man's land boisé entre l'Est et l'Ouest. Un sentier s'enfonçait entre les buissons. Samantha s'y engagea, Malko sur ses talons. Ils avancèrent en silence pendant quelques minutes, puis Samantha s'arrêta et Malko la rejoignit.

Le sentier débouchait sur une esplanade en ciment semi-circulaire dont la partie rectiligne se terminait à l'Avenue du 17 juin, dans la portion comprise entre la Porte de Brandebourg et le grillage. Ils se trouvaient devant le grand monument élevé à la mémoire des soldats soviétiques tombés durant la Seconde Guerre mondiale. Deux chars T.34 montés sur des socles de béton encadraient une stèle massive.

— Regarde, souffla Samantha. Le char de droite est entré le premier dans Berlin, celui de gauche a été conduit par une femme, de Moscou à la Porte de Brandebourg.

Malko aperçut deux Russes, casqués, le fusil tenu devant eux, rigoureusement immobiles de part et d'autre de la stèle. À trente mètres d'eux.

Soudain, Samantha le prit par la main et l'entraîna sur le ciment. Leurs pas résonnaient terriblement. Avant que Malko ne soit revenu de sa surprise, ils avaient atteint le socle en béton d'un des deux chars. Samantha s'y adossa, attirant Malko contre elle.

Les sentinelles russes ne pouvaient pas ne pas les avoir vus.

— Tu es folle, dit Malko.

Samantha eut un rire étouffé.

— Ils ont l'ordre formel de ne pas quitter leur poste, dit-elle. Ensuite leurs camarades viennent souvent dans le coin avec des filles... Même si je hurlais comme une chatte, ils ne bougeraient pas le petit doigt. Grisant, n'est-ce pas ?

Frigorifié, Malko ne ressentait pas encore toute la griserie de ce moment exceptionnel. Puis, la pointe agile d'une langue vint heurter ses dents, et le bassin de Samantha commença un très lent mouvement circulaire contre lui. Le manteau de panthère s'était écarté et il sentait la tiédeur de la jeune femme à travers le léger tissu de la robe.

Malko eut l'impression qu'on lui versait du plomb brûlant dans les veines.

Effleurant au passage la soie élastique de ses cuisses, il s'empara d'elle, d'un geste volontairement possessif et brutal. Elle était brûlante, ouverte.

Les deux Russes étaient à des millions d'années lumière.

Sa tension à lui, était si forte qu'elle lui faisait mal. Les doigts effilés et aristocratiques de la comtesse Adler voletaient autour de lui, exaspérant encore son désir. Son corps allait et venait sous sa main, d'un mouvement pendulaire et automatique.

— Viens, murmura-t-elle.

Elle s'appuya des omoplates contre le béton, le bassin en avant, dressée sur la pointe des pieds, les deux bras passés maintenant autour du cou de Malko pour garder son équilibre.

Il prit possession d'elle, d'un seul élan, qui fit heurter leurs pubis. Ils haletaient tous les deux, en sueur, en dépit de la température sibérienne.

C'était fou et merveilleux.

Puis, Samantha plia les jambes, comme pour s'empaler encore plus profondément. En dépit de sa position plus qu'inconfortable, elle râlait de plaisir, la bouche collée au cou de Malko. Elle, si sophistiquée, si mondaine, semblait éprouver une jouissance fabuleuse, à se faire prendre ainsi, en plein vent.

Malko la prit par les reins et l'appliqua encore plus contre lui. Il sentait le plaisir descendre le long de sa colonne vertébrale, exploser dans son ventre.

Irrésistible, fabuleux. Comme si c'était la première fois qu'il faisait l'amour.

Son plaisir éclata, plus vite qu'il ne l'aurait voulu. Les jambes de Samantha cherchèrent à s'ouvrir encore plus, en un spasme incontrôlé. Ses ongles s'enfoncèrent dans ses reins.

Il entendit sa robe craquer.

Ils restèrent plusieurs secondes immobiles, le sang battant aux tempes, inconscients du monde extérieur.

Samantha faisait encore onduler ses merveilleuses hanches d'amphore grecque, empalée et heureuse, les pieds touchant à peine le sol. Elle leva son visage vers Malko.

— Ici, il y a vingt-huit ans, murmura-t-elle, j'ai été violée par tout l'équipage d'un char russe. Je n'aurais jamais rêvé d'une revanche aussi parfaite.

Elle se dégagea, d'une torsion adroite, aida Malko à reprendre une apparence plus décente et se tourna vers la stèle.

Les deux Russes n'avaient pas bougé.

Malko, encore étourdi, la prit par la main et ils s'enfoncèrent de nouveau dans l'obscurité, quittant l'aire cimentée.

* * *

Philip Corn paraissait avoir mis une chemise à l'encolure trop étroite. Au fur et à mesure que Malko développait son idée, il prenait la belle couleur d'une aubergine en fin de cuisson. Lorsque Malko eut terminé, il resta plusieurs secondes silencieux, puis explosa comme une chaudière hors d'usage.

— Mais c'est de la démence !

Malko sourit placidement, les yeux fixés sur la grande carte de Berlin épinglée au mur.

— Je ne vois pas d'autre moyen de récupérer l'oncle Manap, dit-il.

Philip Corn gravit un ton dans le violet.

— Mais enfin je vous ai expliqué que les Allemands de l'Ouest ne voulaient pas de vagues, pas de scandale... Ils vont être furieux.

— Ils seront fous furieux, reconnu paisiblement Malko. L'Américain le fixa comme on regarde une mygale à travers la glace blindée d'un parc zoologique.

— Vous n'avez pas une chance sur mille de réussir !

— C'est mon affaire, dit Malko d'un ton distant. J'aurai au moins tenté l'impossible.

Philip Corn se voyait déjà convoqué par le Ministre des Affaires Étrangères de la Bundes Republik.

— Vous imaginez les conséquences que peut avoir votre action, fit-il d'un ton tragique.

— J'imagine, dit Malko. Si cela déclenche la Troisième Guerre Mondiale, nos noms resteront dans les manuels d'Histoire... Cela vaut la peine, non ? ...

Philip Corn préférait visiblement avoir son nom sur un tableau d'avancement administratif que dans un livre d'histoire.

— Je m'oppose absolument à votre plan, annonça-t-il avec toute la fermeté dont il était capable.

— J'en prends acte, dit Malko. Il se leva.

— Où allez-vous ? demanda l'Américain.

Malko lui adressa un sourire candide et froid.

— Commencer à l'exécuter.

Il ferma la porte et descendit l'escalier, l'âme en paix.

Il se sentait capable de cruauté, de violence, d'audace à la limite de la folie. Avec une amertume mêlée d'orgueil inavoué, il réalisa que la vie l'avait transformé en kamikaze de la Central Intelligence Agency. Lui, une Altesse Sérénissime qui n'aspirait qu'à mener une brillante existence mondaine sur ses terres.

* * *

Le cœur en tissu rouge à pois cousu sur la fesse gauche du blue-jean de Rudi se détachait nettement dans la pénombre. Coincé entre Malko et Samantha Adler, le jeune homosexuel n'en menait pas large.

L'endroit était particulièrement sinistre. Le Mur coupait net la Minkgrafenstrasse, bordée des deux côtés par des terrains vagues. On se trouvait à quelques centaines de mètres du « Check-Point Charlie ». Malko avait arrêté la B.M.W. tout contre le Mur.

— Tu es sûr qu'il va venir ? demanda Samantha à voix basse.

Rudi avala sa salive.

— Il me l'a promis.

Comme convenu, ils étaient allés chercher Rudi au *Delirium*. Le jeune

homosexuel était bien allé à l'Est. Mais son ami n'avait pu complètement le renseigner. Il savait seulement que le général Muller avait une maîtresse, une « lieutenant » de la Vopo. C'est le nom de cette dernière qu'il avait promis de leur livrer maintenant.

Il y eut soudain un sifflement imperceptible. Un objet blanc traversa l'air bien au-dessus du Mur et retomba près de Samantha.

Malko se pencha, ramassa la pierre entourée d'un bout de papier froissé. Il le déplia.

Il n'y avait que quelques mots, en caractères d'imprimerie :

HEIDI WACHTER - 35 HESSICHESTRASSE, 3e GAUCHE

Malko en aurait crié de joie. C'était le nom et l'adresse de la maîtresse du général Heinrich Muller, le patron de la STASI, l'homme le plus puissant de Berlin-Est. La première pierre de son édifice.

Rudi sautait d'un pied sur l'autre. Son beau visage semblait s'être encore amolli.

— Je peux m'en aller ? demanda-t-il.

Samantha échangea un regard avec Malko.

— Va-t-en, dit-elle. Mais souviens-toi de ce que je t'ai dit.

Rudi s'éloigna aussitôt à grandes enjambées. Très vite le cœur en tissu rouge à pois disparut dans l'obscurité.

— Je crois qu'on peut avoir confiance en lui, fit Samantha. Il a très peur...

Il avait raison. Samantha pouvait être plus cruelle qu'un homme. Malko contemplait le mur de béton, songeur.

— Tu sais, dit Samantha, comme si elle avait deviné ses pensées, il faut voir le Mur pour savoir ce que c'est. Je ne voudrais pas qu'il y ait une croix avec ton nom le long du Mur, comme pour les autres...

Malko ne répondit pas.

CHAPITRE XI

Le gros autobus stoppa à dix mètres de la porte cochère où se trouvait Ertegul Denizli. Il en descendit plusieurs personnes, dont une fille en uniforme gris qui partit d'un pas rapide. Quand elle passa près du Turc, il aperçut des cheveux blonds sous le calot, des jambes nerveuses et fines dépassant de la courte jupe d'uniforme. Les galons verts de la Volks Polizei brillaient sur ses épaules.

La Vopo fit encore quelques mètres, puis entra dans une vieille maison dont la façade était encore criblée d'éclats d'obus. Au numéro 35, Heissichstrasse.

Ertegul Denizli grogna de satisfaction : ce ne pouvait être que Heidi Wachter, la maîtresse du général Heinrich Muller. Il attendit qu'une fenêtre s'allume au troisième étage pour s'éloigner à grands pas. Il ne voulait pas rester là trop longtemps. La seconde partie de l'information devait être vérifiée par Elko Krisantem qui n'allait pas tarder. Par mesure de précaution, les deux Turcs avaient décidé de ne pas se rencontrer, Heissichstrasse.

* * *

Grete, l'amie de Denizli, éclata de rire. Sous la table, la grosse patte de Denizli palpaït avec gourmandise ses cuisses musclées. Pourtant, le Turc ne quittait pas la porte des yeux. Il était neuf heures, et Krisantem aurait déjà dû être là. Il avait eu un mal fou à trouver de la place dans cette *Taverne* de l'Alexander Platz, reconstituée à l'ancienne. Il y avait tellement de monde que chaque table abritait six ou sept personnes qui ne se connaissaient pas.

— On rentre ? proposa Grete.

Les caresses de son amant commençaient à lui faire de l'effet.

— Attends un peu, fit Denizli évasivement.

Une serveuse, une extraordinaire poitrine moulée par un pull de laine noire, mais le visage aigu et sévère, s'avança au milieu de la salle, poussant un petit orgue de barbarie à roulettes.

Sans changer d'expression, elle fit tourner la manivelle pendant une minute, distillant une musique aigre et nostalgique, puis elle reprit son service. C'est la troisième fois qu'elle agissait ainsi. Conformément au règlement, ce *gasthaus* devait avoir de la musique : il l'avait...

Ertegul Denizli quitta soudain des yeux la pulpeuse serveuse. La haute silhouette de Krisantem venait d'apparaître à la porte. Vert de froid.

Le Turc vint les rejoindre à la table et se laissa tomber sur la banquette de bois. Grete se poussa de mauvaise grâce. Elle n'aimait pas Krisantem.

— Il est là-bas, annonça Krisantem en turc. Il est arrivé dans une grosse voiture noire qui est repartie aussitôt. Il y avait deux autres types à bord.

— Comment tu l'as reconnu ? demanda Denizli. Krisantem sourit largement.

— L'uniforme.

Grete pinça la cuisse de son amant, furieuse.

— Vous n'avez pas fini de parler dans votre langue de sauvages ? fit-elle. Quant à cette fille, je voudrais bien voir ses seins sans soutien-gorge...

Elle avait parlé si fort que la serveuse à l'opulente poitrine tourna la tête vers eux. Avec un mépris incommensurable pour Grete couvée par son Turc.

Denizli éclata d'un rire bruyant.

— On s'en va, *lieber*, fit-il. On s'en va. Il y avait de fortes chances pour que le général Muller passe la nuit chez sa maîtresse, puisque la voiture ne l'avait pas attendu. C'était le quatrième jour consécutif. Cela semblait bien être une habitude.

* * *

L'épicerie où Malko venait de retrouver Denizli sentait le yoghourt tourné. On se serait cru à Istanbul, pas à Berlin.

— Denizli, demanda Malko, j'ai besoin d'un expert en explosifs.

Le Turc passa sa grosse main sur son front graisseux. Pas étonné. C'est ce qu'il y avait de bien chez ces Turcs habitués à la vie clandestine : rien ne les surprenait. Malko aurait demandé un maître d'hôtel sachant le service de table, c'eût été pareil...

L'œil noir de Denizli s'éclaira soudain. Il fouilla dans sa poche et en tira une clef plate qu'il poussa sur la table vers Malko.

— Il y a une adresse sur cette clef, dit-il, allez-y et demandez « Bunny ». C'est le type qu'il vous faut...

Malko mit la clef dans sa poche. Maintenant qu'il savait que le général Muller rendait régulièrement visite à sa maîtresse, il fallait agir vite.

* * *

La clef portait une inscription gravée : **SPEAKEASY CLUB**, Kurfurstendam 134.

Malko accéléra : c'était vers le haut du Ku'dam, la partie mal famée de la grande artère. Cent mètres plus loin, il stoppa devant une porte de métal peinte en noir, *Le Speakeasy*. Lorsqu'il mit la clef dans la serrure, un mécanisme électrique l'ouvrit aussitôt.

Un vacarme de fin du monde manqua faire éclater ses tympanes. De la musique pop déferlait en millions de décibels. Un éclairage par stroboscope

clignotait vertigineusement, transformant n'importe quel mammifère en chouette apeurée. Malko eut le temps d'apercevoir une sorte de caverne tendue de velours noir, avec une vingtaine de couples s'agitant comme des damnés, puis une énorme silhouette lui barra le chemin. Un Noir rebondi comme une barrique, boudiné dans un vieux blouson de l'armée U.S., dont la manche gauche pendait, flasque et vide.

Un manchot.

Il toisa l'élégant manteau de vigogne de Malko d'un air méfiant.

— Je ne vous connais pas, fit-il en mauvais allemand. Vous appartenez au Club ?

— Je cherche un certain « Bunny », dit Malko.

— C'est moi.

Malko regarda cette montagne de chair.

— Je suis un ami de Ertegul Denizli, précisa-t-il. Cela vous dit quelque chose ?

Le Noir éclata d'un rire énorme.

— Sûr que cela me dit quelque chose ! Qu'est-ce qu'il devient ?

— Il travaille, fit sobrement Malko. Il m'a dit de venir vous voir.

Le visage lunaire de Bunny s'éclaira.

— Vous avez besoin de hasch, ou d'une petite ? Malko secoua la tête. Le vacarme empêchait heureusement qui que ce soit d'écouter leur conversation.

— D'un expert en explosifs, dit-il.

Un groupe de jeunes arrivait. Bunny poussa Malko vers la salle :

— Allez vous asseoir là-bas, sur le canapé noir. Je vous rejoins tout à l'heure.

Il alla s'asseoir dans un curieux siège souple qui sembla l'avalier. Des jeunes dansaient ou flirtaient sur des sièges très bas. Une odeur lourde et musquée flottait dans l'air. Le haschich. Deux pédérastes très jeunes, assis au bar, jetèrent à Malko un regard insistant. Une fille qui ne devait pas avoir seize ans, brune, les jambes moulées dans un collant blanc, vint s'affaler contre lui.

— Tu me paies un scotch ?

Sans attendre la réponse de Malko, elle fit signe à une serveuse en levant deux doigts. Trente secondes plus tard, la fille leur apporta deux dés à coudre de J & B pour dix marks.

La brune aux collants blancs lapa le sien d'un trait puis demanda :

— Tu veux aller en haut ? On pourrait fumer...

Ils montèrent l'escalier aboutissant à une sorte de galerie plongée dans une quasi-obscurité. Seules brillaient les lampes de plusieurs billards électriques. Assis sous l'un d'eux, un jeune homme à cheveux de Christ se faisait administrer une fellation consciencieuse par une Marie-Madeleine de Moabit.

La compagne de Malko le regarda en dessous, avec une expression sans ambiguïté.

— Tu as dix marks ?
Malko décida de redescendre.

* * *

— Putain de pays, putain de ville, putain de métier, fit Bunny. Ces jeunes sont dingues. Ils sont là tous les soirs, à baiser et à fumer. Comme ils n'ont pas de fric, ils font n'importe quoi. L'autre soir, il y a une fille qui s'est fait sauter par cinq mecs pour vingt marks ! Et en se marrant encore.

Il avala d'un coup son microscopique J & B et secoua la tête.

— Pourquoi travaillez-vous ici ? demanda Malko. Bunny haussa les épaules.

— *Man*, j'ai fait une connerie ! J'ai épousé une allemande et j'ai deux gosses. Je suis d'Arkansas, alors j'ai cru que pour un nègre, la vie serait plus chouette à Berlin !

Il se frappa sur les cuisses.

— Tu parles ! C'est pire. Les chleuhs peuvent pas piffer les négros. Et je gagne tout juste de quoi pas crever de faim. J'ai un clapier dans Neue-Kôln qui ferait honte, même à ma vieille négresse de mère... Et je suis coincé dans cette putain de ville... Pas de fric.

— Je voudrais retourner en Arkansas avec ma femme et mes gosses. Mais il me faudrait cinq mille dollars pour le voyage et m'installer là-bas...

Malko sauta sur l'occasion :

— Je peux vous faire gagner ces cinq mille dollars. Bunny le toisa, nettement méfiant.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse pour une somme pareille ? Si j'ai les flics au cul, ça ne m'arrange pas non plus...

— Vous vous y connaissez vraiment très bien en explosifs ? demanda Malko.

Bunny hocha la tête.

— Pour m'y connaître, je m'y connais : deux ans dans le génie au Vietnam et j'ai juste perdu un bras. Il y en a qui ont perdu la tête... Encore cette fois-là, j'étais bourré...

— Il ne faudra pas boire, dit Malko, pour ce que je vous propose.

Le gros Noir eut un sourire triste.

— Vous ne savez pas ce que c'était... Se balader dans les pièges des V.C. toute la journée. Si on avait pas picolé, on n'aurait jamais tenu le coup ; alors, votre truc, qu'est-ce que c'est ?

Malko hésita. Mais il n'avait pas le temps de finasser. Il expliqua avec précision ce qu'il attendait de Bunny. Avec tous les détails techniques. Quand il eut fini, le Noir pianotait nerveusement de sa main valide sur la table.

— Côté explosif, ce que vous demandez est facile. La camelote, je peux l'avoir facilement. Mais il faudra ressortir de là-bas... Cela ne sera pas facile.

— Je sais, dit Malko. Est-ce que cela vous intéresse ? Le Noir fit claquer

sa langue.

— Pendant deux ans de ma vie, j'ai risqué de me faire sauter la gueule pour soixante-quinze dollars par semaine... Alors, si je peux me tirer de Berlin... C'est pour quand ?

— Très bientôt, dit Malko. Autre chose : quand vous passez à l'Est en uniforme, ils ne fouillent ni vous, ni la voiture ?

— Exact.

Malko laissa passer une fille qui voulait s'asseoir près d'eux et enchaîna.

— Il nous faut donc une voiture et des papiers militaires.

— Pas de problèmes, j'ai encore des copains, affirma le Noir.

La musique continuait, ininterrompue et la tête de Malko menaçait d'éclater. Il avait hâte de quitter le *Speakeasy*. Le Noir le fixait, l'air intrigué.

— Dites donc, pour qui vous faites tout ça ? Vous n'êtes pas américain ?

Malko eut un sourire froid.

— Ertegun Denizli sait qui je suis. Nous avons des amis communs.

Ils se quittèrent sans se serrer la main. Malko retrouva avec joie l'air frais du Ku'Dam. Il reprit la B.M.W. et redescendit sans se presser jusqu'au *Kempinsky*.

Avec une certaine exaltation. Il ne lui restait plus que quelques éléments à réunir pour que tout son plan ne soit plus une vue de l'esprit. La comtesse Adler pourrait certainement l'aider.

En face du *Kempinsky*, une putain mélancolique faisait le pied de grue. Berlin-Ouest se gangrenait de plus en plus vite. Avant de s'endormir, Malko but la moitié d'une bouteille de Vichy, pour se laver l'estomac et le cerveau.

* * *

— Je connais un garçon qui a beaucoup de mérite, soupira le Père Hirschler. Il pourrait peut-être faire l'affaire. Pavel Zec.

Samantha considéra le prêtre avec méfiance.

— On peut se fier à lui ?

Le prêtre attaché à la personne de Kurt Waldheim hocha la tête.

— Justement, il hait les communistes. C'est un croate, n'est-ce pas... Il a déjà eu des ennuis avec la Hiérarchie pour cela. Il avait jeté des grenades dans le jardin de l'ambassade de Yougoslavie, à Bonn.

— Que fait-il maintenant ? demanda Malko. Le père Hirschler se troubla légèrement :

— Il est marié. Avec une fleuriste. Ils ont une petite boutique dans Hardenbergstrasse... Au 59, je crois. Vous pouvez y aller de ma part.

Un bourdonnement sortit soudain de la poche du prêtre. Il y plongea la main et en sortit un petit ronfleur noir qu'il arrêta d'un coup de pouce.

— Excusez-moi, dit-il, Herr Waldheim me réclame.

Il s'esquiva. Le milliardaire excentrique devait encore avoir perdu sa voix...

— Tu peux y aller, dit Samantha. Il m'a déjà parlé de ce Pavel. C'est exactement le genre d'homme qu'il te faut.

Elle raccompagna Malko à la porte de la villa et se serra contre lui pendant une fraction de seconde.

— Je regrette de ne pas pouvoir t'aider plus, dit-elle. Malko trouvait que pour une fois, la comtesse Adler se conduisait avec beaucoup de gentillesse à son égard... Leurs deux premières rencontres avaient pourtant failli tourner mal...

* * *

La petite boutique de fleurs se trouvait juste en face de la Zoo Bahnhof. Un homme en manches de chemise était en train de confectionner un bouquet de roses.

— Vous êtes Pavel Zec ? demanda Malko. L'homme posa ses fleurs. Il avait les épaules larges, des yeux bleus très clairs et un nez très important, bien que pas disgracieux. Les épaules un peu voûtées et les très longs bras avaient quelque chose de simiesque.

— C'est moi, dit-il d'une belle voix grave et posée.

— Je suis un ami du Père Hirschler, annonça Malko. Il n'a conseillé de venir vous voir.

Pavel Zec examina Malko avec sympathie.

— Les amis du Père Hirschler sont les miens, dit-il simplement. Que puis-je pour vous ?

Malko hésita. Il n'avait que quelques heures pour recruter ceux dont il avait besoin. Et pas le temps de faire une enquête sur leur curriculum vitae.

— Nous pouvons parler ici ? demanda-t-il.

Pavel Zec fronça les sourcils :

— Pourquoi pas ?

— Ce que j'ai à vous demander est un peu particulier, expliqua Malko.

Il lui raconta de quoi il s'agissait. Et ce qu'il attendait de lui. Pavel ne l'interrompit pas une seule fois. Ses yeux bleus semblaient perdus très loin.

— Ce que vous faites est très bien, dit-il enfin. Si vous le faites réellement.

— Comment réellement ?

Le prêtre défroqué eut un sourire triste.

— J'ai déjà reçu la visite de nombreux provocateurs, de gens payés par l'autre côté... Ici, les Allemands nous tolèrent, sans plus. À la première incartade, nous risquons l'expulsion.

— Dans ce cas, dit Malko, il vaut mieux vous abstenir. Ce que je vous offre présente un risque certain.

L'ex-prêtre secoua lentement sa grosse tête.

— Cet après-midi, je vais aller rendre visite au Père Hirschler. S'il me confirme qu'on peut avoir confiance en vous, je participerai à votre action.

Les bras ballants, il fixait Malko de ses bons gros yeux bleus. Ce dernier lui sourit.

— Vous ne m'avez même pas demandé ce que je vous offrais...

Une lueur brève de colère flamboya dans les yeux bleus.

— Je ne suis pas un mercenaire, dit-il, d'une voix cinglante. Seul, Dieu peut me récompenser.

* * *

Malko avala une gorgée de son café à réveiller un mort. Elko Krisantem discutait avec animation depuis une demi-heure avec le gros Denizli, l'homme au chapeau blanc. Comme il employait le patois d'Anatolie, Malko ne comprenait pas grand-chose. De la réponse du Turc dépendait tout son projet. S'il refusait, il ne lui restait plus qu'une chance infime de le réaliser. Et Denizli n'avait pas l'air chaud.

Malko le comprenait : n'importe quel être sensé aurait refusé une aventure où il avait neuf chances sur dix d'y laisser sa peau. Ou de prendre vingt ans de prison...

Elko Krisantem s'était tu. Denizli réfléchissait, en faisant tourner son chapeau blanc entre ses gros doigts. Soudain, il se tourna vers Malko.

— J'accepte, dit-il, mais il me faut cinquante mille marks. Je voudrais repartir dans mon pays. Il fait trop froid à Berlin et les gens ne sont pas gentils.

Malko ne voulait pas le prendre par surprise.

— Vous savez que s'il y a un pépin, personne ne vous viendra en aide, précisa-t-il.

— Je sais.

— J'ai besoin d'armes, dit Malko. Vous pouvez les passer à l'Est ?

Le Turc eut un sourire goguenard.

— Pourquoi les passer ? Il vaut mieux les acheter là-bas. D'abord, elles sont beaucoup moins chères. Des fusils à éléphants, des Merckel, cela vous va ?

Il expliqua à Malko une des raisons de ses fréquents déplacements à l'Est. La D.D.R. fabriquait d'excellentes armes de chasse. Achetées en marks de marché noir, elles revenaient à un prix défiant toute concurrence...

— Bien, dit-il. Mais il me faut encore autre chose. La Bernauer Strasse est pleine de Turcs, n'est-ce pas ? Il faut que vous trouviez quelqu'un qui mette son appartement à notre disposition, entre Ruppiner Strasse et Walgaster Strasse. Le dernier ou l'avant-dernier étage.

Ertegul Denizli approuva. Cela, c'était facile...

Malko serra les mains et sortit de l'épicerie turque. Il avait encore beaucoup à faire. Il pensa à la tête de Philip Corn s'il voyait ceux qui allaient tirer les marrons du feu pour la C.I.A.

Un nègre manchot. Un prêtre défroqué. Un maçon turc reconverti dans

l'épicerie. La bandera des cloportes...

CHAPITRE XII

Wolfgang Mann leva les yeux vers la lueur qui passait par le soupirail. Les cellules de la STASI donnaient toutes sur la cour intérieure du grand bâtiment. Celles du bout, les trois plus grandes servaient aussi de salles d'interrogatoires. Chaque matin, Wolfgang Mann était réveillé par les cris et les gémissements...

Une fois même, il avait entendu les bruits mous et écœurants de coups de bottes et les éruptions d'un policier excédé par la résistance d'un prisonnier.

Lorsqu'on l'avait emmené dans le bureau du général Muller, il avait vu à travers les judas grillagés des visages marbrés de coups. Tous très jeunes. On rasait leurs cheveux longs dès qu'ils entraient dans le monde sinistre de la STASI.

Lui avait de la chance. On ne l'avait pas encore torturé. Deux fois, le général Heinrich Muller l'avait fait monter dans son bureau. Il lui avait parlé avec une certaine considération, lui laissant miroiter le profit qu'il aurait à rester en Allemagne... Wolfgang Mann ne comprenait pas très bien la position de son adversaire.

Quel avantage pouvait-il donner au général de la STASI. Il se rassit sur son châlit et se prit la tête dans les mains. Depuis que les hommes en gris s'étaient jetés sur lui au « Check-point Charlie », il vivait un cauchemar. Il lui semblait entendre encore la voix de cet homme blond qui lui disait que tout se passerait bien.

Il sursauta : on ouvrait la porte de sa cellule. Le même garde à la voix rocailleuse de Poméranie.

— Le Herr General Muller vous attend, annonça-t-il, dégoulinant de respect.

Le fait que Wolfgang Mann n'ait pas encore été torturé après plusieurs jours de détention était la preuve qu'il était un personnage important, donc à ménager. Dans l'univers communiste, on ne savait jamais ce qui pouvait arriver.

Wolfgang se leva et sortit de la cellule. De marcher dans le couloir aux murs de faïence blanche lui procura une joie ineffable. Le gardien le poussa dans le monte-charge aux murs maculés de taches de sang qui servait au transport des prisonniers. Au troisième étage, deux autres gardes le conduisirent jusqu'au Bureau N°1.

Le général Muller attendait en fumant nerveusement de son étrange façon. Il fit signe à Wolfgang Mann de s'asseoir.

— Je vais vous faire transférer à Bautzen, annonça-t-il d'emblée. Sinon, les Russes vont vous emmener en Union Soviétique et vous ne reverrez jamais l'Allemagne.

Wolfgang Mann se leva si brusquement que le général eut un mouvement involontaire de recul.

— Je ne veux pas aller en Russie, cria-t-il, je préfère mourir...

Le général Muller eut un geste d'apaisement.

— Je vous ai dit qu'en dépit de votre conduite antisociale, vous aviez toute ma sympathie... Je vous promets de vous faire échapper aux Soviétiques ; à condition que vous me disiez certaines choses.

Wolfgang Mann se raidit. De nouveau, cela sentait le piège.

— Je n'ai rien à dire, je ne sais rien, bredouilla-t-il. Je n'avais qu'un poste de peu d'importance, là-bas...

Son vis-à-vis frappa avec colère son sous-main.

— Vous mentez ! Vous étiez directeur-adjoint du programme de recherches sur les I.C.B.M. Même si les Russes ne vous aimaient pas, ils étaient obligés de vous mettre au courant de beaucoup de choses. Puisque vous ne voulez pas être raisonnable, repartez dans votre cellule.

Il écrasa du pouce un bouton sur son bureau et la sentinelle surgit aussitôt. L'homme prit Wolfgang Mann par le bras et l'entraîna hors de la pièce. Le vieil Allemand se laissa passivement raccompagner à sa cellule.

Après s'être laissé tomber sur son lit, il se prit la tête entre les mains et commença à réfléchir. Le visage anguleux du général Muller dansait devant ses yeux. Peu à peu, il se convainquit que le patron de la STASI lui mentait. Le soi-disant transfert à Bautzen était une ruse pour l'emmener en Russie. Après tout, ce général n'avait aucune raison de l'aider.

Il revit les visages sévères des officiers russes avec qui il travaillait depuis vingt ans. Les cuites à la vodka du samedi, les interminables soirées d'endoctrinement. Relevant la tête, il fixa la porte bardée de fer de sa cellule avec des yeux de fou.

Il se leva et, de toutes ses forces, se précipita la tête en avant contre la porte.

Le choc fit trembler le lourd battant.

* * *

Les yeux ouverts dans le noir, Malko refaisait son plan de bataille pour la millième fois. C'était terrible d'avoir à se reposer pour des questions de vie ou de mort sur des gens qu'il n'avait vu qu'une fois dans sa vie...

Si la centaine d'impondérables qui pouvaient se mettre en travers de ses projets ne se manifestaient pas, tout serait joué en vingt-quatre heures. Wolfgang Mann, lui et son équipe seraient saufs de l'autre côté du Mur.

Et il pourrait aller passer un Noël bien gagné dans son château de Liezen. Sinon...

Il préférerait ne pas y songer.

Soudain il pensa à Rudi. Pourvu que son « fiancé » de l'Est ne se soit pas trop posé de questions. Le téléphone le fit sursauter. Il décrocha et la voix indifférente de la standardiste du *Kempinsky* annonça :

— Son Altesse a demandé qu'on la réveille à 8 heures.

Il remercia, raccrocha et décida de ne pas se lever tout de suite.

C'était peut-être la dernière nuit qu'il passait dans un vrai lit.

* * *

Un petit tas de grenades était posé sur la vieille table, à côté d'un bloc de fromage blanc et d'une grosse botte de poireaux. Rapidement Elko Krisantem sépara les grenades fumigènes des autres.

— Tout se passera bien, Votre Altesse, affirma-t-il.

Dans un coin de la pièce, Pavel Zec, ses bons gros yeux bleus impénétrables, évitait de se mêler à ces mécréants musulmans.

D'autres Turcs se trouvaient là. Hirsutes, silencieux et graves. Des amis d'Ertogul Denizli qui allaient eux aussi participer à l'opération Manap. Et qui regrettaient qu'on ait relâché si vite la pulpeuse Astrid retournée à son rasage matinal.

Malko prit sur la table une radio et la tendit à Krisantem.

— Mettez-vous en vacation, à partir de neuf heures demain matin, dit-il. À dix heures, tout doit être fini de ce côté.

Elko Krisantem prit le petit émetteur et le glissa dans la poche de son manteau. Fier de voir que Malko remettait sa vie entre ses mains.

Ce dernier sortit de l'épicerie. Il était cinq heures et la nuit tombait déjà. Dans une demi-heure, il ferait nuit. Il respira soudain avec volupté l'air froid et humide de la Bernauerstrasse déjà déserte. « Kleine Ankara » semblait vide, abandonné. Il se mit au volant de la B.M.W. Il lui fallait trente minutes pour gagner le « Check-Point Charlie » en longeant les zigzags du Mur. Les gens de l'ouest venaient justement de racheter à prix d'or huit hectares à l'Est pour rectifier le tracé du Mur. Mais tout l'or du monde ne suffirait pas à racheter Berlin-Est.

Un peu plus loin, il passa devant la masse inutile et sinistre de l'ancien Reichstag, fermé et sombre, à quelques pas du Mur.

L'appel de phares, derrière la B.M.W., fit étinceler le rétroviseur. Machinalement, il se rangea à droite. Mais la voiture qui se trouvait derrière lui, ne le doubla pas.

Un nouvel appel éclaira l'intérieur de la B.M.W. Yorck Strasse était pourtant assez large pour doubler... Les nerfs de Malko se crispèrent. Brutalement, il se rangea à gauche, le long du S-Bahn désaffecté et attendit. Dans le rétroviseur, il vit une Mercedes 350 stopper juste derrière lui. La portière s'ouvrit sur une silhouette féminine. La comtesse Samantha Adler.

Les nerfs de Malko se détendirent d'un coup. L'Allemande ouvrait déjà

la porte de la B.M.W. et s'installait à côté de lui.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Malko, sincèrement surpris.

Samantha Adler esquissa un sourire.

— Il n'y a qu'un chemin pour aller à la Friedrischstrasse. J'étais certaine que tu passerais par ici.

— Pourquoi voulais-tu me voir ?

Sous son manteau de cuir marron, il apercevait un pantalon gris et une chemise de daim. Elle posa sa longue main manucurée sur le bras de Malko :

— N'y va pas.

Malko eut l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac.

— Tu sais quelque chose ? Samantha secoua la tête négativement.

— Non. Mais j'ai peur, j'ai un pressentiment. Les risques sont trop élevés. Je ne suis pas vraiment sûre de Rudi. Il a pu parler. Ils savent qui tu es. Dès qu'ils sauront que tu es là, ils feront tout ce qui est en leur pouvoir pour te prendre. S'ils y parviennent, ils ne te rendront jamais, tu leur as fait trop de mal. Et personne ne viendra te chercher...

Elle parlait d'une voix grave, concernée, presque sans bouger les lèvres, sans le quitter des yeux. De l'extérieur on aurait cru deux amoureux.

— Même pas toi ? demanda Malko, plus touché qu'il ne le montrait.

Samantha secoua la tête :

— Même pas moi. J'aurais peur. Je suis comme toi, j'ai couru trop de risques. J'ai l'impression que j'arrive au bout de ma chance.

— Je suis obligé d'y aller, dit Malko. Tu n'as pas vu pleurer l'oncle Manap... Et j'ai donné ma parole.

Samantha haussa les épaules.

— Petit Prince idiot... Quand tu seras mort, personne ne se souciera de ta parole.

Malko se pencha et l'embrassa sur la tempe.

— Je te remercie. Mais il faut que j'y aille. Je suis en retard.

Samantha demeura une fraction de seconde immobile puis, sans un mot, ouvrit la portière de la B.M.W. Malko la vit remonter dans la Mercedes, il entendit le rugissement furieux du moteur, et le bolide fila devant lui.

À son tour, il repartit, troublé et ému. La comtesse Adler avait le sens du danger : elle avait assez risqué sa vie pour savoir que les balles tuent parfois des gens très intelligents. Son avertissement n'en avait que plus de valeur... Il conduisait machinalement. Soudain, après un virage à gauche, il se trouva devant le drapeau américain marquant la fin du secteur ouest.

* * *

Le général Heinrich Muller contemplait la tête bandée de Wolfgang Mann, pensif et ennuyé. Heureusement qu'il ne s'était pas tué. Il se tourna vers le jeune médecin attaché à la STASI, qui en avait vu d'autres.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Pas de fracture, commenta le praticien. Simple commotion cérébrale. Cela ne devrait pas laisser de séquelles. Bien qu'il ne soit pas en bonne condition physique.

— Vous pensez qu'il recommencera ? Le médecin hésita.

— Difficile à dire. Cela dépend, de son environnement, de ses motivations...

Le général se tourna vers l'infirmière :

— Attachez-le sur son lit avec des sangles. Vous êtes responsable de sa sécurité. Cet individu détient des secrets extrêmement importants pour notre pays.

Il sortit de l'infirmerie, plus soucieux qu'il ne voulait le montrer. Si cet imbécile de Wolfgang Mann avait réussi sa tentative de suicide, on l'aurait accusé, lui, Muller d'avoir voulu le tuer plutôt que de le livrer aux « frères soviétiques ». Un coup à briser sa carrière. Les Russes avaient la rancune tenace. D'autant qu'ils connaissaient le peu de tendresse que Heinrich Muller nourrissait à leur égard.

Revenu dans son bureau, Heinrich Muller alluma sa lampe, affreux cadeau de ses subordonnés. Dans la plupart des bureaux de la STASI, les employés se préparaient à partir. De Lichtenfeld au centre de Berlin, il y avait plus d'une demi-heure de tram...

Et il n'y avait aucune raison de faire du zèle pour huit cent cinquante marks par mois.

Le général Muller décrocha un de ses téléphones.

— Donnez-moi Bautzen, demanda-t-il. En urgence. J'attends pour m'en aller.

De cette façon, le standardiste ne l'oublierait pas. Car, tout puissant qu'il était, il n'arrivait pas toujours à se faire obéir. On ne pouvait pas fusiller tous les standardistes.

Cinquante secondes plus tard, le téléphone sonna. Muller décrocha.

— Ici, le général Muller, annonça-t-il. Je veux parler à Herr Grottwald.

C'était le directeur de la prison d'État. Dès qu'on le lui passa, le chef de la STASI annonça :

— Mon cher Grottwald, je vais vous envoyer demain un prisonnier de marque. Je garde son dossier ici pour l'instant et vous n'avez pas à savoir son nom. Veillez sur lui.

Il raccrocha, soulagé. De cette façon, si Wolfgang Mann se suicidait pour de bon, il ne serait pas tenu pour responsable. Ce serait ce cafard de Grottwald qui endosserait le blâme. Et qu'il en crève !

Rasséréné, Heinrich Muller se leva et prit son manteau. Il avait rendez-vous pour dîner au club *Die Move* avec plusieurs officiers. Ensuite, s'il n'était pas trop fatigué, il irait retrouver la tendre Heidi.

— Combien de temps comptez-vous rester à Berlin ?

La voix du Vopo était indifférente et distante. Malko s'entendit répondre « un jour », et il lui sembla que sa voix était altérée. Déjà son faux passeport avait disparu dans le tube pneumatique. Il se mêla aux inévitables Turcs qui attendaient dans la baraque de bois, essayant de maîtriser son angoisse.

Dans moins d'une heure, la STASI saurait qu'il se trouvait à Berlin-Est et la chasse à l'homme commencerait. Il faisait confiance à leur esprit d'organisation.

Ce serait une lutte féroce contre la montre. Son seul atout était la folle audace de son plan. Il lui sembla que les formalités étaient plus courtes que d'habitude.

Il frissonna sous la bise glaciale en regagnant sa voiture qui venait d'être inspectée soigneusement, monta dedans franchit lentement les chicanes, exhiba de nouveau son passeport à la barrière Est.

C'était fini. Il ne pouvait plus reculer.

Doucement, il remonta la Friedrichstrasse, sans vouloir se retourner, pensant malgré lui à l'avertissement de Samantha. Il s'était bien jeté dans la gueule du loup. En arrivant devant l'hôtel *Unter den Linden*, il tourna à droite et se gara en face du Centre Culturel Bulgare. Puis il partit à pied, abandonnant la B.M.W. *One Hand Bunny* et Ertegun Denizli étaient déjà là depuis plusieurs heures.

Si tout s'était bien passé.

* * *

La Pontiac était garée Zetkinstrasse, en face du grand terrain vague qui s'étendait jusqu'à la Friedrisbanhoff du S-Bahn. Ainsi qu'une Taurus portant la plaque verte des forces d'occupation américaines en Allemagne.

Malko ouvrit la portière arrière de la grosse voiture verte et reçut en plein visage une bouffée d'air tiède et odorant. On aurait dit une fabrique ambulante de yoghourts. Ertegun Denizli avait toujours son grand chapeau blanc vissé sur la tête. À côté de lui, *One Hand Bunny* était en train de changer son uniforme de l'armée US, pour une tenue civile. Malko se sentit soudain rassuré devant le calme des deux hommes.

— Tout s'est bien passé ?

Bunny se retourna, exhibant ses dents de cannibale.

— Tout est O.K.

— Et le matériel ?

Cette fois, Denizli répondit.

— Dans mon coffre. On l'a transvasé.

— Les armes ?

Silencieusement, Denizli se pencha et ramena de sous son siège, un superbe fusil de chasse flambant neuf, cal. 305. Qui pouvait réduire en poussière n'importe quel mammifère jusqu'au mammoth inclus. Made in

D.D.R...

— Il y en a un autre, annonça-t-il. Avec cent cartouches. À son tour, *One Hand Bunny* souleva délicatement une serviette noire posée sur ses genoux.

— Si je fais un faux mouvement, dit-il gaiement, on n'aura pas le souci de repasser le Mur...

— Ne restons pas là, dit Malko. On pourrait nous remarquer. Il ne faut pas y aller avant une demi-heure.

Ertegul Denizli sursauta.

— Bon Dieu, fit le Turc.

Malko regarda à son tour à travers le pare-brise et sentit son cœur se rétrécir à la taille d'un petit pois : une Tatra blanche et noire venait de s'arrêter à côté d'eux.

Sur son flanc s'étalait en grosses lettres blanches le mot : POLIZEI.

CHAPITRE XIII

Un policier en gris ouvrit la portière et descendit. Malko et ses deux compagnons étaient transformés en statues. L'Allemand venait droit vers eux. Denizli arma tout doucement le fusil. Il leva le canon. Le policier était à un mètre.

Il passa devant la Pontiac, indifférent, traversa et s'arrêta devant une petite Trabant arrêtée du mauvais côté, puis il commença à écrire une contravention...

Ertegul Denizli fit entendre un grognement inarticulé en reposant le fusil. Malko reprit le premier son sang-froid.

— Nous allons utiliser la Taurus de Bunny, dit-il, et laisser tout le matériel dans celle-ci. On ne sait jamais. Il n'y a qu'à la garer dans un parking, en face du *Stadt Berlin*. C'est plein de voitures étrangères.

* * *

Heidi sauta du vieil autobus vert en voltige. À cause de son uniforme, on la laissait toujours sortir la première, personne ne se fiait à ses clairs yeux bleus, à sa bouche de poupée petite et bien dessinée, à son chignon toujours soigneusement élaboré, sur lequel était perché le calot bleu de la Volkspolizei...

Elle traversa la Hessische Strasse en biais, le souffle coupé par le vent.

La nuit glacée de novembre était tombée et les rares passants se hâtaient de rentrer. Heidi se dit qu'un jour, il faudrait que son amant lui achète une petite Trabant.

Elle monta rapidement son escalier étroit et craquant, et poussa un soupir de soulagement en retrouvant la chaleur de son petit deux pièces. À peine son sac posé, elle commença à se défaire de son uniforme, ne gardant que son soutien-gorge et ses collants. Elle poussa une exclamation de dépit : son collant avait filé. On n'en trouvait plus à Berlin-Est, depuis que les Polonais raffaient tout. Elle en changea rapidement, puis choisit dans sa penderie une robe de soie noire et rouge, qui lui serrait la taille et s'évasait ensuite en corolle. Heidi la passa, s'aperçut que le soutien-gorge se voyait, la retira, ôta son soutien-gorge et la remit, les seins libres.

La glace lui renvoya l'image de sa poitrine épanouie, de ses jambes grandies par les hauts talons et affinées par les collants gris fumée.

Le général Heinrich Muller aimait ce genre de surprise. La robe venait de

Tchécoslovaquie et avait été copiée sur un modèle d'Yves Saint-Laurent. Heidi vida le fond d'un flacon de parfum entre ses seins.

Elle alla prendre une bouteille de vin hongrois et la posa dans un seau à glace, sur une table basse. Puis elle mit un disque de danse sur l'électrophone. Un orchestre est-allemand de 1972 qui jouait à la mode 1930 des airs américains des années cinquante. Le rêve de Heidi c'était d'aller un jour au *Mélodie*, le dancing populaire de Berlin-Est, avec Heinrich. Songe irréalisable : il était trop important, trop connu.

Mais elle était incommensurablement fière que le tout-puissant chef de la STASI vienne gémir de plaisir dans ce petit deux pièces à cent cinquante marks par mois.

Heidi s'assit de côté sur le canapé, les jambes repliées sous elle, les cuisses découvertes jusqu'à l'ombre de leur jointure. Le tissu léger de la robe dessinait les pointes des seins. Elle aurait aimé que le général Muller la découvre ainsi. Malheureusement, il sonnait toujours.

Un tramway brinquebala dans la rue. Heidi regarda sa montre : huit heures et demie. Comme il ne téléphonait jamais, elle ignorait s'il venait ou non. Elle ne se permettait de sortir que lorsqu'elle le savait hors de Berlin. Sinon, elle était là tous les soirs, disponible et heureuse.

La sonnette la fit sursauter. D'un bond, elle fut à la porte.

Elle eut à peine le temps de voir une silhouette massive, un chapeau blanc rabattu sur un visage.

Des doigts épais s'enfoncèrent dans son cou, la repoussèrent à l'intérieur. L'inconnu la projeta sur le canapé. La main qui lui serrait la gorge, laissa la place à une lame dont le contact lui donna la chair de poule. Une voix chuchota à son oreille :

— Tu ne dis pas un mot, sinon...

La lame s'appuya un peu plus, entourant le cou de Heidi d'une étreinte glaciale : une serpe. D'un seul geste, l'homme qui la tenait pouvait couper sa gorge d'une oreille à l'autre. Une peur viscérale la fit claquer des dents, c'était incompréhensible. Elle n'avait pas d'argent, elle était protégée... Elle pensa au général Muller qui allait venir et sa terreur se calma un peu. Il sonnerait, verrait la lumière, insisterait... En cinq minutes, toute la police de Berlin-Est serait là...

— Redresse-toi, dit l'homme, et ne fais pas la conne.

Il parlait allemand avec un fort accent qu'Heidi ne put identifier.

Elle obéit et eut du mal à ne pas hurler : un second homme se tenait devant elle, un fusil au bout du bras droit. Énorme, menaçant et noir comme de l'antracite.

Heidi avait une peur instinctive des nègres.

C'était un cauchemar.

La musique sautillante de mauvais jazz, continuait, couvrant les bruits de la rue.

Le Noir s'écarta et l'Allemande aperçut un troisième personnage : grand

et blond, lui aussi un fusil à la main.

Il posa l'arme sur la table basse, à côté de la bouteille de vin hongrois.

— N'ayez pas peur, dit-il.

Heidi se dit qu'il avait une voix agréable, et cela la rassura un peu.

Mais elle comprenait de moins en moins. L'homme blond se tourna vers l'homme qui la tenait.

— Lâchez-la, dit-il.

La serpette s'éloigna de son cou. Heidi frotta sa chair endolorie.

Elle parvint à demander d'une voix étranglée :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

L'homme blond la regarda pensivement. La jeune « volkspolizei » fut frappée par la couleur de ses yeux : de l'or liquide. Mais durs et comme absents. Elle eut peur.

— Mademoiselle, dit l'homme blond d'une voix calme, le général Heinrich Muller va venir d'ici très peu de temps. Il va sonner. Vous irez lui ouvrir. C'est tout ce que je vous demande.

Heidi eut un atroce pressentiment. Son amant lui avait parlé de groupuscules fascistes qui sévissaient encore, d'émigrés ukrainiens, de gens sans foi ni loi.

— Vous voulez le tuer ! balbutia-t-elle.

Son interlocuteur secoua la tête.

— Non. Parler avec lui.

— Mais qui... qui êtes-vous ? demanda Heidi.

L'homme blond eut un sourire, plutôt forcé.

— Je pense que mon nom ne vous dirait rien.

Le Noir était assis dans un fauteuil et buvait à la bouteille le vin hongrois. Son regard se posa sur les jambes de Heidi.

Le disque s'arrêta. Il n'y avait presque plus de circulation. L'homme blond surveillait la rue à travers les rideaux. La tension montait. Heidi pria de toutes ses forces pour que le général Muller ne vienne pas ce soir. Soudain, il y eut un bruit de moteur.

— Le voilà, annonça l'homme blond.

Un voile noir passa devant les yeux de Heidi et elle se demanda si elle n'allait pas s'évanouir. Comme dans un cauchemar, elle entendit claquer des portières. Puis un bruit de moteur qui redémarrait.

* * *

Malko avait l'impression que son cœur était relié aux marches du vieil escalier. Chaque craquement déclenchait une pulsation furieuse dans sa poitrine. Il respira profondément pour se calmer. Ce qu'il tentait était dément. S'attaquer au général commandant la STASI en plein Berlin-Est, c'était aller au suicide.

Les pas s'arrêtèrent sur le palier.

Il y eut un léger coup de sonnette. Heidi semblait transformée en statue de sel. Une heure ne s'était pas écoulée depuis l'irruption des trois hommes, mais elle avait vieilli de vingt ans.

L'homme blond tourna ses yeux d'or vers elle. Ses lèvres bougèrent un peu et elle lut :

— Allez-y.

Comme un automate, elle se leva et alla jusqu'à la porte. Le déclic du pêne retentit dans ses oreilles comme une explosion. Les larmes lui brouillaient tellement les yeux qu'elle vit à peine la haute silhouette du général Heinrich Muller. Elle s'effaça aussitôt pour le laisser entrer.

— *Was ist loss* ? demanda la voix inquiète de Muller.

Il avança dans l'appartement et s'immobilisa : deux fusils de gros calibre étaient braqués sur lui. L'homme blond qui en tenait un, lui dit en excellent allemand :

— Allez vous asseoir dans ce fauteuil, Herr Général.

Le général Muller photographia la scène : Heidi en larmes, le manchot noir au fusil, le gros étranger au chapeau blanc et l'homme blond. Il pensa avec rage aux trois gardes du corps à qui il venait de donner congé.

Sans s'asseoir, il demanda d'un ton plein de morgue :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous fouiller, d'abord, dit Malko.

Appuyant le canon de son fusil sous le menton du général Muller, il ouvrit la tunique d'uniforme et trouva ce qu'il cherchait dans une poche intérieure : un Mauser 7,65. Muller n'appréciait pas les *Tokarev* soviétiques.

Il s'assura rapidement que l'officier ne portait aucune autre arme, puis le poussa vers le fauteuil :

— Vous serez fusillé, dit l'Allemand d'un ton glacial.

Lui non plus ne comprenait pas. Il fallait des professionnels pour s'attaquer au chef de la STASI, dans *sa* ville, chez *sa* maîtresse ! Soudain, la rage l'étouffa.

— Qu'est-ce que vous voulez ? répéta-t-il. Malko le fixa sans ciller.

— Wolfgang Mann.

Pendant une fraction de seconde, le général Muller se demanda s'il n'avait pas affaire à des agents du K.G.B. un peu trop impétueux...

Puis les renseignements communiqués par le docteur Herren lui revinrent brusquement en mémoire.

C'était incroyable ! Il éclata de rire, nerveusement.

— Vous êtes complètement fou !

Il y eut un silence et, pour se donner une contenance, le général Muller prit une cigarette et l'alluma. Il adressa un sourire à Heidi. Il ne fallait surtout pas qu'elle flanche. Une fascinante partie de poker se préparait. En voyant son regard décidé, Malko se demanda s'il ne s'était pas lancé dans une entreprise insensée.

Le général Muller secoua la tête.

— Vous êtes complètement fou, répéta-t-il. Même si je vous livrais, Wolfgang Mann, ce qui est hors de question, vous ne sortiriez jamais de Berlin.

— Qu'avez-vous fait de lui ? demanda Malko. L'Allemand hésita. Mais il se dit que le principal était de gagner du temps.

— Il est à l'infirmerie de la STASI, dit-il. Il a tenté de se suicider. Il ne manquait plus que cela !

Malko fixa le général avec dégoût.

— Vous l'avez torturé.

Muller haussa les épaules.

— Ne soyez pas stupide. On ne torture pas un homme comme lui.

Malko martela :

— Herr Général, dit-il, je vais venir avec vous à la STASI. Vous allez donner l'ordre qu'on me donne Wolfgang Mann. Votre amie Heidi servira d'otage.

L'Allemand eut un sourire bref.

— Je veux bien venir avec vous à la STASI, fit-il. Mais on vous y arrêtera.

— Je vous abattrai, dit Malko. L'Allemand haussa les épaules.

— Vous ne me survivrez pas longtemps et vous ne rammènerez pas Wolfgang Mann.

Malko regarda le général. *One hand* Bunny et Denizli étaient muets. Pourvu qu'ils ne cèdent pas à la panique ! Il était en train de perdre le contrôle de la situation.

Il consulta sa montre. 9 heures et demie.

Les choses les plus désagréables étaient encore à venir. Il pensa aux larmes de l'oncle Manap pour se donner du courage. Ses yeux dorés se teintaient lentement de filaments verts.

— Herr Général, dit-il lentement, j'ai toute la nuit pour vous décider et je suis prêt à tout. Vous comprenez que je ne peux plus reculer.

— Je le comprends, dit l'Allemand d'une voix légèrement altérée.

Soudain, la voix rauque et basse de *One hand* Bunny fit en anglais :

— Laissez-moi faire. Je vous parie que je fais changer d'avis ce singe galonné en cinq minutes.

Après avoir posé son fusil sur le fauteuil, il s'avança sur Heidi. Quand la grosse main noire crocha dans la robe, l'Allemande poussa un hurlement strident.

Les lèvres serrées, le regard fixe, le général Muller ne broncha pas.

Le vrai jeu commençait.

CHAPITRE XIV

— Non ! cria Malko.

Ertegul Denizli bougea légèrement. Le canon du fusil se braqua sur le ventre de Malko.

— Laissez-le faire, dit-il. Vous nous avez embarqués dans une histoire pas facile. Il faut qu'on ait toutes nos chances.

Malko fit un pas en avant, saisit le canon du fusil. La main du Turc se crispa.

— Ne faites pas l'idiot ! menaçait-il.

Malko vit dans ses yeux qu'il allait tirer. Le Noir américain et le Turc avaient dû se mettre d'accord pendant qu'ils l'attendaient. Le cri aigu de Heidi ramena son regard vers le canapé.

— Regarde ! jeta Denizli au général Muller.

Un éclair passa dans les yeux de l'Allemand, mais aussitôt son regard se vida de toute expression. Il resta muet, fixant le mur. Ni contracté, ni détendu. A peine effleuré par la peur.

Se demandant simplement jusqu'où le jeu irait. On n'entendait plus dans l'appartement que les halètements de *One hand* Bunny et de Heidi. La jeune Allemande se débattait sous le poids du grand Noir qui venait de lui arracher posément tous ses vêtements.

Sans souci de ses cris, il la plaqua, la tête dans les coussins, et lui entoura la taille de son bras unique. Puis, il se rapprocha lentement d'elle, jusqu'à ce que son ventre s'encastre dans les reins de la jeune Vopo.

Heidi poussa un cri aigu, une clameur de terreur venue du plus profond d'elle-même.

— Heinrich !

Le général Muller ne put réprimer un brusque sursaut, mais se maîtrisa aussitôt.

Malko n'osait pas regarder l'Allemand. Il avait honte. Le fusil de Denizli continuait à les menacer tous les deux.

Hurlant et gémissant, Heidi rampait sur le canapé, tentait d'échapper au Noir, mais il la suivait, chevillé à elle. Elle glissa et dut prendre appui des deux mains sur le plancher pour ne pas tomber en avant. Le Noir donna une dernière poussée avec un « han » de bûcheron, puis se redressa. Heidi resta à plat ventre, le visage souillé de larmes et de rimmel.

Bunny se rajusta tranquillement.

— Vous serez tous fusillés, dit le général Muller à voix basse.

Il y eut un silence très court. Puis Bunny ramassa son fusil et se tourna vers Ertegun Denizli.

— À toi, fit-il simplement.

Ertegun Denizli regarda le corps blanc de Heidi avec un mauvais sourire.

Puis, il posa son fusil et prit sa serpette. S'approchant par-derrière du général, il l'appliqua contre son cou. Il le fit se lever, puis d'un coup de genou dans les reins, le poussa par terre, sans lâcher son arme appliquée contre la gorge de l'Allemand.

— Ça va être mon premier général, dit-il avec une gaieté féroce.

* * *

Le général Heinrich Muller avait tenu jusqu'à l'extrême limite de ses forces mentales. Maintenant, il gémissait, autant de souffrance que d'humiliation. Roulée en boule sur le canapé, nue, Heidi regardait son amant se faire violer par le Turc. L'énorme Denizli, à moitié déshabillé, suait sang et eau.

Les fesses blanches du général Muller tressautaient. À cause de la serpette appliquée contre sa gorge, il ne pouvait se défendre, sans s'égorger lui-même.

Il était gris, les pupilles rétrécies, les traits tirés.

Denizli se releva, assouvi et goguenard.

Le général Heinrich Muller se remit debout. Les yeux secs, il se força à chercher le regard de Heidi.

Le Turc l'apostropha.

— Est-ce que vous allez faire ce que nous voulons maintenant ? Sinon, on a encore beaucoup d'idées.

Le général ne répondit même pas. Malko se dit avec désespoir qu'il avait perdu la partie. Même Ertegun Denizli sembla décontenancé.

* * *

Deux heures sonnèrent à une église lointaine.

Malko lutta contre le désespoir. La situation n'avait pas évolué d'un millimètre. Ses alliés l'avaient déshonoré pour rien. Wolfgang Mann était toujours aussi hors de portée...

Ni la cruauté du Turc, ni la violence de Bunny n'y pouvaient rien. Le général Heinrich Muller s'était laissé tomber dans le fauteuil et récupérait.

Une voiture passa dans la rue, ralentit. Tous tendirent l'oreille : mais le véhicule s'éloigna. Malko avait les yeux rouges de fatigue.

— Herr Général, dit-il calmement, j'ai absolument besoin que vous me livriez cet homme. Sinon, je vais être obligé de vous tuer.

— Tuez-moi.

Le général Muller avait parlé d'une voix calme. Sans passion. C'était

l'impasse totale.

Soudain, Heidi bondit du canapé, nue, les cheveux défaits, et plongea vers la porte.

Bunny fut le premier à réagir. Le fusil était déjà braqué dans le dos de la fille nue. La main de Heinrich Muller partit comme une flèche et détourna le canon vers le plafond avant que l'Américain ait le temps de tirer. Les deux hommes commencèrent à lutter. Malko ceintura l'Allemand par-derrière.

Denizli avait bondi, raflant la serpette au passage. Mais Heidi avait déjà eu le temps d'ouvrir la porte. Elle disparut sur le palier, le Turc sur ses talons.

Il y eut un hurlement glaçant. Maîtrisé, le général Muller retomba dans son fauteuil.

Juste au moment où le dos de Denizli réapparut dans la porte. Le Turc traînait le corps de Heidi. Sa gorge avait été entaillée sur tout le côté gauche et sa poitrine n'était déjà plus qu'un plastron de sang. Le général Muller se précipita et vint s'agenouiller près d'elle, le fusil de Bunny dans le dos. Il tenta de rapprocher les bords de la blessure, mais le sang continuait à gicler entre ses doigts. Pendant la guerre, il avait vu beaucoup de gens mourir et ne se faisait aucune illusion. Il leva la tête et rencontra le regard de Malko.

— Si on ne la soigne pas très vite, elle va mourir, dit-il d'une voix égale.

En dépit de la fermeté de la voix, Malko perçut un léger frémissement. Cette fois, l'Allemand était touché. C'était un pragmatique : il savait que la mort était quelque chose d'irréversible. La dernière donne, se dit Malko.

— Général, dit-il, je vous échange la vie de cette femme contre le prisonnier que vous détenez. Vous savez que je suis obligé de la laisser mourir ; c'est atroce, mais je le ferai...

Le général Muller se releva. Son visage était gris de fatigue. Il secoua lentement la tête.

— Même si je le voulais, dit-il, je ne pourrais pas vous le livrer. Et de toute façon, il sera transféré à la prison de Bautzen demain matin à neuf heures...

— À neuf heures, répéta pensivement Malko.

Un plan fou était en train d'émerger de ses méninges fatiguées. Il toisa le général Muller.

— Herr Général, si vous répondez aux questions que je vais vous poser, je vous donne ma parole que cette femme sera dans un hôpital dans dix minutes...

Heinrich Muller regarda la flaque de sang qui s'élargissait.

— Que voulez-vous savoir ?

— Comment sera transféré votre prisonnier ?

— En fourgon cellulaire.

— Avec combien d'hommes ?

— Quatre.

— Y a-t-il une escorte supplémentaire ? Cette fois, Muller comprit.

— Non, dit-il, mais ce n'est pas nécessaire... C'est un fourgon cellulaire

blindé. Deux hommes sont avec le prisonnier à l'arrière et deux à l'avant.

— Il ne peut y avoir aucun contre ordre ?

Muller haussa les épaules.

— Je ne pense pas.

Malko avait pris sa décision.

— Téléphonez à une ambulance, dit-il. Nous allons transporter Heidi à l'hôpital.

Pour la première fois, le général Muller montra quelques signes de fièvre. Il décrocha le téléphone, composa le 0.

— *Die Krankenhaus den polizei, schnell.*

Quelques secondes plus tard, il demandait une ambulance. Sans un mot de trop.

— Elle sera là dans cinq minutes annonça-t-il.

Il se pencha sur Heidi, la porta sur le canapé et tenta d'arrêter l'hémorragie en lui entourant le cou d'une serviette.

— Attendez, dit Malko, il y a une petite formalité.

Il prit dans la sacoche noire de Bunny une boîte grise de la taille d'un flash de photographe, fixée sur une courroie de cuir et la tendit au général Muller.

— Attachez cela sous votre veste. Vite. L'Allemand obéit. Malko prit alors une boîte en métal grosse comme une boîte d'allumettes et la montra au général de la STASI.

— Vous avez sur vous une charge de deux cents grammes de gélinite, expliqua-t-il, avec un détonateur électrique. Ce que je tiens dans la main est la télécommande. Si je la déclenche, vous sautez. N'essayez pas de fuir. C'est efficace jusqu'à cent mètres. Même à travers un mur. Au moindre geste suspect de votre part, j'appuie sur le bouton. Même si je dois sauter avec vous. D'accord ?

— D'accord.

— Alors, allons-y. Prenez-la dans vos bras. Nous attendrons en bas. Ensuite, je vous ramènerai ici.

Le général avait déjà Heidi dans ses bras. Malko ouvrit la porte et se tourna vers Bunny et Denizli.

— Je serai là dans une demi-heure. Si dans une heure je n'ai pas réapparu, quittez l'appartement et repassez de l'autre côté.

Le général Muller était déjà dans l'escalier. Malko tâta au fond de sa poche la petite boîte qui commandait leur vie ou leur mort...

Il entendit un bruit de moteur. L'ambulance arrivait.

* * *

L'interne ensommeillé du Krankenhaus den Polizei écarta délicatement les serviettes qui étanchaient le sang de Heidi. Il fit la grimace devant la blessure.

— En salle 3, vite.

Dieu merci, il n'y avait personne à deux heures du matin, à l'admission des urgences. Sauf un employé endormi et rogomme.

— Quel groupe sanguin ? demanda l'interne. Le général Muller hésita :

— Je ne sais pas.

— Faites une analyse, vite, ordonna l'interne à une infirmière.

Le général Muller, les mains dans les poches de sa redingote, contemplait Heidi. Malko, debout près de lui, serrait au fond de sa poche le détonateur, dans ses doigts moites. En quelques secondes, Heidi disparut, poussée par une infirmière.

L'interne s'approcha du général. L'air plutôt ennuyé.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

— C'est un accident, dit froidement le Général.

L'interne hésita devant cette énormité.

— Un accident, répéta-t-il. Je suis obligé de prévenir la police. Vous êtes un parent de cette jeune femme ?

Il avait déjà la main sur le téléphone. Malko échangea un regard éloquent avec le général Muller.

Celui-ci tira aussitôt de son portefeuille une carte barrée de noir-rouge-jaune et la mit sous le nez de l'interne stupéfait.

— Je suis le général Muller de la STASI, dit-il d'un ton péremptoire. Il s'agit d'une affaire intéressant la sécurité de l'État. J'interdis qu'on parle de la présence de cette femme à qui que ce soit. Je viendrai moi-même prendre de ses nouvelles. Quand pourra-t-elle parler ?

L'interne hésita.

— On va l'opérer... Si tout se passe bien, elle ne se réveillera pas avant plusieurs heures...

— Qu'elle n'ait aucun contact avec l'extérieur, ordonna le général. Dès demain matin, j'enverrai deux de mes hommes veiller sur elle.

L'interne ne songeait pas le moins du monde à discuter.

— A vos ordres, Herr General, dit-il platement.

Le général Muller se tourna vers Malko et dit d'un ton sec.

— Venez.

Malko se dirigea vers la sortie. Soulagé. L'Allemand jouait le jeu. Ils se retrouvèrent dans la cour de l'hôpital. Le brouillard était tombé et on n'y voyait pas à deux mètres.

— Que faisons-nous ? demanda le général Muller. J'ai sommeil.

— Retournons à l'appartement, dit Malko.

Ils remontèrent dans l'ambulance. Jusqu'à l'appartement de Heidi, ils n'échangèrent pas une parole. Lorsque l'ambulance s'éloigna dans le brouillard, Malko demanda soudain :

— Herr General, pourquoi ne repartiriez-vous pas à l'Ouest avec nous ? Je peux vous garantir que vous y serez bien accueilli.

L'Allemand eut un mince sourire.

— Je n'en ai pas la moindre envie... Et de toute façon, vous ne repartirez jamais à l'Ouest...

— Pourquoi ? ne put s'empêcher de demander Malko.

— Parce que dès demain, Berlin sera fermé hermétiquement pour vous. On vient me chercher à huit heures et demie. Si vous ne me relâchez pas d'ici là, l'alerte sera immédiatement donnée. Vous ne pourrez même pas sortir de cet appartement. Et ne croyez pas que vous pourrez m'échanger...

Malko ne répondit pas. Il se sentait las.

— Pour le moment, nous allons dormir, dit-il. Demain, sera une dure journée. Pour vous comme pour nous.

En pénétrant dans le petit couloir, il pensa que le vieil immeuble risquait de devenir leur tombe à tous. La lumière brillait toujours au troisième étage.

CHAPITRE XV

Malko écarta le rideau de cretonne.

— Les voilà, dit-il.

Une Tatra noire venait de s'arrêter en bas de l'immeuble. Derrière Malko, le général Muller était rasé, impeccable, sanglé dans sa redingote. Ertegul Denizli et *One Hand* Bunny étaient un peu moins frais, car ils avaient dormi à tour de rôle, pour surveiller l'Allemand. Personne n'avait reparlé de l'horrible scène de violence dont Heidi et le général avaient été les victimes. Comme si cela n'avait jamais existé.

Mais Malko se méfiait du détachement apparent du général allemand.

Heinrich Muller n'était pas homme à se laisser sodomiser par un Turc sans réagir... Malko se tourna vers lui.

— Que dois-je faire ? demanda Muller.

De nouveau, Malko l'avait « piégé » avec l'explosif télécommandé. En dépit de cette précaution, il savait que ces deux heures qui allaient suivre seraient les plus longues de sa vie.

— Nous allons descendre tous les deux, dit-il à l'Allemand. Nous monterons dans votre voiture. Arrivés à la STASI, vous déposerez le chauffeur et vous lui direz que vous la gardez.

— N'oubliez pas que si vous dites UN mot qui puisse alerter vos hommes, nous sautons tous.

Sans mot dire, le général ouvrit la porte. Malko ne se faisait aucune illusion. A la première occasion, l'Allemand agirait. Il espérait qu'il tenait quand même à la vie... Au fond de sa poche, il serra le petit cube métallique rassurant et mortel.

Un homme en veste de cuir jaillit de la Tatra dès que le général Muller parut. Celui-ci s'engouffra immédiatement à l'arrière de la Tatra, suivi de Malko. Ce dernier vit dans le rétroviseur le regard surpris du chauffeur, un jeune policier en uniforme gris, blond et mou. Le second remonta et se tourna vers le général d'un air interrogateur.

— À Lichtenberg, ordonna ce dernier d'un ton rogue.

Le chauffeur démarra immédiatement, fit demi-tour et accéléra. Il conduisait très vite, se faufilant entre les rares voitures.

Un silence pesant régnait à l'intérieur du véhicule. Pour éviter les risques, Malko avait interdit au général d'adresser la parole à ses subordonnés. Heinrich Muller se plongea dans les journaux du jour, tandis que la Tatra longeait l'Alexander Platz, puis, les immeubles gigantesques et laids de la

Karl Marx Allée. Peu à peu, les maisons s'espaçaient. La Frankfurter Allée, qui s'enfonçait droit vers l'est, coupait une espèce de banlieue clairsemée. La STASI se trouvait dans le quartier de Lichtenberg, à près de cinq kilomètres du centre.

Soudain la Tatra ralentit et tourna à gauche. Malko eut le temps de voir la plaque : Rusche Strasse. Ils y étaient !

Il échangea un regard éloquent avec le général. La Tatra ralentit et tourna à droite pour entrer dans l'immense parking de la STASI. Le Vopo de garde s'avança, puis leva la barrière en voyant le chauffeur en uniforme.

Ce dernier alla jusqu'au fond du parking et stoppa. Malko posa l'index sur le bouton de la télécommande. Il lui semblait que les battements de son cœur faisaient trembler les tôles de la voiture. Le général Muller se pencha en avant.

— Je garde la voiture, annonça-t-il d'un ton parfaitement naturel.

Le chauffeur se retourna.

— Où allons-nous, Herr Général ?

— Vous restez là, fit Muller. Je conduirai moi-même. Une intense stupéfaction se peignit sur le visage mou.

Muller avait déjà ouvert la portière pour prendre sa place au volant.

— Attendez-moi en haut, dit-il, j'aurai besoin de vous plus tard. Vous aussi, ajouta-t-il à l'intention de l'homme en veste de cuir.

Les deux policiers descendirent. Malko rejoignit le général à l'avant.

— Sortons d'ici, ordonna-t-il.

Le général Muller obéit. En se retournant, Malko aperçut les policiers qui regardaient la voiture. Perplexes.

— Vous êtes satisfait ? demanda Muller.

Le Vopo de la barrière salua, rigide et terrorisé.

— À droite, fit Malko. Prenez Normanstrasse et arrêtez-vous devant Magdalena Kirche.

De l'autre côté, une vieille et horrible église en briques rouges se dressait en face de la STASI. Peu fréquentée en raison de son redoutable voisinage. Elle risquait de délivrer plus de billets pour les caves à torture de la STASI que de laissez-passer pour le paradis...

En tournant le coin de Magdalenastrasse, Malko aperçut immédiatement la Taurus, avec Denizli et Bunny.

Sa tension se relâcha imperceptiblement. Il jeta un coup d'œil à la montre du tableau de bord.

9 heures moins dix.

Il ralentit en passant devant la Taurus, et fit un signe de tête à Denizli. L'endroit était vraiment trop dangereux.

— Par quelle porte sortira le fourgon ? demanda-t-il.

Le général Muller hésita une seconde avant de répondre :

— La petite porte, dans Normanstrasse...

De toute façon, le fourgon était obligé de rejoindre Frankfurter Allée pour

reprendre l'autoroute de Dresde. Il suffisait d'attendre un peu plus loin. Près du pont du S-Bahn, par exemple.

Il se retourna et aperçut la Taurus qui suivait. Son plan était d'une folle audace. Il n'y avait que cinq minutes de route de Lichtenberg à la ligne de démarcation avec la D.D.R. S'il ne s'emparait pas de Wolfgang Mann avant ce point, il faudrait aller le chercher dans la prison de Bautzen. Autant dire en enfer.

* * *

Malko conduisait. Lentement pour ne pas dépasser le fourgon. Son poulx battait à 120 en pensant que l'oncle Manap se trouvait à quelques mètres de lui, derrière les tôles du véhicule gris.

Le fourgon avait passé le pont du S-Bahn à neuf heures cinq ! Malko avait aperçu les deux uniformes à l'avant. Paisibles. L'arrière était un cube d'acier avec une seule porte, verrouillée de l'intérieur. Le véhicule roulait à 50 à l'heure, sans aucune autre escorte. À part maintenant, la Tatra de Malko, et la Taurus.

La Frankfurter Allée devenait Friedrichsfeld Allée. Avec de moins en moins de maisons. Ils franchirent un carrefour surveillé par un Vopo dans un kiosque.

Ensuite, il y avait une longue ligne droite, bordée de champs. Sauf, à gauche, un énorme complexe H.L.M. Malko accéléra et se tourna vers le général Muller.

— Vous allez faire exactement ce que je vous dirai, dit-il. Sinon nous sautons.

Il arrivait à la hauteur du fourgon. Il leva le pied de façon à ce que la portière avant de la Tatra soit à la hauteur de la glace du fourgon. Malko donna un petit coup de klaxon.

Le conducteur du fourgon tourna la tête, vit la Tatra noire et les épaulettes vertes du général Muller.

Malko accéléra de nouveau, dépassant le fourgon et se rabattit. En même temps, par sa glace ouverte, il fit signe au fourgon de se ranger.

C'était l'instant crucial. Si le conducteur ne comprenait pas ou se méfiait, toute l'opération tombait à l'eau. Quelques secondes s'écoulèrent. Puis, dans le rétroviseur, il vit le fourgon ralentir et appuyer sur sa droite.

Le général Muller était blême.

Malko serra le trottoir et stoppa. Il se tourna vers l'Allemand.

— Restez dans la voiture. Ne dites rien et ne faites rien.

Il prit au fond de sa poche, le terrible petit cube métallique et le tint une seconde dans sa paume. Bien en vue de son adversaire.

Le général ne baissa pas les yeux, mais ne dit rien. Malko sauta de la Tatra et marcha d'un pas décidé vers le fourgon arrêté dix mètres plus loin. Le conducteur et son compagnon attendaient, indécis. Leur glace était baissée.

Malko sauta sur le marchepied.

— Il y a un contrordre, annonça-t-il. Vous n’emmenez plus le prisonnier à Bautzen.

Le chauffeur le regarda, ébahi, mais l’accompagnateur protesta :

— Mais on a tous les papiers. C’est un ordre du général Muller.

— Le général Muller est dans cette voiture avec moi, fit Malko sèchement.

— *Ach so !* fit le chauffeur impressionné. Mais l’autre se pencha et demanda.

— Qui êtes-vous, vous ?

Malko prit son regard le plus glaçant.

— Lieutenant Boris Charkow, de la mission militaire d’U.R.S.S. Veuillez transférer immédiatement le prisonnier dans la voiture du général Muller.

Le ton de Malko était si autoritaire que les deux hommes cessèrent instantanément de se poser des questions. Le chauffeur se retourna et fit coulisser le volet d’acier qui donnait sur l’intérieur du fourgon.

— Hans, appela-t-il, débarque le gars. Il y a contrordre.

D’un geste sec, il referma le volet. Mais l’accompagnateur avait quand même envie de se rendre important. Il ouvrit la portière, sauta à terre et se dirigea vers la Tatra.

— Moi, il me faut une signature, fit-il. Je suis responsable.

Il détestait les Russes, et l’arrogance de cet officier soviétique en civil lui hérissait le poil.

Malko était obligé de le laisser faire. Il contourna le fourgon. Juste au moment où la porte arrière s’ouvrait.

Il vit d’abord un uniforme gris, une casquette, puis la silhouette voûtée et maigre de Wolfgang Mann. Le vieillard clignait des yeux, le cou enroulé dans son éternel cache-nez, le crâne enveloppé d’un énorme pansement blanc. Le garde apostropha Malko, de mauvaise humeur.

— Alors où on va ?

Une chaîne reliait son poignet à celui du prisonnier.

Une expression d’incrédulité intense se peignit sur les traits de Wolfgang Mann. Il ouvrit la bouche et laissa échapper :

— Vous !

Interloqué, le Vopo regarda Malko. Le second Vopo apparut à son tour, courbé pour sortir du fourgon.

— Détachez-le, ordonna Malko.

Là-bas, le Vopo venait d’atteindre la Tatra. Il restait quelques secondes avant que tout se gâte.

* * *

Le Vopo claqua des talons et s’inclina devant la vitrine ouverte. Pétrifié de respect. C’est la première fois qu’il voyait le général Heinrich Muller de si

près.

— Herr Général, commença-t-il, je...

Muller tourna vers lui un visage de pierre. Presque sans bouger les lèvres, il dit :

— Ce sont des criminels fascistes ! Ils essaient d'enlever le prisonnier. Empêchez-les.

Le Vopo sentit sa raison vaciller. C'était un cauchemar. Que signifiait la passivité du général. Paralysé, il continua à fixer son chef hiérarchique, incapable de prendre la moindre décision.

Le général Muller se retourna et aperçut Malko, Wolfgang Mann et son gardien. Instantanément, il comprit la chance qui s'offrait à lui.

Il ouvrit si brutalement la portière qu'il heurta le Vopo. De plus en plus stupéfait. Déjà, le général courait vers le fourgon, hurlant.

— Tuez-le, tuez-le ! Je vous l'ordonne.

Il était à moins de dix mètres de Malko. Si celui-ci déclenchait la télécommande de l'explosif, il réduisait en même temps Wolfgang Mann, en chaleur et en lumière.

Le Vopo qui venait de sauter du fourgon réagit le premier. Il plongeait fébrilement à la recherche de sa mitraillette. Quand il ressortit, Bunny et Denizli venaient de sauter de la Taurus, arrêtée derrière le fourgon.

Chacun, un fusil à la main.

L'arme du Turc tonna et le Vopo se cassa en deux sans lâcher son arme. Dans un sursaut désespéré, il réussit à sauter à terre et à lâcher une rafale qui pulvérisa le pare-brise de la Taurus, criblant l'avant. Puis brusquement, son uniforme gris sembla s'imprégner de rouge, à la place de l'estomac. Il tomba sur le côté.

Fébrilement, le Vopo attaché à Wolfgang Mann cherchait à dégager son pistolet de son étui. Ertegul Denizli marcha sur lui, appuya l'extrémité du canon du fusil contre son oreille et pressa la détente.

Les plombs groupés comme une énorme cartouche emportèrent la moitié de la tête et la casquette. Il n'y eut plus qu'une tache rouge au-dessus de l'uniforme vert, qui s'effondra, entraînant l'oncle Manap.

Malko se précipita vers ce dernier. Atterré. Jamais il n'aurait pensé terminer ainsi. Le chauffeur descendait du fourgon, mitraillette au poing. Denizli le tira à bout portant, comme un lapin. Le policier tomba, le corps à demi hors du véhicule et son arme roula par terre.

Plusieurs véhicules s'étaient arrêtés. Quelqu'un allait sûrement donner l'alerte. Malko réussit à relever Wolfgang Mann. Mais le cadavre du Vopo le retenait. Finalement, il lâcha le savant et entreprit de traîner le Vopo mort par les épaules.

— À la Tatra ! cria-t-il à Denizli et à Bunny.

L'autre voiture était inutilisable.

Le premier convoyeur avait retrouvé ses esprits. À genoux près de la Tatra il leva son pistolet et tira sur Malko. Celui-ci sentit un choc et pivota sur

lui-même. La balle avait traversé le rembourrage de l'épaule de son manteau.

Le général Muller courut jusqu'au fossé et y plongea. Désarmé, il était totalement impuissant. Il hurla au dernier convoyeur.

— Tirez, tirez ! Arrêtez-les.

Galvanisé, le convoyeur ne songea même pas à s'abriter. Les deux fusils tonnèrent en même temps et il parut soulevé de terre. Les deux giclées de plomb l'avaient pratiquement coupé en deux. Il lâcha son parabellum, tituba et tomba sur le macadam.

— Assassins ! hurla le général Muller.

Accroupi dans le fossé, il était en train de défaire fiévreusement sa ceinture de dynamite. Il y parvint et la jeta loin de lui.

Mais Malko avait d'autres chats à fouetter. Arc-bouté sur la chaîne, il remorquait le cadavre du Vopo à la tête arrachée, laissant une traînée innommable. Paralysé de terreur, Wolfgang Mann suivait comme un automate. Ertegul Denizli arriva à la rescousse, et, d'une seule main, souleva le mort par les épaules. L'étrange quatuor avança un peu plus vite vers la Tatra.

Il y avait bien trente voitures maintenant arrêtées à distance respectueuse, des deux côtés de la route.

Malko atteignit le premier la portière arrière de la Tatra. Il l'ouvrit et Ertegul Denizli y poussa le Vopo mort, puis Wolfgang Mann. Au moment de monter, il se ravisa.

Bunny, le fusil coincé sous son bras droit, empêchait le général Muller de sortir de son fossé. Il attendit que le Turc ait plongé à l'arrière de la Tatra pour monter à l'avant, à côté de Malko.

Celui-ci passa une vitesse et effectua un brutal demi-tour.

Évitant, un camion, il accéléra et monta sur le trottoir d'en face, dans un rugissement de moteur.

Dans le rétroviseur, il vit le général Muller bondir de son fossé, ramasser la mitraillette du chauffeur et la brandir dans leur direction. Il plongea la main dans sa poche et saisit la télécommande. Au point où ils en étaient...

* * *

Le général Muller ramena en arrière la culasse de la lourde mitraillette soviétique et visa l'arrière de la Tatra. Au même moment, une explosion assourdissante lui fit claquer les tympans. Le souffle le projeta comme un fétu de paille de l'autre côté de la route. La charge de dynamite qu'il avait portée autour du corps venait d'exploser dans le fossé...

Quand il se releva, couvert de poussière, ayant perdu sa casquette, ahuri, la Tatra était à trois cents mètres.

Comme un fou, il se précipita, les bras en croix en travers de la Friedrichsfeld Allée. Un camion chargé de pommes de terre manqua le réduire en pulpe. Ralentissant, le chauffeur se pencha par la portière et l'agonit

d'injures...

Le général Muller plongeait littéralement dans la cabine, arrachant presque la portière et hurla au chauffeur :

— Je suis le général Muller, Commandant la STASI ! Rattrapez la Tatra noire, là-bas !

L'autre redémarra, balbutiant des excuses, et louchant sur les épaulettes rouges. Le général était dans un tel état qu'il avait envie de marteler le pare-brise à coups de poing.

Les engrenages du vieux camion n'avaient jamais été aussi maltraités. Flirtant délicatement avec l'infarctus, le général Muller comprit, néanmoins, qu'il ne rattraperait jamais sa voiture. Le carrefour au kiosque vitré approchait :

Avant même que le camion ne s'arrête, il sauta et courut jusqu'au kiosque.

En le voyant arriver sans casquette, le visage noirci par l'explosion, les yeux fous, le Vopo de service sentit le vent de la catastrophe.

Déjà le général se jetait sur le téléphone reliant le kiosque à son commissariat.

— Ici, le général Heinrich Muller, vociféra-t-il, branchez-moi immédiatement sur le Central de la STASI.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil. Le standardiste n'en croyait pas ses oreilles.

— Qui avez-vous dit ? demanda-t-il.

Que faisait le chef de la redoutable STASI dans un kiosque de la circulation ?

Muller crut qu'il allait mourir sur place de rage.

— Muller, glapit-il, je suis le général Heinrich Muller, donnez-moi le Directeurat de la *STASI*, *so fort* !

Il se tourna vers le Vopo totalement médusé.

— Vous avez vu passer une Tatra noire ? L'autre essaya de regrouper ses esprits.

— Une Tatra... Herr Général...

D'abord, elles étaient toutes noires. Ensuite comme elles appartenaient toutes à des officiels, un modeste Vopo comme lui n'y prêtait aucune attention. Pas question de les engueuler si elles brûlaient un feu rouge.

Le général Muller le foudroya d'un regard méprisant, heureusement, le standardiste de la police le branchait sur la *STASI* :

— Ici, le général Muller, glapit l'Allemand dans l'appareil. Il y a eu un attentat inouï. Des agents fascistes ont enlevé un prisonnier extrêmement important dans ma propre voiture. Retrouvez-les coûte que coûte. Les criminels se dirigent vers le centre.

— *Ya wohl*, Herr Général, fit la voix de l'officier essayant de contenir sa surprise. Quel est le numéro de la voiture ?

Pris de court, le général Muller resta muet. Puis il se mit à jurer

abominablement. S'il n'avait pas déjà été excommunié, ces imprécations auraient sûrement suffi à lui interdire le Royaume de Dieu.

— Que l'on arrête toutes les Tattras noires ! martela-t-il. Il ne faut pas que ces criminels s'échappent. Doublez les patrouilles le long du périmètre de Sécurité. Mais ne tirez surtout pas sur le véhicule en fuite. Il y a à bord un prisonnier extrêmement important.

Il raccrocha, tremblant d'excitation. Serrant les poings de rage impuissante. S'il ne retrouvait pas Wolfgang Mann, sa carrière était finie.

Le Vopo attendait, paniqué. Le général lui jeta un regard de glace.

— Il y a un fourgon cellulaire et quatre morts, dit-il. À cinq cents mètres d'ici.

Une Tatra avec un feu clignotant bleu sur le toit stoppa devant le kiosque venant du centre. Un lieutenant en uniforme courut jusqu'au général et salua.

Le général Muller ne fit qu'un bond jusqu'à la voiture. Il avait hâte d'être à son bureau pour diriger la chasse à l'homme.

* * *

— Là, fit Malko.

Ils roulaient depuis cinq minutes dans les allées d'un gigantesque complexe de H.L.M. peint de toutes les couleurs. Malko venait de repérer une Tatra noire, identique à la leur.

Il stoppa. Il y avait dix minutes qu'ils avaient quitté le lieu de l'embuscade, trois ou quatre kilomètres plus à l'Est. Ils ne pouvaient plus continuer ainsi. Malko avait très vite quitté la Frankfurter Allée pour monter vers le nord par des petits chemins.

One Hand Bunny sauta à terre et s'approcha de l'autre voiture. Il s'accroupit devant le pare-chocs avant puis se redressa.

Tirant un tournevis de sa ceinture, il entreprit de dévisser la plaque.

Malko se retourna vers l'arrière. Terrorisé, Wolfgang Mann était serré contre le Vopo mort lié à lui par la chaîne. L'odeur fade du sang avait envahi toute la voiture.

— Il faut faire quelque chose, dit-il à Denizli. On ne peut pas garder ce cadavre.

Le Turc hocha la tête.

— Il y en a pour deux minutes.

Il sortit un couteau de sa botte, et tira à lui la main droite du mort. Avec son pouce, il chercha un point sur le poignet dans le prolongement de l'index, juste en face de la boule proéminente du radius.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Malko.

— Je lui coupe la main, répliqua tranquillement le Turc. Avec une facilité déconcertante, la lame se frayait un chemin, coupant les ligaments latéraux.

Malko essaya de penser à autre chose. Ertegul Denizli acheva son mouvement circulaire et tira d'un coup sec. La main du mort resta dans la

sienne. Un peu de sang suintait par la plaie sanglante. Superbe désarticulation.

Wolfgang Mann eut un hoquet. Il essaya d'ouvrir la glace arrière, puis vomit d'un jet dans la voiture. L'odeur atroce et aigre s'ajouta au reste. Insoutenable...

Malko sortit de la Tatra. Étourdi et horrifié. Rien ne se déroulait comme prévu. Au lieu d'avoir enlevé en douceur Wolfgang Mann et de posséder un otage en la personne du général Muller, ils étaient traqués par toute la police de Berlin et ils avaient tué quatre policiers...

Et il fallait qu'ils atteignent le Mur dans l'heure qui suivait. Il se demanda s'il n'avait pas arraché Wolfgang Mann à la STASI pour rien...

Ce dernier, blême, tira la chaîne à lui, fixant le moignon du mort d'un air horrifié.

— C'est affreux, murmura-t-il.

C'était bien l'avis de Malko.

Bunny revint de l'autre Tatra. Le changement de plaques minéralogiques était fait. Leur IS 0966 s'était transformée en IK 5214.

— Qu'est-ce qu'on fait du flic ? demanda Denizli.

— Mettons-le dans notre coffre, dit Malko.

Le propriétaire ne penserait pas à vérifier ses plaques. Mais s'il trouvait un cadavre dans sa voiture, cela risquait d'éveiller sa méfiance...

— Où allons-nous ? demanda faiblement Wolfgang Mann.

— Passer le Mur, dit Malko.

Pensant qu'ils n'avaient pas une chance sur mille d'atteindre la zone de haute surveillance qui entourait le Mur.

CHAPITRE XVI

Les yeux bleus de l'officier du G.R.U.⁽¹⁰⁾ n'avaient absolument aucune expression. Deux éclats d'agate. Il sortit un étui à cigarettes en argent et dit, sur le ton de la conversation mondaine la plus suave :

— Vous allez le reprendre très vite, n'est-ce pas ?

Igor Rokosky n'était qu'un attaché militaire de l'ambassade soviétique, mais le puissant général Heinrich Muller sentit un frisson glacial lui parcourir l'épine dorsale. Les Russes mettraient tout leur poids pour le déboulonner s'il ne réussissait pas à reprendre Wolfgang Mann. Il se demandait quel était le salaud de la STASI qui les avait immédiatement prévenus de l'incident.

L'officier soviétique avait débarqué dans son bureau un quart d'heure après lui. Sous son regard froid et ironique il avait dû téléphoner, donner des ordres, recevoir un médecin qui s'était superficiellement assuré que l'explosion ne l'avait pas blessé, rendre compte à son Ministre.

Le téléphone sonna. Il décrocha, le cœur dans la gorge.

— Ici, général Muller.

— Nous avons arrêté enfin les contrebandiers de marks annonça la voix triomphante d'un jeune lieutenant.

— Je m'en fous, dit Muller.

Il raccrocha et affronta le regard du Soviétique.

— Ils ne peuvent pas sortir de Berlin, affirma-t-il. Les huit points de passage sont surveillés par des équipes spéciales. Les patrouilles ont été triplées le long du Mur. Tous les hommes sont en état d'alerte.

— Je vous avais dit d'être prudent, répliqua sentencieusement le Russe. Ce sont des individus dangereux et organisés. Vous êtes sûr qu'ils n'ont pas déjà creusé un tunnel ?

Le général Muller secoua la tête.

— Impossible. Nous avons des sismographes ultrasensibles dans toute la zone qui entoure le Mur.

L'officier soviétique se leva. L'air d'un cactus venimeux.

— Prévenez-moi dès que vous les aurez repérés. Ce soir, je dîne à l'*Unter Den Linden*.

Tous les Russes allaient là à cause de la proximité de leur ambassade.

Le général Muller s'extirpa une poignée de main chaleureuse. En grinçant des dents. Dès que le Soviétique fut sorti, il se prit la tête dans ses mains.

Le brigadier de la Volkspolizei, Helmut Glitz tapait la semelle en face du café *Moskow*, sur la Karl Marx Allée. Il faisait un froid à ne pas mettre un fasciste dehors. Glitz et trois Vopos étaient obligés de surveiller le barrage mis en place une demi-heure plus tôt. Dès qu'il apercevait une Tatra noire, le brigadier Glitz se mettait en travers de la large avenue et levait son disque rouge, tandis que ses trois camarades braquaient leurs mitraillettes.

Comme il passait une Tatra toutes les deux minutes, ils n'arrêtaient pratiquement pas.

Et, comme par hasard, c'étaient toujours de hauts fonctionnaires qui ne comprenaient rien à cet outrage. Or, la STASI avait dit « toutes les Tattras ». La Karl Marx Allée était barrée par une herse, ils étaient bien forcés de stopper. Mais un major venait de traîner le malheureux brigadier Glitz dans la boue, en le menaçant des plus épouvantables sanctions.

Le poste émetteur-récepteur du brigadier grésilla soudain. Il le décrocha de son épaule et enclencha l'écoute.

— Attention, fit la voix du commissariat, nous avons maintenant le numéro de la voiture en fuite : IS 0966. Je répète IS 0966. Les quatre individus qui l'ont volée sont armés et dangereux.

Le brigadier Glitz sortit un stylo et griffonna le numéro dans la paume de sa main. Une brusque exclamation lui fit lever la tête.

— *Achtung !*

Un des Vopos avait crié. Une Tatra noire venait de tourner autour du Rond-Point Lénine et se dirigeait vers eux, roulant assez vite.

Le brigadier Glitz s'avança et leva son disque.

La voiture ne ralentit pas. Helmut Glitz décrocha la mitraillette de son épaule. La Tatra n'était plus qu'à vingt mètres. Il put lire la plaque d'immatriculation IK 5214. Excédé à l'idée d'une nouvelle engueulade, il se recula devant la herse, laissant passer le véhicule. Au passage, il aperçut quatre hommes à l'intérieur et eut un brusque coup au cœur.

Il y avait un autre barrage au coin de l'Alexander Platz et il pouvait les prévenir par radio. Mais si jamais c'était la voiture recherchée, il était bon pour le Tribunal du Peuple, à cause de sa négligence... Il se retourna, de nouveau face au Rond-Point Lénine.

* * *

Ertegun Denizli reposa le fusil au fond de la Tatra. Ce quitte ou double avec la mort était épuisant pour les nerfs. Ils avaient pu éviter un premier barrage, où attendaient cinq Tattras, en tournant juste avant.

Le second n'avait pas de herse et ils l'avaient brûlé. Dieu sait pourquoi, les Vopos n'avaient pas tiré.

Cette fois, en voyant la herse, le Turc s'était dit que c'était la fin du parcours. Ils ne pourraient pas mener indéfiniment leur petite guerre contre la

police de Berlin.

Le barrage passé, Wolfgang Mann se détendit imperceptiblement. Il avait enfoui son poignet alourdi de la menotte et de la chaîne dans la poche de son pardessus, comme s'il avait honte. Le gros pansement qu'il avait autour de la tête lui donnait l'air comique. Un peu de sang avait filtré à travers.

— Ils vont nous reprendre, gémit-il. Nous ne...

Il renifla, prêt à pleurer. Malko se retourna une seconde pour lui adresser un sourire rassurant.

— Dans cinq minutes, nous aurons atteint le Mur, annonça-t-il. Et dans une heure, vous serez à l'Ouest.

Il filait le long de la Memhardstrasse. Arrivé à la hauteur du *Stadt Berlin Hôtel*, il ralentit et stoppa presque Denizli sauta en voltige et courut vers le parking où se trouvait la Pontiac.

Malko tourna tout de suite à droite et emprunta ensuite un dédale de petites rues tristes pour laisser le temps au Turc de les rejoindre. Cinq minutes plus tard, en pénétrant dans Ackerstrasse, il se contracta. Ils entraient dans l'ultime zone dangereuse : deux cents mètres plus loin, Ackerstrasse s'achevait au Mur.

Mais ils n'allaient pas jusque-là.

Malko tourna brutalement à droite dans un petit square vieillot et ralentit. À travers les arbres, il apercevait de l'autre côté du square, les briques rouges de la Versöhnung Kirche. L'église de la Réconciliation. Le but de sa folle course à travers Berlin-Est. Au même moment, la Pontiac verte surgit dans le rétroviseur.

L'église était construite tout près du Mur. Pour cette raison, les autorités de l'Est l'avaient condamnée depuis des années. Même les vitraux avaient été remplacés par des murs de briques.

Aveugle et déserte, la Versöhnung Kirche ne servait plus à rien.

Son cœur s'arrêta de battre : la porte de la grande nef était ouverte et un camion arrêté devant. Sous la surveillance de deux Vopos, mitrailleuse en bandoulière, des ouvriers démenageaient des bancs et des chaises !

Automatiquement, Malko accéléra, passant devant les Vopos indifférents. Suivi de la Pontiac.

Avec l'impression d'avoir une tonne de glace sur le dos...

Seul Wolfgang Mann n'avait pas encore compris.

Malko tourna de nouveau à gauche, le cerveau en ébullition. Il fallait s'éloigner en toute hâte du Mur. Il faillit crier de dépit en pensant à toute l'organisation en place de l'autre côté, Bernauerstrasse...

— Où allons-nous ? demanda tout à coup Wolfgang Mann.

— Il y a un contretemps, dit Malko avec tout le calme dont il était capable. Nous passerons demain.

— Demain !

D'un coup, le vieil Allemand se remit à pleurer. Malko freina et stoppa. La Pontiac s'arrêta à sa hauteur. Denizli se pencha vers Malko qui lui

demanda.

— Est-ce que nous pouvons nous cacher chez votre amie ?

Le Turc hocha la tête. Pas enthousiaste.

— Jusqu'à neuf heures ce soir. Pas après. Elle habite avec une copine qui n'est pas sûre.

Tout Berlin-Est parlerait dans quelques heures de l'attaque du fourgon cellulaire... Personne n'était sûr.

— Je vais vous déposer tous les deux chez elle, dit Malko. Avec Wolfgang Mann. Ensuite je me débarrasserai de cette voiture. Je reviendrai à pied.

— Et après ? demanda Ertegun Denizli. À neuf heures et demie, il faudra partir.

— D'ici là, j'aurai trouvé une solution, affirma Malko.

Denizli guida Malko. Heureusement, ils s'éloignaient du Mur, vers Prenzlauer-Allée. La circulation était rare, à part quelques trolleybus, et personne ne semblait les remarquer. L'immeuble où habitait l'amie d'Ertegun Denizli faisait partie d'un complexe de vieilles maisons dans une rue froide et triste. Malko arrêta la Tatra au coin de la rue.

— À tout à l'heure, dit-il.

Bunny et Wolfgang Mann descendirent, rejoignant Denizli. Malko fit demi-tour, le cœur un peu plus léger. Même s'il se faisait prendre maintenant, l'oncle Manap aurait une minuscule chance de s'en tirer. Coûte que coûte, il fallait prévenir Krisantem du contretemps.

Et se débarrasser de cette voiture.

Le grondement du S-Bahn qui coupait la Schönhauser Allée lui donna une idée. Il mit le cap sur la Friedrichstrasse et arriva au croisement de Unter den Linden sans encombre.

Il prit à droite dans Friedrichstrasse et remonta la rue, passant le terrain vague et le pont du S-Bahn. Puis il tourna dans Georgenstrasse, vérifia d'un coup d'œil que personne ne l'observait, stoppa et descendit de la Tatra. Quand on la trouverait, il y avait une petite chance pour que la STASI pense qu'il avait pu s'échapper par la Friedrichs Bahnhof.

Il s'éloigna à pied rapidement. En se répétant mentalement une adresse à laquelle il ne s'était jamais rendu. Mais qui représentait leur dernière chance.

* * *

Au moment où il s'engageait dans l'escalier de bois, une porte s'ouvrit derrière Malko au rez-de-chaussée. Une matrone en noir l'observait d'un œil soupçonneux. D'un trait, il monta jusqu'au quatrième, le sang aux tempes.

Il frappa à la porte de gauche. Deux petits coups secs. On entendait de la musique.

La musique s'arrêta, il y eut un bruit de pas et la porte s'ouvrit.

— *Yvâpaïva*, dit doucement Malko.

Les yeux de Solweig Morika s'agrandirent. Malko y lut en une fraction de seconde des tas de choses : une intense surprise, une once de reproche et puis autre chose de moins avouable qui balaya le reste.

— *Perkelê*^[11] Malko ! fit la jeune Finlandaise. Entre.

Elle était vêtue d'une vieille jupe de lainage, de bas de laine et d'un pull. Pieds nus. Il entra, et elle referma.

— Je croyais ne jamais te revoir, dit-elle.

— Tu vois, que je ne t'avais pas oubliée, dit Malko.

Toute honte bue.

Les yeux de la jeune fille brillèrent.

— Tu tombes bien, c'est mon anniversaire aujourd'hui. J'allais boire mon Champagne toute seule. Mais ta as l'air fatigué. Je vais te préparer ce qu'on donne aux chasseurs après une battue chez nous, du *Turkish blutt*^[12].

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut ! Laisse-moi te faire la surprise.

* * *

— *Malianne* ! fit Solweig.

— *Malianne* répondit Malko.

Ils vidèrent ensemble leur verre. Le *Turkish blutt* plongeait Malko dans une euphorie trompeuse. Mélange de vin blanc et de Champagne, c'était redoutable pour la matière grise.

Les jambes repliées sous elle, sur le divan à côté de Malko, Solweig jouait avec son verre vide. Sa jupe tirée découvrait d'amusantes jarretelles qui attachaient ses bas de laine. En voyant le regard de Malko, elle eut un sourire ambigu.

— J'ai été idiot, l'autre jour, de me sauver comme cela...

— Mais non, dit Malko.

Elle se reversa un verre et le but d'un coup.

— Je croyais bien que tu ne reverrais jamais ta paysanne finlandaise... Mais je crois que j'étais tombée un peu amoureuse...

Elle se tourna, les yeux comme des étoiles.

— *Iddi Suda* !^[13]

Elle se jeta d'un coup contre lui. Sa poitrine tiède et dure, ses cuisses longues, sa bouche, son ventre, tout sembla s'incruster d'un coup. L'oncle Manap s'évapora dans les vapeurs du *Turkish blutt*. Quand il toucha la peau nue au-dessus du bas, Malko sentit la Finlandaise frémir comme un pur-sang. Ils s'étreignirent furieusement. Dans une mêlée de membres, de mains, de bouches.

Brusquement la tension des dernières heures se diluait dans le corps tiède de Solweig.

A demi étendue sur le canapé, elle se laissa prendre la tête dans le vide,

un pied par terre, comme une collégienne de quinze ans qui fait l'amour à la sauvette dans l'appartement de ses parents.

Quand ils reprirent leurs esprits, Solweig éclata de rire devant sa jupe décousue, son slip roulé en boule par terre, son pull transformé en tour de cou et son soutien-gorge dégrafé. Et Malko n'était guère plus présentable... Solweig se pencha devant son désir presque intact, infligeant pendant quelques secondes à Malko une caresse insupportable de douceur. Le divan ne résisterait pas à un second assaut...

Mais Solweig releva la tête, souriante.

— Tu restes avec moi ce soir, n'est-ce pas ?

Elle vit l'ombre dans les yeux dorés de Malko et se raidit.

— C'est comme tu veux, ajouta-t-elle sèchement. Malko lui prit la main et la baisa. C'était le moment délicat.

— Il faut que je t'avoue quelque chose, dit-il.

CHAPITRE XVII

— Ils vont te tuer, s'ils t'attrapent, murmura Solweig. Malko ne répondit pas. Solweig savait tout. Wolfgang Mann, la C.I.A., l'attaque du fourgon cellulaire et son dénouement tragique. Épuisé, il s'était endormi allongé sur le divan où ils avaient fait l'amour et venait de se réveiller. La nuit était tombée. Solweig le regardait reprendre ses esprits, assise dans un fauteuil. Anxieuse, amoureuse et terrorisée.

— Je voudrais tellement t'aider, dit-elle. Que tu puisses venir coucher ici ce soir avec tes amis. Mais il y a la gardienne en bas. Elle m'espionne.

— La grosse femme en noir ? demanda Malko.

— Tu l'as vue ? Je suis sûre qu'elle me surveille. Qu'elle regarde qui vient me voir. Il y en a dans toutes les maisons habitées par des étrangers.

C'était de la folie de venir là avec Wolfgang Mann. Il fallait trouver autre chose pour la nuit, mais Solweig pouvait quand même aider Malko.

— Tu n'as jamais eu de problèmes avec la police d'ici ? demanda-t-il.

Solweig secoua la tête.

— Non. Ils sont venus une fois ou deux, au début, poser des questions à la propriétaire. Sauf, un jour, un électricien qui a eu une conduite bizarre... Il est venu de la part de la propriétaire, a voulu tout vérifier alors que cela marchait très bien. Il est revenu en mon absence et a même déchiré le papier de la chambre...

— Le papier de la chambre ?

— Oui, je vais te montrer.

La jeune Finlandaise l'emmena dans la pièce voisine. S'accroupissant, elle montra un trait qui zigzagait sur le papier à fleurs.

— Il l'avait recollé, dit-elle fièrement, mais je m'en suis aperçue.

Malko s'accroupit à son tour et entreprit de décoller le papier du mur. Celui-ci vint assez facilement. À vingt centimètres de la plinthe, Malko aperçut soudain une tache noire. Il s'immobilisa et désigna silencieusement du doigt le petit rond métallique. Penché à l'oreille de Solweig, il murmura :

— Un micro...

Prenant Solweig par la main, il l'entraîna hors de la chambre, puis ouvrit la fenêtre.

— Ici, nous pouvons parler, dit-il.

La jeune Finlandaise n'en revenait pas.

— Mais pourquoi a-t-on mis un micro ? s'étonna-t-elle, je ne suis pas une espionne.

— Pour les communistes, expliqua Malko, le micro clandestin fait partie de l'ameublement au même titre que le chauffage central. Chaque fois qu'un nouveau correspondant de presse s'installe à Berlin-Est, on repeint son bureau... C'est-à-dire qu'on farcit ses murs de micros. Ils se méfient par définition de tous les étrangers.

— Venez quand même coucher ici ce soir, supplia Solweig.

Malko secoua la tête.

— Non. Si on nous trouvait ici, tu passerais de longues années en prison. Pour une histoire qui ne te regarde pas. Déjà, en venant ici, je te mets en danger.

Elle se jeta contre lui, s'appuya de tout son corps :

— Mais je m'ennuyais avant de te connaître, maintenant, je vis.

— Tu veux faire quelque chose d'aussi utile, expliqua Malko.

— Quoi ?

— Dès que je t'aurai quittée, pars à l'Ouest.

Il lui expliqua en détail ce qu'il attendait d'elle, écrivant ce qu'elle risquait de ne pas retenir. C'était une fille solide, il pouvait compter sur elle.

— Mais toi, où vas-tu aller ?

— Je ne sais pas encore, dit Malko.

— J'ai une idée, s'exclama-t-elle. Un jour, un ami m'a emmenée dîner au 37^e étage du *Stadt Berlin*. C'était plein de gens de tous les pays.

— C'est une idée, admit Malko. Maintenant, je dois partir.

Solweig l'embrassa. La fatigue et l'énervement aidant il sentit son désir renaître brusquement. Elle s'en rendit compte, et se serra plus fort contre lui. Agitée de tressaillements.

— Tu ne vas pas partir dans cet état-là, souffla Solweig. Elle se laissa glisser à genoux devant lui. Par la fenêtre ouverte, Malko apercevait les toits gris et tristes. Il se dit que c'était peut-être la dernière fois. Sous la caresse habile et têtue, il ferma les yeux, se disant qu'il est souvent plus tard qu'on ne le croit.

* * *

Ertegul Denizli avait dû le guetter par la fenêtre, car il surgit devant Malko dans le couloir sombre. Plutôt nerveux.

— Il faut partir, dit-il. Elle ne va pas tarder. Vous avez pu prévenir Elko ?

— Tout va bien, dit Malko. Ils seront prêts pour demain à la même heure. Mais il faut tenir jusque-là...

Le Turc gratta sa joue pleine de barbe.

— Pour moi, il n'y a pas de problèmes... Bunny m'a dit qu'il allait mettre la voiture dans un parking et dormir dans le coffre...

— Bonne idée dit Malko. Il faudrait se remettre devant le *Stadt Berlin*. Que Bunny se mette dans le coffre. Vous l'y conduirez et vous laisserez la voiture. Les clefs seront par terre. Si tout se passe bien, je la prendrai et je

viendrais vous chercher... Dans le cas contraire, à neuf heures moins dix, partez et repassez avec Bunny. Maintenant, aller chercher l'oncle Manap. Je l'emmène.

Subjugué, le Turc ne posa aucune question. Il commençait à comprendre pourquoi son ami Krisantem vouait une telle dévotion à l'homme aux yeux d'or.

* * *

Une file résignée de businessmen étrangers attendait un taxi devant le *Stadt Berlin Hôtel*. Malko poussa Wolfgang Mann dans la porte tournante. Le dernier endroit où la STASI viendrait les chercher.

Ils étaient venus à pied sans encombre de l'appartement de l'amie de Ertegul Denizli, l'obscurité aidant.

À droite dans le hall, des groupes discutaient autour de tables basses. À gauche, Malko aperçut une cafétéria bondée.

— Venez, dit-il à Wolfgang Mann.

L'Allemand le suivit docilement, dans un état second. Malko lui avait fait remplacer son compromettant pansement par un sparadrap plus discret.

Ils cherchèrent une place. Plusieurs Vopos en uniforme consumaient au long comptoir. Pas une place libre. Et ce n'était pas encore assez cosmopolite. Ils ressortirent dans l'immense hall de marbre. Cinq Chinois attendaient sagement assis à côté de leurs valises. On les avait oubliés. Comme ils ne parlaient que le chinois, ils espéraient qu'un responsable se souviendrait de leur existence... Ce qui pouvait prendre un jour ou une semaine.

Des Bulgares bruyants croisèrent Malko, accompagnant une jeune femme à l'élégance tapageuse.

Leur pays ne produisant que des yoghourts, Berlin avait pour eux des charmes de Byzance.

Le hall était en forme de L. À l'angle, Malko trouva un porte-journaux et s'empara de la *Pravda* du jour qu'il coinça ostensiblement sous son bras. Puis, il poussa Wolfgang Mann jusqu'à l'ascenseur desservant le 37^e étage directement. Il fallait coûte que coûte, trouver un endroit où passer la nuit. Moins risqué que le hall.

La vue était presque aussi belle que de la tour de T.V. Malko se dirigea vers l'entrée du bar, à gauche, tout en longueur, envahi d'une foule compacte.

La fille du vestiaire leur barra la route, peu engageante :

— Vous avez réservé ?

Malko brandit sa *Pravda* et dit en Russe :

— Bien entendu, ma petite colombe.

Subjuguée, la fille les laissa passer. Il restait encore deux places sur une des banquettes faisant face au bar, où officiaient des barmen en boléros pailletés sortis tout droit de Médrano.

En dehors des citoyens des « pays frères », il y avait tous les étrangers

capitalistes, à Berlin-Est pour affaires.

Et de nombreuses femmes. Certaines jolies, habillées presque avec provocation. Et pas toujours accompagnées. A côté de Malko deux créatures assez jeunes sirotaient des cocktails blanchâtres. L'une, en pantalon et pull rouge, extrêmement bien faite, avec une curieuse lèvre supérieure proéminente. L'autre, grande blonde plantureuse avec une mini jupe et des bottes. Certainement pas des stakhanovistes du Dnieper... Un grand Somalien, noir comme un ramoneur, s'inclina devant elles pour les inviter à danser, mais elles refusèrent. L'Africain se rabattit sur un groupe de trois filles qui parlaient très fort au bar.

Malko but sa vodka d'un trait. Un petit Italien frisé comme une scarole vint inviter sa voisine qui refusa de nouveau. Elle tourna la tête et son regard croisa celui de Malko.

Il y lut un intérêt certain et une amorce de sourire se dessina sur l'étrange bouche sensuelle. Le pull rouge moulait une poitrine nettement au-dessus de la moyenne... La fille alla au bar chercher un cognac. Malko vit la bouteille Hennessy « Bras d'or ». L'Allemagne de l'Est se civilisait. Les trois barmen pailletés n'arrivaient pas à fournir. Maintenant, le petit bar était bourré. Une femme passa, agressivement moulée dans une combinaison de plastique peint en panthère, remorquée par un Polonais énormément fier.

Malko commençait à se demander qui étaient toutes ces créatures de rêve. Inattendues dans un pays socialiste puritain. Il voulait en avoir le cœur net. Avec une petite arrière-pensée, il se tourna vers sa voisine :

— Voulez-vous danser ? demanda-t-il en allemand.

Visiblement elle ne comprit pas. Elle sourit gentiment et répondit en anglais :

— Je suis tchèque.

— D'où venez-vous ? fit Malko en tchèque.

C'était une des langues qu'il parlait à peu près convenablement. Le château de Liezen n'était qu'à une trentaine de kilomètres de la frontière tchécoslovaque.

Le pull rouge était visiblement ravi !

— Nous venons de Brno, expliqua la voisine de Malko. Nous sommes arrivées ce matin...

Malko se leva, fit un clin d'œil à Wolfgang Mann et prit la Tchéquie par la main.

— Allons danser, dit-il.

Elle le suivit dans la salle voisine. Sur la piste elle se colla à lui sans même prendre la peine de bouger les pieds.

Dans n'importe quel endroit civilisé on aurait jeté l'orchestre par la fenêtre, après lui avoir fait manger tous ses instruments. Il massacrait des vieux fox-trot avec un tel manque d'enthousiasme que c'en était gênant. En s'arrêtant dix minutes tous les quarts d'heure. La Tchéquie s'en moquait éperdument. Son ventre dansait une petite gigue contre celui de Malko. Elle

demanda :

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Maintenant ?

— Oui.

Il hésita.

— Je ne sais pas très bien. Je suis avec un ami assez âgé. Nous nous ennuyons...

La fille leva la tête et chercha son regard !

— Qu'est-ce que vous avez envie de faire ?

Son ventre posait la même question. Malko hésitait à comprendre. C'était trop gros.

— Et vous ?

Elle s'incrusta encore un peu plus.

— Nous pourrions aller tous les quatre quelque part, proposa-t-elle.

Malko s'écarta un peu d'elle, et la regarda.

— Vous êtes ravissante, dit-il. Comment vous appelez-vous ?

— Ute. Et nous aimons les dollars toutes les deux, fit froidement la Tchèque.

Malko sourit.

— Vous n'acceptez pas les marks ?

— De l'Est ?

— Non.

— De l'Ouest.

Elle lui rendit son sourire.

— Si.

— Et où irions-nous ? demanda Malko.

— Nous avons deux chambres à l'hôtel, dit Ute. Ma copine, c'est Jan. Nous prenons cinq cents marks pour la nuit toutes les deux. On vient de Brno une fois par mois, pour trouver des devises. Ici, il y a toujours beaucoup d'étrangers.

Le Printemps de Prague en quelque sorte...

L'orchestre s'arrêta. Les plus polis applaudirent. Malko aussi, tant sa rencontre était inespérée. Deux filles ne parlant pas l'allemand, ne connaissant personne à Berlin, en dehors du système et possédant des chambres !

Ils revinrent au bar. Malko se pencha à l'oreille de Wolfgang Mann.

— Je crois que nous avons trouvé un endroit où passer la nuit.

Les deux filles parlaient ensemble en tchèque. Malko lui dit :

— Sortez les premières. Inutile de nous faire remarquer.

Ute lui jeta un regard soupçonneux.

— Vous allez vraiment venir ?

Sans répondre, Malko prit dans sa poche un billet de cent marks et le glissa dans son sac. Ute s'épanouit immédiatement.

— Nous sommes au 825 et 827. On vous attend.

Malko les regarda partir. Il n'y avait presque plus de filles seules. Le

Somalien serrait de près au bar une grande fille en robe argentée.

Il alla au bar, paya et demanda une bouteille de vodka au barman chamarré. Ils sortirent et durent redescendre jusqu'en bas, car l'ascenseur ne desservait que le « top ». Wolfgang Mann titubait de fatigue et souffrait de la tête.

* * *

Ute entrouvrit la porte avec méfiance, avant de reconnaître Malko.

Il poussa Wolfgang devant lui. L'Allemand écarquilla les yeux : Jan avait déjà ôté sa jupe et se prélassait dans un fauteuil, en collants foncés et en bottes blanches... Ute s'approcha de Malko.

— Tu ne seras pas déçu, promet-elle. Et si tu viens plus tard à Brno, ça sera beaucoup moins cher.

Malko n'osa pas lui dire que les probabilités étaient extrêmement faibles...

Il posa la bouteille de vodka avec quatre billets de cent marks sur la table et les deux Tchèques poussèrent un cri de joie.

En un clin d'œil, Ute fit glisser son pantalon et apparut en slip.

— Tu veux qu'on s'amuse toutes les deux d'abord ?

C'était encore ce qu'il y avait de moins fatigant.

— Pourquoi pas ? dit Malko.

Le pull rejoignit le pantalon sous le regard incrédule de Wolfgang Mann. C'était vraiment trop d'émotions pour une seule journée.

Malko grogna. Ute, nue comme un ver, venait de se glisser contre lui. Il s'était réfugié dans la chambre de Jan laissant Manap et les deux filles dans l'autre.

— Tu dors ? demanda-t-elle.

Il se maudit d'avoir apporté de la vodka. Les deux Tchèques étaient déchaînées. Leur démonstration saphique n'avait pas été très convaincante en dépit de leurs gémissements. Mais ensuite, Ute s'était livrée à un assaut très professionnel sur Malko, qui n'avait pu s'esquiver sous peine d'éveiller ses soupçons, tandis que Jan essayait en vain de revigorer l'oncle Manap.

Puis, elles s'étaient mises à danser ensemble au son de la radio de Berlin-Ouest.

Maintenant Ute semblait excitée pour de bon. Elle commença à caresser Malko avec une dextérité patiente.

— J'ai trop bu, lui dit-il pour avoir la paix. Tu devrais aller faire cela à mon ami.

— Jan a essayé, dit Ute. Il ne peut pas.

— Tu es plus belle que Jan, dit Malko. Après tout il a payé aussi.

Vaincu par cet argument commercial, Ute se releva et sortit de la chambre.

Trente secondes plus tard, Malko retombait dans un sommeil profond.

Avant les festivités, il avait fait téléphoner Jan au standard pour qu'on la réveille à huit heures...

CHAPITRE XVIII

Malko se réveilla en sursaut. Ute lui secouait l'épaule, pas maquillée, décoiffée, affolée. Puant la catastrophe.

— Votre copain ! fit la Tchèque. Il n'est pas bien du tout. Hier soir, j'ai fait comme vous m'aviez dit. Ça a été. Mais quand il a voulu recommencer ce matin, il est devenu tout blanc et il a tourné de l'œil. Depuis, il respire à peine et j'ai peur qu'il claque. Qu'est-ce qu'on fait ?

— J'arrive, dit Malko.

Il se leva et s'habilla à toute vitesse. Il ne manquait plus que cela ! Sa montre indiquait sept heures trente.

* * *

Wolfgang Mann était étendu sur le dos, nu comme un ver.

La peau du vieil Allemand était irrésolument blanche. Il avait les yeux fermés et respirait péniblement. Ute, qui avait remis son pull rouge et un pantalon, se pencha sur lui.

— Vous voyez comment il est ? dit-elle. J'ai les jetons...

Malko réfléchissait à toute vitesse. Appeler un médecin représentait un risque certain. Mais, dans le cas contraire.

Wolfgang Mann risquait de mourir. Il se pencha sur le vieillard.

— Comment vous sentez-vous ?

Wolfgang Mann entrouvrit les paupières.

— J'ai mal, murmura-t-il. Un étai qui me serre la poitrine. Cela descend presque dans le bras. Je crois que je vais mourir.

Il referma les yeux.

Malko décrocha aussitôt le téléphone et demanda la réception. Il expliqua que la personne occupant la chambre avait un malaise. La standardiste lui promit un médecin dans les cinq minutes...

— Allez dans l'autre chambre, dit-il à Ute.

Elle obéit. Jan s'était finalement endormie dans le lit à côté de Malko. Celui-ci essaya de ne pas s'affoler.

Quand on frappa à la porte, il entrouvrit et vit un jeune homme barbu, une grosse sacoche noire à la main.

— Entrez, dit Malko, mon ami vient d'avoir un malaise.

Le jeune médecin entra. Il tiqua en voyant le corps nu.

— C'est vous qui l'avez déshabillé ?

Malko prit l'air volontairement embarrassé.

— En réalité, expliqua-t-il, ce monsieur avait emmené dans sa chambre une personne... enfin, vous me comprenez, et c'est à la suite de cela qu'il a eu ce malaise.

— Il a vomi ? demanda-t-il.

— Je crois, dit Malko.

Le jeune médecin commença à ausculter Wolfgang Mann : tension, auscultation, pouls, cœur. Il tira de sa sacoche noire une seringue.

— Je vais lui faire de la morphine et de l'héparine, dit-il, mais il faut l'hospitaliser très vite. Il a une crise d'angine de poitrine.

Le médecin retira l'aiguille et remit le tout dans son sac noir. Puis il décrocha un téléphone et composa un numéro.

Malko entendit qu'il demandait une ambulance. Il raccrocha et se tourna vers lui :

— Ils seront là dans une dizaine de minutes. Restez près de lui. J'ai une autre visite à faire. Il ne craint rien pour le moment.

Il referma sa sacoche et sortit. Aussitôt, Malko alla délivrer Ute. Il n'avait pas beaucoup de temps pour agir.

— On va le transporter à l'hôpital, dit-il à la Tchèque... Pour gagner du temps, je vais l'emmener en bas.

Malko enfila son manteau, prit une couverture et l'étala par terre. Il souleva Wolfgang Mann et le déposa dessus. Il n'avait pas le temps de l'habiller. Le vieillard gémit mais n'ouvrit pas les yeux. Malko l'enroula et le chargea dans ses bras. Heureusement que la voiture de Denizli était garée juste en face de l'hôtel...

— Accompagnez-moi jusqu'à l'ascenseur, demanda-t-il à Ute.

Du coup, Ute avait pris aussi l'ascenseur. En trente secondes, ils furent au rez-de-chaussée. Malko fendit la foule qui attendait l'ascenseur et s'élança dans le hall. Wolfgang Mann commençait à se faire très lourd. Il faillit encore emboutir un Chinois qui s'écarta, interloqué.

Un groom en uniforme gardait la porte. Malko lui fit signe de l'ouvrir et dit d'une voix impérieuse :

— Vite, je suis médecin, cet homme est malade...

Le groom lui tint la porte. Malko s'élança dans le crachin, traversa le terre-plein devant l'hôtel, jusqu'au parking. Il dut longer la grille avant de trouver une ouverture. La Pontiac verte était cinquante mètres plus loin, couverte de buée. Au moment où Malko l'atteignait, hors de souffle, Denizli surgit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le Turc.

— Un pépin, dit Malko. Ouvrez vite la voiture.

Denizli obéit et il déposa Wolfgang Mann sur la banquette arrière. Juste au moment où le coffre s'ouvrait sur *One Hand Bunny*, plutôt ankylosé. Malko se retourna, observant la porte du *Stadt Berlin*. Un homme en civil discutait avec Ute, la tenant par le bras... Dans cinq minutes, ils allaient avoir

toute la STASI à leurs trousseaux. Malko souhaita que Ute n'ait pas trop d'ennuis.

Le moteur de la Pontiac tournait déjà. Malko prit le volant et trente secondes plus tard ils filaient vers le nord, laissant derrière eux l'Alexander Platz. À l'arrière, la tête sur les genoux de Bunny, Wolfgang Mann, livide comme un Pierrot, respirait à peine.

* * *

L'église de la Réconciliation évoquait plutôt l'apocalypse avec ses vitraux murés et ses portes closes. Mais cette fois, il n'y avait personne devant. Malko arrêta la Pontiac devant.

— À vous, dit-il à Bunny.

Le gros Noir sauta à terre et courut à la grande porte. Malko le vit sortir un pied de biche de sa poche, fourrager entre les battants. Il y eut un claquement sec et le panneau de droite s'écarta. Bunny donna un coup d'épaule et la porte s'ouvrit.

Malko descendit à son tour et rejoignit le Noir.

La nef était sombre, glaciale, désolée, le silence impressionnant. Denizli arriva à son tour, portant Wolfgang Mann, toujours inanimé. Il le déposa délicatement sur les dalles glaciales et repartit. En moins de cinq minutes lui et Bunny eurent transporté à l'intérieur de l'église tout le matériel contenu dans la Pontiac.

Tandis que ses deux compagnons restaient à l'intérieur, Malko ressortit, remonta au volant. Il alla garer la voiture dans une petite rue transversale qui s'ouvrait un peu plus loin, à la hauteur de la porte de la sacristie murée depuis longtemps. Puis il revint à pied et referma derrière lui la porte de l'église. Personne ne semblait les avoir remarqués.

Ertegun Denizli avait allumé une grosse torche électrique. Cette grande nef vide était saisissante. Malko se dirigea vers le fond, et trouva facilement l'escalier en colimaçon menant au clocher. La porte n'était pas fermée. Les trois hommes s'engagèrent sur les marches de pierre, étroites et poussiéreuses.

Au fur et à mesure qu'ils s'élevaient, une faible lueur éclairait l'étroit boyau. Les communistes n'avaient pas obturé les orifices du clocher. Malko s'arrêta une seconde pour laisser souffler Denizli qui s'était chargé de Wolfgang Mann. Il regarda à travers l'ouverture et aperçut, par delà le mur, les maisons de la Bernauerstrasse. L'Ouest à cinquante mètres d'eux ! Comprenant ceux qui s'étaient jetés sur les barbelés du Mur, sans aucune chance d'échapper aux Vopos... simplement pour fuir cet univers concentrationnaire.

En face de l'église, l'immeuble où devait attendre Elko Krisantem avait toutes ses fenêtres fermées. Malko eut brusquement peur. Et si quelque chose était arrivé à Solweig. Il prit dans le sac de Bunny le Panasonic, déplia l'antenne, mit le transmetteur sur *on* et colla sa bouche au micro.

— Elko, fit-il à voix basse. Vous m'entendez ?

Une fraction de seconde plus tard, la voix du Turc répondit, altérée par l'émotion.

— Je vous entends, fit-il. Où êtes-vous ?

— Où il faut, dit Malko. Tout est prêt ?

— Tout est prêt.

— Alors que quelqu'un sorte devant la porte.

— Tout de suite, fit Krisantem.

Malko coupa le contact. La conversation avait sûrement été interceptée par les services d'écoute de l'Est. Sans qu'elle leur en apprenne assez pour qu'ils puissent intervenir efficacement. Cependant, il fallait se dépêcher. Lâchant la radio, il prit des jumelles et les braqua sur le Mur, au-dessus de lui. Deux miradors étaient en vue, l'un à gauche assez éloigné, l'autre à droite. Il fit le point sur celui-là et aperçut deux Vopos qui bayaient aux corneilles.

— Attachez le câble, dit-il à Denizli.

Le Turc sortit du sac un câble de nylon de cinq millimètres de diamètre, long de cent cinquante mètres et en entoura une extrémité autour d'un piton de pierre. Le câble blanc se voyait très peu de l'extérieur et sa résistance était étonnante. C'est l'église qui viendrait si on tirait trop fort...

— O.K., dit-il.

Malko se pencha sur Wolfgang Mann appuyé tant bien que mal sur les marches de pierre. L'Allemand était de plus en plus livide.

Reprenant la radio, Malko appela Krisantem.

— Prévenez tout de suite une ambulance, dit-il, notre ami est très mal. Qu'elle vienne discrètement. Il faut le transporter tout de suite à l'hôpital...

— Bien, fit Krisantem.

Malko se pencha sur l'Allemand.

— Mann, dit-il, dans quelques minutes vous serez à l'Ouest... Vous entendez, à l'Ouest ?

Le mot magique fit entrouvrir les yeux à Wolfgang Mann. Il balbutia quelque chose et serra faiblement la main de Malko avant de ressombrer dans une semi-inconscience.

Malko sortit du sac un harnais de parachutiste et le fixa sur le torse du vieillard. Ce dernier était si frêle qu'il dut serrer les courroies au maximum. Il vérifia la solidité de la poulie fixée au harnais par des rivets. Si elle lâchait, l'oncle Manap tomberait dans le no man's land mortel...

Il glissa l'autre extrémité du câble de nylon dans la poulie et le tira rapidement, réenroulant le gros câble au fur et à mesure.

Malko regarda la Bernauerstrasse : Pavel Zec venait d'apparaître au pied de l'immeuble qui leur faisait face. Mais du mirador, on ne pouvait le voir. Grâce aux jumelles, Malko aperçut un fil presque invisible qui courait le long de la façade, du sol à une fenêtre du sixième. Tout semblait prêt de l'autre côté. Il se tourna vers Bunny.

— Envoyez la fusée.

L'Américain prit une grosse fusée de poudre noire. L'extrémité d'un fil de pêche était fixée au corps de la fusée. Le fil était enroulé sur un moulinet de pêche fixé à une planche que Bunny avait coincée en travers de l'ouverture du clocher.

Malko respira profondément et tira un briquet en or de sa poche. Il l'alluma et approcha la flamme de la mèche de la fusée. Dans une fraction de seconde, ils ne pourraient plus revenir en arrière. Si *One Hand* Bunny s'était trompé dans ses calculs pyrotechniques, toute leur odyssée n'aurait servi à rien.

— Attention, dit Malko.

Ertegun Denizli redressa l'oncle Manap. La flamme du briquet fit grésiller la mèche. Bunny pointa la fusée vers l'ouest, grâce à un berceau en zinc.

Brutalement, le grésillement s'amplifia, il y eut un « pffutt » sourd et la fusée partit gracieusement, presque à l'horizontale, droit vers la Bernauerstrasse !

Malko vérifia d'un œil le moulinet. Il se dévidait vertigineusement, avec un crissement aigu. Il retourna à la fusée. Juste à temps pour la voir s'écraser contre la façade de l'immeuble et retomber vers le sol. Le fil de nylon, tendu maintenant entre la Versohnungskirche et la Bernauerstrasse était pratiquement invisible. Malheureusement, la fusée n'était pas passée inaperçue...

Malko braqua les jumelles sur le mirador de droite. Les deux Vopos s'étaient réveillés : l'un téléphonait fiévreusement tandis que l'autre avait braqué ses jumelles sur le clocher de l'église. Malko se rejeta en arrière. Il fallait gagner encore quelques secondes. Les Vopos ne pouvaient voir ce qui se passait à l'intérieur du clocher. Comme ils ne pouvaient bouger de leur mirador, ils donnaient l'alerte pour que la STASI vienne fouiller l'église. Exactement ce que Malko avait escompté...

La fusée atterrit sur le macadam de la Bernauerstrasse dans une gerbe d'étincelles. Aussitôt Pavel Zec se précipita. Il détacha l'extrémité du fil de pêche pour le fixer au câble qui pendait le long de la façade. Il donna un coup sec et, du sixième, on commença à le haler à toute vitesse. Toutes les fenêtres de l'appartement s'étaient ouvertes et Malko pouvait voir des hommes s'agiter à l'intérieur.

Il rebraqua ses jumelles sur le mirador. Un Vopo braquait un fusil d'assaut Kalachnikov sur le clocher. Au même moment, le câble de pêche se tendit. Malko aperçut Pavel Zec courant vers un observatoire en bois qui se trouvait à vingt mètres du mirador. Toujours invisible de ce dernier...

— Lâchez tout, ordonna-t-il à Denizli.

Le Turc donna une petite secousse au fil de pêche que le Turc venait de relier au câble de nylon. Aussitôt on commença à le haler. Mais cette fois le gros câble de nylon était bien visible, paraissant avancer dans l'espace comme le serpent d'un prestidigitateur !

Malko regardait la trotteuse de sa Rolex. Dix secondes, quinze, vingt. À

cinquante-cinq, le câble blanc se tendit. Un Turc était en train de le fixer frénétiquement à la rambarde d'une fenêtre du sixième.

En baissant les yeux, Malko aperçut une grosse ambulance stationnée devant la maison : il ne l'avait même pas entendue arriver. L'escalier en colimaçon était toujours silencieux. Il ne fallait pas qu'ils se fassent prendre à revers trop tôt ! Mais la barre de la grande porte de l'église allait résister un moment.

Une rafale de Kalachnikov claqua, venant du mirador. Des éclats de pierre volèrent, et Malko se rejeta en arrière. Les Vopos avaient compris et voulaient empêcher toute sortie. Cela aussi était prévu.

Maintenant, le câble blanc était tendu entre l'est et l'ouest. Dans Bernauerstrasse, des passants levèrent la tête et commencèrent à s'attrouper. Des voitures s'arrêtèrent au beau milieu de la route.

Hélas, l'oncle Manap n'était pas encore sauvé. À cette distance, un Kalachnikov pouvait le transformer en écume... Plusieurs balles ricochèrent encore sur la pierre avec un miaulement sinistre. Les Vopos s'énervaient. Malko sentait son cœur cogner à grands coups dans sa poitrine. Soudain, il aperçut l'homme sur le mirador de bois de la Bernauerstrasse. Préoccupés par l'église, les Vopos ne l'avaient pas vu.

Avec un geste gracieux de lanceur de disque, il expédia coup sur coup deux objets qui tombèrent au pied du mirador. Aussitôt, il redescendit dans Bernauerstrasse. Il y eut deux « plouf » sourds et une épaisse fumée jaunâtre commença à envelopper le mirador des Vopos. Les grenades fumigènes de Bunny avaient parfaitement fonctionné.

Malko guettait la fumée. En dix secondes, elle atteignit les vitres noircies du mirador. Aussitôt le tir du Kalachnikov redoubla comme si les Vopos voulaient venger leur aveuglement. Les balles ricochaient sur la pierre du clocher, faisant voler des éclats et de la poussière. L'une d'elle entra par l'ouverture et ricocha avec un miaulement sinistre.

Collé contre le mur de pierre, Ertegul Denizli tenait contre sa poitrine l'oncle Manap, les pieds posés sur le rebord de pierre. Malko avait le bras levé. Il écoutait les détonations. Il y en eut encore deux ou trois, puis le silence...

— *Go*, hurla-t-il.

De toutes ses forces, Denizli poussa Wolfgang Mann à travers l'étroite ouverture !

Malko avait calculé que dans le mirador, les Vopos étaient en train de changer les chargeurs de leur Kalachnikov. Il leur fallait au moins quinze secondes.

L'Allemand disparut, comme happé par le vide, car le câble n'était pas assez tendu. Mais la dénivellation entre le haut du clocher et le sixième étage d'en face était suffisante pour lui imprimer de la vitesse.

Malko ne quittait pas des yeux le corps nu de Wolfgang Mann filant à toute vitesse le long du câble blanc, à la fois surréaliste et grotesque !

La fumée jaune entourait toujours le mirador. Cette fois deux Kalachnikov recommencèrent à cracher, s'acharnant sur le clocher. Juste au moment où l'oncle Manap franchissait le Mur en se balançant !

Un hurlement jailli de dizaines de poitrines fit trembler les immeubles de la Bernauerstrasse. Des passants levaient le poing, hurlaient. L'un d'eux était même monté sur le toit de sa Mercedes, comme pour attraper le fugitif au passage. Une voiture de police arriva, sa sirène hurlante.

Avec une rapidité de prestidigitateur, les Turcs avaient tendu un énorme matelas à la fenêtre pour que le fugitif ne s'écrase pas contre la façade de l'immeuble. L'Allemand eut à peine le temps de rebondir sur le matelas. Dix mains le saisirent et l'attirèrent à l'intérieur ! Il était temps, la fumée jaune s'effilochait autour du mirador.

Dans la Bernauerstrasse, c'était du délire. Une foule joyeuse et inquiète entourait l'ambulance. Des gens désignaient le clocher dont les pierres continuaient à voler sous les balles. Un homme hurla de tous ses poumons, si fort que Malko l'entendit :

— *Mute ! Mute⁽¹⁴⁾ !*

Le câble blanc continuait à rester tendu, défi muet aux Vopos. Une Jeep russe arriva à toute vitesse, dans le chemin de ronde. Quatre Vopos en sautèrent et se tordirent le cou vers le clocher noir.

Malko se tourna vers Denizli et Bunny.

— Nous avons réussi, dit-il. Merci.

L'incident avec Heidi était pardonné. On ne fait pas la guerre avec des enfants de chœur. Laissant tout sur place, ils se ruèrent tous les trois dans l'escalier étroit. Maintenant, il fallait sortir du piège mortel qu'était devenue l'Église de la Réconciliation. S'il en était encore temps.

* * *

La nef retentissait des coups portés à la grande porte. Heureusement, elle était trop épaisse pour qu'on puisse tirer à travers. Malko s'approcha et colla son oreille contre le battant. Des voix excitées s'interpellaient.

— Ils ont demandé un char... annonça-t-il à Denizli. Bonne nouvelle... Mais, pas une seconde il n'avait pensé qu'ils pourraient repartir par le même chemin.

Il s'éloigna vers l'autre bout de l'église, rejoignant Denizli et Bunny. Les deux hommes étaient arrêtés devant l'ancienne porte de la sacristie, condamnée par un mur de briques rouges. Bunny avait creusé un trou dans les briques et venait d'y introduire une petite cartouche de cheddite. Malko jouait sa vie sur un raisonnement simple : les Vopos ne surveillaient que la grande entrée, sachant que les autres avaient été murées.

— Attention ! dit Malko.

De nouveau, il tira son briquet et approcha la flamme de la mèche. Dès qu'elle grésilla, il recula derrière un pilier avec ses deux compagnons.

Cinq secondes plus tard, une violente explosion fit trembler la nef et de grands morceaux de plâtre se détachèrent du plafond. Déjà les trois hommes se ruaient vers l'ouverture. Les briques rouges s'étaient volatilisées, ainsi qu'un bon morceau de mur.

Malko sortit le premier, aveuglé par la poussière. A cause de la forme de l'église, les Vopos qui avaient entendu l'explosion ne pouvaient les voir. Ils avaient environ trente secondes d'avance...

Ils ne touchèrent pratiquement pas le sol jusqu'à la Rheinburgstrasse. Personne ne surveillait la Pontiac. Malko démarra au moment où les premiers Vopos arrivaient en courant le long de l'église.

Il fonça à tombeau ouvert, cherchant à s'éloigner le plus vite possible du Mur.

— Où allons-nous ? demanda Bunny.

— Nous cacher dans un parking du côté de Lichtenberg, dit Malko. C'est plein de blocs d'immeubles là-bas et cela ne doit pas être trop surveillé. Nous tenterons le passage, ce soir vers huit heures, dès que la nuit sera bien tombée.

La grosse Pontiac slalomait dans un dédale de rues tristes et désertes. Malko évita de justesse un tramway qui actionna sa cloche furieusement.

— J'ai une idée, dit soudain Denizli. Sur l'Alexander Platz, à côté de la cathédrale en ruines, il y a un immeuble en construction abandonné depuis plusieurs mois. Ils n'ont plus de crédit, il paraît. Il y a un parking souterrain, juste fermé par une barrière. J'y ai été souvent avec des filles...

— Il n'y a pas de ronde ? demanda Malko.

— Jamais vu personne, fit le Turc. On serait peinards pour la journée.

— Essayons, dit Malko.

C'était peut-être plus sûr qu'un parking.

Dix minutes plus tard, ils débouchaient Alexander Platz par la Rosa Luxembourg Strasse.

Il pensa à Solweig. S'ils s'en sortaient, ce serait grâce à elle. Il descendit de la Pontiac, suivi de Denizli. Le Turc alluma une lampe électrique, éclairant des sacs de ciment entassés dans un coin.

Malko s'approcha. Il venait d'avoir une idée.

— Vous avez bien été maçon ? demanda-t-il.

— Oui, fit le Turc. Plutôt surpris.

— Il faudrait trouver de l'eau, dit Malko. Cela nous donnerait une petite chance supplémentaire de nous en tirer...

Cette fois, le Turc le regarda, carrément interloqué. Malko se dit que, même avec son idée, on ne les jouerait pas au P.M.U. à 1 000 contre un...

— Là, à droite, fit Denizli.

Un énorme immeuble en construction se dressait devant eux. Avec une barrière de bois interdisant l'accès du rez-de-chaussée plein de gravats.

Ertegul Denizli descendit et écarta la barrière. La Pontiac entra et il la remit en place. Il n'eut que le temps de ressauter dans la voiture. Malko démarrait déjà. Devant lui s'ouvrait la rampe d'un parking souterrain. Il roula

entre les murs de ciment nu jusqu'au troisième niveau et stoppa au fond dans un recoin qui dissimulait la voiture.

Il arrêta le moteur et les trois hommes restèrent dans le noir sans dire un mot, écoutant les battements de leur cœur. Le silence était absolu. En ce moment tout Berlin – Est et Ouest – devait parler d'eux. Le général Heinrich Muller démolirait la ville pierre par pierre pour les retrouver.

Ertegul Denizli s'étira et grogna :

— J'ai faim.

Malko, se demanda si Wolfgang Mann avait repris connaissance, s'il réalisait que son cauchemar était fini.

CHAPITRE XIX

Malko ouvrit la portière avant gauche de la Pontiac, avec l'impression que c'était un coffre-fort. Ertegul Denizli avait bien travaillé. Après avoir démonté l'intérieur de chaque portière de la Pontiac, il avait bourré la tôle de ciment ! Évidemment cela bloquait le mécanisme des glaces, mais cela arrêterait les balles de petit calibre. Il avait fait de même dans le coffre, retenant le ciment par un morceau de grillage trouvé sur le chantier.

Les manches retroussées, la truelle à la main, il regardait fièrement son œuvre. Le passage du « Check-point Charlie » n'allait pas être une partie de plaisir.

Car, en dehors du « blindage » improvisé de la Pontiac, il restait les pneus. Il y avait neuf chances sur dix qu'ils soient crevés, mais la distance était si courte que cela n'aurait pas beaucoup d'importance.

— J'ai fini, annonça Denizli.

— On y va, dit Malko.

Au fond de ce sous-sol abandonné, ils avaient l'impression d'être des spéléologues, hors du temps et de la vie. Mais dès leur « remontée » ils allaient se heurter à tous les moyens de la STASI...

Bunny mit le moteur en route. À l'arrière, Ertegul Denizli avait déposé les deux Merkel chargés sur la banquette. Il n'aurait pas le temps de recharger. C'était vraiment une folle tentative.

Le gros Noir contemplait d'un air dubitatif, la « doublure » de ciment.

— Vous croyez que cela va arrêter les balles ?

Malko consulta sa montre. 7 heures et demie. Tout devait être en place. Il monta dans la Pontiac, passa une vitesse et démarra lentement. Avec le ciment, elle devait peser trois cents kilos de plus et cela se sentait. Il eut toutes les peines du monde à grimper la rampe du parking.

Ertegul Denizli sauta à terre et écarta la barrière. Il faisait nuit et l'Alexander Platz était déserte. Leur seule chance venait de ce que les gens de la STASI ne pouvaient imaginer qu'ils allaient se jeter dans la gueule du loup...

Ils étaient déjà dans Unter Den Linden. Malko aperçut la silhouette de la Porte de Brandebourg se découpant sur les lumières du Mur.

— On ne peut pas aller plus vite ? demanda Denizli.

Il venait d'apercevoir une Tatra noire qui se préparait à les doubler.

Malko n'accéléra pas.

— J'ai peur pour la boîte, dit-il.

Il ralentit pour tourner à gauche dans la Friedrich-strasse. Ils étaient à cinq cents mètres de « Check-Point Charlie ». La Tatra noire continua tout droit vers la Porte de Brandebourg. Malko regarda les lumières au bout de la rue. Dans quelques minutes, ils seraient sortis d'affaire ou morts...

Il conduisait lentement, tenant sa droite. Une petite Warburg le doubla en pétaradant.

Soudain, au coin de Kronenstrasse, juste avant d'arriver au « Check-Point Charlie », il aperçut une silhouette au bord du trottoir qui leur faisait signe.

Solweig.

Un iceberg lui dégringola sur la colonne vertébrale. Pour que la jeune Finlandaise ait pris le risque de les intercepter, il fallait un motif grave. Il freina, s'arrêta, et elle courut.

— Oh, j'avais si peur de vous rater, dit-elle. La police... Ils sont venus tout à l'heure. Je n'étais pas là heureusement... Mais j'ai peur.

— Monte, dit Malko.

Elle sauta à l'arrière, à côté de Denizli et Malko redémarra.

Droit vers la barrière. Il jura entre ses dents. Un camion militaire était arrêté au bout de la rue entouré de plusieurs soldats. Un avatar pas prévu. Car tout le plan supposait qu'ils passent cette première barrière sans encombre. Certes, il était encore temps de tourner à droite dans la Krausenstrasse, mais ensuite, il faudrait tout réorganiser pour neutraliser le « Check-Point Charlie ».

Malko continua tout droit.

Si le Vopo de garde ne levait pas la barrière, ils étaient perdus, avec la nuée de soldats qui se trouvaient là...

* * *

Elko Krisantem grelottait dans sa cabine téléphonique de la Oranienstrasse, un œil sur sa montre, la bouche sèche d'angoisse. Le meilleur endroit pour ne pas attirer l'attention. Il prit dans sa poche une bouteille de Gini et la vida d'un trait pour apaiser sa soif nerveuse. Il soupira, soulagé. C'était l'heure. Il prit son panier d'osier et se dirigea sans se presser, vers la Friedrichstrasse.

Il était malade de concentration. S'il faisait la moindre fausse manœuvre, son maître était perdu. Il pensa au jour lointain, à Istanbul, où on l'avait envoyé tuer Malko. Que de choses s'étaient passées depuis ! Maintenant, il était prêt à donner sa vie pour lui.

Il tourna le coin et vit les lumières du poste de contrôle américain. Tout était calme. Un policier ouest-allemand en uniforme fumait sur la porte du commissariat à vingt mètres de la barrière. La chicane était fermée et aucun véhicule n'était en vue... Il n'eut pas le temps de s'inquiéter : au même moment la camionnette d'un certain Izmir apparut, roulant vers la barrière. En arrivant à la hauteur du Musée du Mur, le moteur toussa, reprit et s'arrêta.

Tranquillement Izmir descendit et souleva son capot.

Elko Krisantem respira mieux et hâta le pas. Un risque au moins était écarté : aucun véhicule venant de l'Ouest ne risquait plus de bloquer involontairement la sortie du « Check-Point Charlie ». Il regarda sur sa gauche, le dernier immeuble de la Friedrichstrasse, avec la pharmacie fermée au rez-de-chaussée. Pourvu que leur ami yougoslave n'ait pas de problème.

Pavel Zec rendit son salut à la vieille dame et pénétra dans la vieille maison. Il monta rapidement les trois étages et appuya d'un doigt ferme sur la sonnette de gauche.

La porte s'entrouvrit sur les yeux chassieux d'un vieux monsieur qui regarda le prêtre avec surprise. Pavel Zec avait l'air éminemment respectable avec sa lourde sacoche noire. Il eut un sourire onctueux :

— Mein Herr, dit-il, je représente une organisation qui a pour but de venir en aide aux personnes âgées qui ont la foi. Nous distribuons des secours à tous ceux qui sont dans le besoin. Est-ce votre cas ?

Le vieux aux yeux chassieux qui s'apprêtait à refermer sa porte, n'en croyait pas ses oreilles. Des gens qui venaient vous apporter de l'argent à domicile !

Du coup, il ouvrit sa porte toute grande.

— Entrez, mon Père, entrez, chevrota-t-il. Ce n'est pas trop tôt que l'église s'occupe des vieilles gens, de ceux qui croient en Dieu, qui ne sont pas des mécréants...

Cela devait faire une trentaine d'années qu'il n'avait pas mis les pieds dans une église, mais Dieu lui pardonnerait sûrement. Pavel le suivit dans l'appartement. Le vieillard ne vit même pas venir le coup de chaussette remplie de terre de Tiergarten. Avec la sûreté d'un officiant maniant le goupillon, Pavel abattit son arme improvisée. Demandant mentalement pardon à Dieu. Le vieil homme vacilla, essaya de se raccrocher à un fauteuil et s'effondra dans les bras de Pavel qui le déposa sur le tapis pisseux.

Sans perdre de temps, le Yougoslave tira une cordelette de sa soutane et transforma le vieux en saucisson. Puis, il s'approcha de la fenêtre et écarta légèrement le rideau. Le mirador est-allemand du « Check-point Charlie » se trouvait en contrebas, dix mètres plus bas.

Pavel ouvrit sa sacoche et entreprit de monter son lance-grenades. À cette distance, il ne pouvait manquer le mirador. Il était en avance, ce qui lui laisserait le temps de prier un peu.

Machinalement, il regarda la télévision : c'était l'heure des informations. Un speaker annonça l'accord qui venait de se conclure entre Berlin-Est et Berlin-Ouest sur les égouts. Les gens de l'Est ne renverraient plus les eaux usées sur leurs voisins haïs... Le speaker semblait ravi de cette nouvelle.

Écœuré, Pavel se dit que Berlin crevait de bien-être.

Deux soldats en gris s'avancèrent, barrant la route à la Pontiac. Malko était prêt à bondir, sans beaucoup d'illusions. Les mitraillettes des soldats les hacheraient tous en quelques secondes... Aussitôt, Ertegun Denizli brandit son passeport turc par la portière, avec un sourire bien servile sur sa face de voyou.

— Va enculer ta truie de mère, dit-il aimablement en turc.

Amadoué, le soldat est-allemand s'écarta. Automatiquement, le factionnaire leva la barrière électrique. Malko faillit crier de joie.

Le premier obstacle était franchi. Mais le plus dur restait à faire. Car les chicanes du « Check-point Charlie » étaient un piège mortel.

Dix mètres devant lui, se dressait le panneau « stop » indiquant la fouille des véhicules. La Pontiac n'était en principe pas signalée, mais ses occupants, il valait mieux ne pas en parler...

Un Vopo à lunettes fit signe à Malko de venir se ranger contre le bâtiment de contrôle des passeports. Calme, et sûr de lui. Jamais personne ne discutait les ordres.

Dans la Pontiac, il régnait une tension terrifiante. Solweig n'avait pas dit un mot depuis qu'ils l'avaient recueillie. Malko crispa ses mains sur le volant et appuya à fond sur l'accélérateur. Il évita de justesse le Vopo à lunettes et fonça vers la première chicane. Aussitôt, le Vopo lâcha le manche de son miroir à roulettes et sauta sur sa mitraillette.

Malko donna un coup de volant à gauche pour passer la première chicane. Mais, alourdie par le béton, la Pontiac patina et fit un tête-à-queue ! Comme dans un film au ralenti, Malko vit la mitraillette du Vopo braquée sur eux. Il se baissa au moment où les flammes sortaient du canon.

Les balles crépitèrent sur la tôle, mais furent arrêtées par la carapace de béton.

Denizli jaillit à la glace arrière et tira deux coups si vite qu'on en entendit qu'un. Le cri d'agonie du Vopo se confondit avec les détonations. Instantanément, sa tête ne fut plus qu'une masse sanguinolente. Il tomba en arrière, sans lâcher sa mitraillette.

Désespérément, Malko cherchait à reculer en tournant pour prendre la chicane. Au même moment, il pensa au signal devant alerter l'équipe de soutien à l'Ouest.

Il appuya trois fois sur le klaxon. Le « Check-Point Charlie » était en ébullition ! Des Vopos couraient derrière la voilure, sans oser tirer à cause de leurs camarades qui jaillissaient de toutes les baraques entre les deux points de passage.

Un officier lâcha pourtant une rafale qui claqua sur l'arrière de la voiture. Juste au moment où Malko essayait de la redresser pour s'engager dans la chicane.

Il sentit le choc des balles sur la carrosserie. Heureusement que le coffre était plein de ciment... Mais plusieurs balles lacérèrent une roue arrière. Complètement déséquilibrée, la Pontiac chassa de l'arrière fauchant au

passage un Vopo qui courait vers elle. La lourde voiture écrasa sa calandre sur la deuxième chicane en béton, dans un affreux bruit de ferraille. L'aile avant gauche se déchiqueta complètement, coinçant la roue. Malko passa la marche arrière et donna un furieux coup d'accélérateur. La vieille Pontiac trembla mais ne bougea pas.

De toutes parts, les Vopos accouraient. Cette fois, c'était bien fini.

CHAPITRE XX

Elko Krisantem vit la Pontiac franchir la barrière, côté est. Il accéléra le pas. La voiture brûla le STOP au moment où il arrivait à la hauteur de la sentinelle est-allemande, gardant la barrière ouest. Le Vopo lui fit signe d'emprunter le chemin des piétons, pour gagner le bâtiment des passeports. Krisantem fit comme s'il n'avait pas entendu et continua vers la barrière. Aussitôt, le Vopo le saisit par le bras.

Elko Krisantem pivota. Le couvercle du panier d'osier s'ouvrit. Propulsé par une secousse du Turc, un rat gros comme un autobus jaillit par l'ouverture et s'accrocha de toutes ses pattes griffues à l'uniforme du Vopo.

Suivi par deux de ses congénères plus petits.

Le Vopo poussa un hurlement de terreur. Même la pensée socialiste ne préparait pas à une telle agression. Krisantem, à l'instant même, vit la Pontiac foncer à travers la chicane et entendit enfin les trois coups de klaxon.

Lâchant le panier aux rats, il sortit son lacet et le passa autour du cou du Vopo. Se disant qu'il aurait juste le temps d'appuyer sur le bouton déclenchant l'ouverture de la barrière avant d'être transformé en passoire par les gens du mirador. Puisque Pavel, le Yougoslave, ne s'était pas manifesté.

Aux trois quarts étranglé, le Vopo essaya d'arracher le lacet. Krisantem lui envoya un coup de pied dans le bas-ventre avec une précision admirable. Puis, il se rua sur le bouton rouge commandant la barrière et appuya dessus.

La barrière ne bougea pas. Krisantem essaya comme un fou les deux autres boutons. Il aperçut le regard stupéfait d'un deuxième Vopo dans la guérite et comprit son erreur : on pouvait commander la barrière également de l'intérieur. Aussitôt, il se rua sur la porte vitrée, abandonnant le Vopo aux rats. Celui de la guérite n'eut pas le temps de sortir son pistolet. Krisantem, lui appuyait déjà le canon de son vieil Astra sous le menton. De l'autre main, il appuya sur les trois boutons en même temps.

Cette fois, la barrière se leva. Au moment précis où la Pontiac s'écrasait dans un fracas métallique contre la chicane...

Des rafales d'armes automatiques claquèrent, et Krisantem resta stupidement, la main appuyée sur le bouton, libérant le passage pour rien.

Horrifié, il vit un Vopo sortir de la baraque des passeports, ajuster la voiture immobilisée avec sa mitraillette et tirer une longue rafale dans le pare-brise. Le verre s'étoila, et Krisantem vit Bunny protéger de son unique bras son visage soudain couvert de sang.

Le pare-brise devint opaque et il ne put voir ce qui arrivait à Malko.

Derrière lui, dans la partie ouest de la Friedrichstrasse, la panique gagnait. Au bruit des coups de feu, des voitures s'étaient arrêtées. Deux Américains en uniforme jaillirent de leur guérite.

* * *

Pavel Zec attendait, tapi derrière les rideaux du troisième étage. Sa victime s'était réveillée et gémissait sur le plancher. Ahurie de voir un prêtre maniant un lance-grenades.

Il vit la Pontiac s'engager dans la première chicane et venir s'écraser contre les fûts rouges et blancs remplis de béton. Et entendit enfin le klaxon.

Pavel jura horriblement. Réalisant que jamais la voiture ne pourrait repartir. Observant le mirador, il vit les Vopos en train de tourner leurs mitrailleuses vers les chicanes, pour arroser la Pontiac immobilisée...

D'un coup de pied, il ouvrit la fenêtre et visa les vitres bleues du mirador, avec son lance-grenades. La grenade partit avec un plouf sourd. Dix secondes plus tard, une énorme flamme orange jaillit du mirador. Les vitres semblèrent se gondoler avant de s'éparpiller en une gerbe d'éclats. La mitrailleuse s'envola vers le terrain vague de l'ouest où elle s'écrasa. Dans le mirador, il n'y avait plus que des morts ou des blessés. Conscientieux, Pavel Zec remit une grenade dans son engin et la tira.

Ce ne fit qu'augmenter les flammes qui dévoraient déjà le mirador. Plus aucun danger ne viendrait de ce côté-là.

L'appel saccadé et caractéristique d'une voiture de police de l'Est se rapprochait. Frénétiquement accroché à son téléphone, le sergent américain de service appelait au secours.

* * *

Malko se redressa. Son cerveau lui disait qu'il fallait absolument bouger, mais il n'y arrivait pas. Une des portes bourrée de béton, enfoncée, pesait sur sa jambe. Deux coups de feu claquèrent. Denizli, à genoux près de la voiture tirait les Vopos comme au stand, protégé par la portière-blindage ouverte !

Deux uniformes gris roulèrent à terre.

A cette seconde, Malko réalisa que *One Hand* Bunny tassé contre la portière ne bougeait pas. Il lui tira la tête à l'arrière et vit le trou sous l'œil gauche. Automatiquement, il tira le fusil coincé sous le mort et fit voler ce qui restait de pare-brise avec.

Presque sans viser, il appuya sur la détente. Un officier boula, touché à l'abdomen. L'explosion du mirador détournait une seconde l'attention des assaillants. La lueur des flammes jaunes éclaira la scène comme en plein jour.

Solweig, tassée à l'arrière sur le plancher, poussa un cri de terreur.

Le gros fusil de Denizli tonna rageusement. Plusieurs Vopos s'abritèrent en hâte, ripostant au jugé. Sans le béton, Malko, Solweig et le Turc seraient

déjà morts depuis longtemps.

Denizli rechargeait son arme. Il se tourna vers Malko.

— On est foutus ! cria-t-il.

La Pontiac, soudée à la seconde chicane, formait une sorte de blockhaus qui retenait pour l'instant les Vopos du côté Est. Mais cela n'allait pas durer.

Malko regarda la barrière levée, à la sortie ouest. Il ne pouvait distinguer ce qui se passait dans la guérite, mais il avait vu Krisantem y pénétrer. Tant que la barrière demeurerait ouverte, c'est que cela allait bien de ce côté-là. Satisfaction toute platonique...

S'ils avançaient dans l'espace découvert, ils seraient fauchés en quelques secondes par les Vopos du côté Est, embusqués un peu partout.

Dans la cabane de la douane, une douzaine de touristes terrorisés aplatis sur le plancher, recommandaient leur âme à Dieu.

Une douanière, presque naine, rampa jusqu'à la porte, l'ouvrit et reçut une balle en plein front tirée par un Vopo trop nerveux.

C'était Stalingrad.

Un camion militaire arriva, dévala la Friedrichstrasse et stoppa. Une vingtaine de Vopos en jaillirent.

— Il faut tenter le passage cria Malko.

Le Turc regarda l'espace découvert devant eux. Trente mètres les séparaient de la liberté. A l'Ouest, un haut-parleur de la police allemande interdisait la Friedrichstrasse. Des gens s'étaient mis aux fenêtres en dépit du danger, injuriant les Vopos.

— Aidez-les ! cria un vieillard de sa fenêtre, aidez-les ! c'est une honte.

Le mirador brûlait comme de l'étaupe. Un policier ouest-allemand, les larmes aux yeux, crispa le doigt sur la détente de sa mitraillette. Avec quel plaisir il serait venu en aide aux fugitifs.

Les Vopos se préparaient pour l'assaut final.

Il y eut un coup de sifflet. Ertegul Denizli arracha Solweig à la voiture. Malko croisa le regard terrifié de la jeune Finlandaise.

— Ne courons pas les uns à côté des autres, conseilla-t-il.

Denizli se préparait à bondir quand le crépitement régulier d'une arme automatique les fit s'aplatir. Puis, ils réalisèrent que le bruit était assez éloigné.

Au même moment, trois Vopos tombèrent devant eux comme des pantins désarticulés. Stupéfait, Malko regarda derrière lui : personne ne tirait de l'Ouest... Le crépitement lointain recommença et une volée de balles fit jaillir des morceaux de goudron. Les Vopos du côté Est reculèrent précipitamment.

Malko leva les yeux vers la gauche d'où venait le bruit. Le majestueux building de Axel Springer se détachait dans l'obscurité. Un pointillé de flammes orange jaillit de son toit plat.

Il faillit crier de joie. Un allié inattendu leur venait en aide. Offrant une toute petite chance de survie. Il bénéficiait de quelques secondes de répit. Sans lâcher le fusil, il fonda à travers la chicane, poussant Solweig devant lui.

Denizli suivait, presque debout, le fusil coincé contre la hanche. La mitrailleuse continuait à étendre un rideau mortel et protecteur entre eux et les Vopos retranchés à la barrière Est.

Soudain, Malko vit le canon d'une arme, dépassant de la baraque aux passeports. La mitrailleuse ne pouvait rien contre celle-là.

Ertegul Denizli l'avait vue aussi. Tranquillement, il visa le Vopo embusqué à la fenêtre. Ils tirèrent ensemble. L'énorme charge de plomb du Merkel rejeta l'Allemand de l'est à l'intérieur, mais Denizli tituba. Il resta quelques secondes immobile, serrant son fusil à deux mains, puis tomba à genoux. Sa main droite plongea dans sa poche, à la recherche de nouvelles cartouches.

Malko allait franchir la barrière maintenue ouverte par Krisantem, quand il vit tomber Denizli.

Poussant violemment Solweig à travers la barrière, il fit demi-tour.

En courant, il acheva de vider le magasin de son fusil sur les fenêtres du petit bâtiment de bois. Les Vopos qui s'y terraient encore s'écartèrent précipitamment. Quand il arriva près de Denizli, le Turc n'avait pas lâché son fusil, mais un filet de sang suintait de sa bouche.

Malko empoigna le gros Turc sous l'aisselle et entreprit de le hâler vers l'ouest. Il n'avait qu'une dizaine de mètres à parcourir, mais le Turc blessé était désespérément lourd.

Le crépitement ininterrompu et rassurant de la mitrailleuse s'arrêta tout à coup. Malko comprit que le tireur le croyait maintenant hors de danger.

Il entendit les cris des gens dans la Friedrichstrasse qui l'encourageaient. Une vieille femme était tombée à genoux, sur la chaussée, devant le poste américain et priait. Des pompiers ouest-allemands casqués attendaient, à tout hasard. Il vit les Vopos qui couraient vers lui, désormais sans risque. Plusieurs s'arrêtèrent et le mirent en joue. Il comprit qu'il n'aurait jamais le temps de parcourir les derniers mètres. Ils allaient rabattre. Arrachant à Denizli son fusil, il leur fit face.

Il ne voulait pas mourir d'une balle dans le dos.

La comtesse Samantha Adler laissa glisser son index de la détente. Le canon de la MG 42 « Spandau » était brûlant. La jeune femme était totalement assourdie.

Il restait une trentaine de cartouches dans la bande, mais Malko n'avait plus besoin de son aide. Tous ses muscles tremblaient encore des secousses de l'arme. Elle s'éloigna de la rambarde où elle avait appuyé le canon de l'arme. Elle ne sentait plus le vent glacé qui balayait le toit-terrasse. Grâce à la lunette Star-Tron amplifiant soixante-dix mille fois la lumière nocturne, elle avait pu tirer les Vopos comme des lapins...

Elle remit ses gants de pécar et coinça la mitrailleuse contre sa hanche, maintenant le canon de la main gauche. Puis, se dirigea vers la porte de fer qu'elle avait verrouillée pour s'enfermer sur la terrasse.

Appuyant le canon contre le mur, elle tourna la clef et recula vivement.

La porte s'ouvrit aussitôt.

Le canon de la mitrailleuse photographia le groupe qui se pressait dans l'ouverture, y compris un garde en uniforme, parabellum au poing. Le canon de la MG 42 se déplaça imperceptiblement vers lui et il eut l'impression que sa colonne vertébrale se liquéfiait. Il n'avait jamais encore vu de femme tenir une mitrailleuse.

— Laissez-moi passer, dit Samantha d'une voix posée. C'était plus un conseil qu'un ordre... Aucun n'eut l'impression de s'écarter le premier, mais la porte se trouva miraculeusement dégagée. Samantha s'écarta.

— Allez tous de ce côté.

Ils obéirent comme un seul homme, s'éloignant de la porte. Samantha prit la clef, franchit la porte, la referma et tourna la clef dans la serrure. Puis elle appuya sur le bouton de l'ascenseur. Dès qu'il fut là, elle posa la mitrailleuse sur le palier, avec une petite grimace de soulagement. C'était quand même très lourd.

Cinquante secondes plus tard, l'ascenseur s'arrêta dans le grand hall, grouillant de policiers en uniformes, avec des gilets pare-balles, des casques et des mitraillettes. En voyant Samantha sortir de l'ascenseur, la tension se relâcha imperceptiblement. Un officier fit signe à ses hommes de laisser passer cette jeune femme élégante enveloppée d'un coûteux manteau de panthère. On leur avait dit de traquer des terroristes avec une mitrailleuse, pas une jolie femme. Ayant pris la précaution de monter par le monte-charge, personne ne l'avait vue arriver.

Sa Mercedes 350 SL était garée cent mètres plus loin. Quant à la mitrailleuse, ses numéros de série avaient été supprimés à l'acide. Ce qui rendait bien hasardeuse l'identification de son propriétaire...

La comtesse Adler marcha joyeusement jusqu'à sa voiture. Elle avait toujours cru à l'action plus qu'à la puissance des mots.

* * *

— Partez ! grommela Ertegun Denizli. Une énorme tache de sang s'élargissait sur sa chemise à carreaux.

Une vingtaine de Vopos couraient vers Malko et Denizli, pour tenter de les prendre vivants. S'ils tentaient de fuir, ils tireraient immédiatement.

Malko braqua le fusil sur les premiers arrivants. Il n'avait pas envie de croupir dans les prisons de l'Est.

Et tout à coup les lampadaires illuminant le Mur s'éteignirent, plongeant le « Check-Point Charlie » dans une obscurité totale !

Malko s'aplatit au moment où une rafale claquait. D'un effort surhumain, il tira Denizli. Krisantem surgit à la rescousse. Les balles sifflaient autour d'eux, à l'aveuglette.

Mais, en quelques secondes, ils franchirent la barrière levée. Des mains se tendirent vers eux au moment où un projecteur portatif s'allumait. Des

Vopos arrivaient, mitraillettes au poing. Malko et les deux Turcs étaient déjà entourés de policiers ouest-allemands, prêts à riposter. Impuissants et disciplinés, les Vopos battirent en retraite, en criant des injures et des menaces. Une foule énorme était massée derrière le cordon de police. Le mirador achevait de brûler sous l'œil goguenard des pompiers de l'Ouest.

Une vieille femme se faufila jusqu'à Malko et l'étreignit en sanglotant :

— Ils ont assassiné mon petit-fils, il y a trois ans.

Tous les projecteurs se rallumèrent en même temps. Le « Check-Point Charlie » grouillait de Vopos et de soldats. Malko était encore étourdi, n'arrivant pas à croire qu'il s'en était sorti.

Les Vopos fouillaient la Pontiac bloquée au milieu des chicanes.

Il aperçut Solweig, très pâle, un bandage autour de l'épaule, étendue sur une civière. Puis Ertegun Denizli. Le Turc gisait sur le dos, entouré de pompiers. Il cessa de respirer au moment où on le montait dans l'ambulance.

CHAPITRE XXI

La porte de la cellule claqua sèchement derrière Malko. Il ne put réprimer un sursaut. La prison était quelque chose d'affreux. Même pour deux jours. Immédiatement après l'incident du « Check-Point Charlie », Malko et Krisantem avaient été arrêtés. Les Allemands de l'Est réclamaient à corps et à cris qu'on leur livre les coupables. La fusillade avait fait sept morts et onze blessés, communistes, sans parler de Ertegul Denizli et *One Hand Bunny*.

Étrangement, la Kripo n'avait pas retrouvé le mystérieux tireur du building « Axel Springer ». Seule, la mitrailleuse MG 42 restait comme pièce à conviction.

Le *Berliner Zeitung* faisait le récit de l'évasion de Wolfgang Mann sur quatre pages, avec la photo de Denizli mourant, et celle d'un Vopo décrochant la corde blanche de la cathédrale.

On n'avait pas non plus retrouvé le jeteur de grenades... Ni le mystérieux électricien qui avait coupé le courant et sauvé la vie de Malko. Anonyme de l'Est dont on ignorerait le nom à jamais.

Le *Neue Zeit*, de l'Est, expliquait qu'il s'agissait d'un nouveau crime de la C.I.A. et des services spéciaux de Bonn. Tout le curriculum vitae de Malko y passait. Y compris le château de Liezen. Mais le quotidien de Berlin-Est ne soufflait mot de la nouvelle affectation du général Heinrich Muller, comme chef de la police de Dresde...

Ce qui n'était pas un avancement.

Ayant récupéré son manteau de vigogne, signé une décharge et serré la main d'un commissaire, Malko sortit du bureau de la Kripo et recula, ébloui par les flashes des photographes. Son système de défense avait eu le mérite de la simplicité : « on » l'avait chargé de faire passer le Mur à Wolfgang Mann et il l'avait fait. Il ne savait rien de la sanglante attaque qui avait libéré l'Allemand, ni du mystérieux mitrailleur.

Le policier le plus abêti n'aurait pas cru trente secondes à cette version. Pourtant les gens de la Kripo semblaient avoir pris la parole de Malko pour argent comptant... De quoi retrouver la foi de son enfance... Sur le trottoir de la Kripo, Malko n'en finissait pas de respirer sa liberté.

Il s'était vu en cellule pour un bon moment...

Quelqu'un s'approcha soudain de lui par-derrière et souffla à son oreille en anglais :

— Venez vite, M. Corn vous attend.

Malko le suivit jusqu'à une Mercedes 600 aux rideaux tirés. Philip Corn

était assis sur la banquette arrière. La voiture démarra immédiatement.

— Vous en avez fait de belles ! reprocha l'Américain dès qu'ils se furent un peu éloignés du commissariat. Je me suis fait horriblement taper sur les doigts par Washington. Bien entendu, la *Company* a tout nié, mais ils n'en croient pas un mot. La police allemande a tout votre dossier et ils savent très bien pour qui vous avez agi...

— Où est Elko Krisantem ?

— Il a été relâché, il y a deux heures. Malko respira.

— Comment va l'oncle Manap ? demanda-t-il. Philip Corn se tortilla, mal à l'aise.

— Mal, on ne sait pas s'il vivra très longtemps. Nous allons le voir.

— Déjà ! fit Malko, je voudrais bien passer au *Kempinsky* prendre un bain. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais je viens de passer deux jours dans une cellule...

— Je sais, je sais, fit Philip Corn, mais il faut absolument que vous rencontriez Wolfgang Mann.

— Il ne va pas se sauver dans l'état où il est, non ? L'Américain ne sourit même pas.

— Non, mais il pourrait mourir... Ce serait une catastrophe...

— Pourquoi, il n'a pas dit ce qu'il savait ? Philip Corn avala sa salive. Difficilement.

— C'est-à-dire... Qu'il veut vous rencontrer avant.

Malko éclata d'un rire joyeusement cynique.

— Voilà pourquoi vous ne m'avez pas laissé moisir dans les prisons de la Bundesrepublik ! Je me disais aussi que cette *Kripo* était bien gentille !

L'homme de la C.I.A. paraissait avoir une envie folle de disparaître sous la banquette.

— De toute façon, dit-il mollement, nous aurions fait l'impossible pour vous venir en aide... Vous appartenez à la *Company*, bien que vos méthodes ne soient pas...

— Dites tout de suite que j'ai été déclarer la guerre à la D.D.R. pour mon plaisir, coupa Malko.

Il eut un rire sans illusion.

— Mon cher, si vous n'aviez pas eu un besoin impérieux de moi, j'aurais risqué de demeurer en prison aussi longtemps que Rudolph Hess. David Wise aurait juré, la main sur la Bible, qu'il n'avait jamais entendu parler de moi, autrement que par la rumeur publique...

Il soupira.

— C'est le jeu et je le sais. Mais ne me prenez pas pour un imbécile, j'ai horreur de cela...

La longue Mercedes tourna, pénétrant dans un parc entourant un bâtiment blanc.

Wolfgang Mann semblait encore s'être recroquevillé, son teint était aussi blanc que ses cheveux et un tuyau de goutte à goutte était enfoncé dans son bras. Au pied de son lit la console du monitoring surveillait inlassablement son rythme cardiaque. Dans le couloir, deux gorilles lisaient les illustrés, assis devant une table. Des hommes de la C.I.A. ou du *Gehlen Apparat*.

L'Allemand sourit comme un enfant en voyant Malko.

— Je suis content que vous soyez là, dit-il d'une voix presque inaudible.

Il s'interrompt et fixa son regard doux sur Philip Corn.

— Je voudrais que l'on nous laisse seuls. L'Américain hésita puis battit en retraite et ferma la porte. Wolfgang Mann ferma les yeux une seconde.

— Je me sens si faible, murmura-t-il. Je ne crois pas que je vais vivre encore longtemps...

Malko s'assit sur une chaise. Revoyant le corps nu du vieillard se balançant dans le vide, au-dessus du Mur :

— Je suis sûr que si, dit-il.

Wolfgang Mann secoua la tête.

— Non, mais cela n'a pas d'importance. Vous ne savez pas ce que j'éprouve d'être dans mon Berlin, de savoir que je suis libre, que je peux téléphoner, lire ce que je veux...

Des larmes apparurent dans ses yeux délavés.

— C'est grâce à vous, qui avez risqué votre vie pour moi. Quand je me suis retrouvé dans la cave de la STASI, je ne pensais jamais ressortir de là.

— Je n'étais pas tout seul, dit Malko tristement.

— Je sais, soupira l'Allemand, vos deux amis sont morts.

Il avala sa salive.

— Je ne voulais parler qu'à vous. Ces renseignements que j'avais promis à votre agent de Moscou, je vais vous les donner... J'ai peur de mourir en emportant ce secret et ce ne serait pas juste.

Malko était ému par la candeur du vieux savant. Il avait oublié les fusées russes, mais c'était quand même à cause d'elles qu'il avait failli terminer sa vie au « Check-Point Charlie ».

* * *

Philip Corn mangeait Malko des yeux. Celui-ci soutint le regard de l'Américain. Franchement ironique.

— Wolfgang Mann vient de me donner l'information que vous recherchiez. Il accepte de recevoir par la suite des techniciens afin de leur donner plus de détails...

L'Américain balaya les détails.

— Très bien. Alors, qu'est-ce que les Russes vont mettre dans leurs silos ?

Malko s'offrit le luxe d'un sourire.

— Vous le saurez très prochainement. Dès que les familles des deux morts auront reçu l'argent que je leur ai promis. Et dès que vous aurez obtenu du gouvernement de la Bundesrepublik l'engagement écrit qu'aucune poursuite ne sera engagée contre ceux qui ont participé à l'évasion de Wolfgang Mann...

Philip Corn suffoquait :

— Mais c'est du chantage ! protesta-t-il. C'est indigne de vous...

— Ce qui serait indigne de moi, fit suavement Malko, c'est de me retrouver à Spandau, avec Rudolph Hess.

L'Américain le suivait à travers le couloir de l'hôpital. Horrifié.

— Et si les autres tentent quelque chose contre vous ?

— J'espère que vous prendrez les précautions nécessaires pour que cela n'arrive pas, dit Malko. Je pense que la police allemande peut se montrer efficace quand elle le veut.

« Pour l'instant, ne craignez rien, je vais au *Kempinsky* prendre un bain. Et régler quelques affaires personnelles.

* * *

Solweig était éblouissante dans une robe longue, très moulante, ornée d'énormes marguerites. Elle rougit devant le regard admiratif de Malko.

— Il ne fallait pas m'offrir cette robe, murmura-t-elle. C'est de la folie.

Malko l'avait fait venir de Paris, par avion. Le haut dissimulait la blessure en voie de cicatrisation de Solweig. Après avoir dormi vingt-quatre heures au *Kempinsky*, sous la garde de Krisantem et des gorilles de la *Kripo*. Il y en avait pratiquement sous chaque cendrier. Philip Corn tenait visiblement à Malko.

Celui-ci prit Solweig par la main et ils traversèrent le hall du *Kempinsky*. Elko Krisantem était déjà au volant d'une Mercedes 300 équipée d'un moteur de 6 litres, plus nerveuse qu'une Ferrari. Une Taurus noire démarra derrière eux, à une dizaine de mètres, occupée par quatre hommes : la *Kripo*.

Solweig se rapprocha de lui.

— Pourquoi sortons-nous ? demanda-t-elle, j'aurais aimé rester avec toi, faire l'amour en buvant du Champagne.

— L'un n'empêche pas l'autre, dit Malko. Mais je dois remercier la comtesse Adler.

Solweig s'écarta :

— Qu'est-ce qu'elle a fait pour t'aider ?

— La mitrailleuse, dit Malko. C'était elle.

Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur : La Taurus était là.

— J'ai fait mettre un magnum de Dom Pérignon au frais, dit-il. Je te promets que nous ne dormirons pas avant l'aube...

Ils roulèrent un long moment en silence, avant d'arriver devant la propriété de Kurt Waldeim. Avant de descendre, Malko attendit que la Taurus

ait stoppé.

Comme la première fois, Samantha les attendait au pied du grand escalier, moulée dans un fourreau pailleté d'argent qui mettait en valeur ses hanches d'amphore grecque. Malko lui baisa la main.

— Je suis heureuse de vous voir tous les deux, dit-elle d'un ton très mondain.

Cette fois, il n'y avait ni Russes ni torchères. Une petite table avait été dressée dans une bibliothèque, éclairée de deux immenses chandeliers. La demeure semblait vide.

Ils s'assirent.

— Kurt est bizarre, en ce moment, dit Samantha. L'autre jour, il s'est amusé à me brûler toute une hermine blanche avec un « Churchill ». Juste pour me montrer le mépris qu'il a des choses...

— Et ensuite, que t'a-t-il fait ? Samantha eut un sourire triste.

— Ensuite, il se sert de moi comme il se servirait d'un de ses jeunes éphèbes. Mais si je refuse, il me livre à la *Kripo*. A cause de l'histoire de la mitrailleuse...

Malko et Samantha échangèrent un regard indéfinissable. Leur troisième rencontre était la plus étrange. Solweig suivait leur conversation, de nouveau désorientée.

— Combien de temps vas-tu rester aux mains de Kurt ? demanda-t-il.

Elle eut une moue dégoûtée.

— Quelques semaines ou quelques mois. Mais quand je sortirai d'ici, je viendrai te chercher à Liezen et tu m'emmèneras où je te demanderai. Que tu me fasses oublier Kurt.

— Il te hait. Je lui ai dit, pour le Tiergarten.

— Tu lui as dit ! sursauta Malko. Mais pourquoi ?

Samantha eut un sourire suavement venimeux.

— Pour lui faire mal.

Un laquais beau comme un Dieu s'avança vers eux.

— Madame la Comtesse est servie.

* * *

Malko avait encore sur le palais le goût âcre et glacé de la merveilleuse vodka *Stretskaïa*. Le dîner avait été très simple : un énorme esturgeon flambé, farci de caviar béluga.

Solweig avait les yeux fantastiquement brillants et, sous la table, son pied déchaussé glissait sans cesse le long de la jambe de Malko.

Ce dernier avait la tête qui tournait légèrement. Il avait été pris d'une crise de fou-rire au dessert en pensant au secret qu'il détenait depuis deux jours. Secret que le Pentagone voulait tellement... Les militaires de tous les pays étaient vraiment des gamins malfaisants, fascinés par leurs jouets de mort.

Il s'inclina sur la main de Samantha.

— N'oublie pas, murmura l'Allemande... Une semaine avec moi.

Malko rejoignit Solweig et lui ouvrit la portière de la voiture. Elle fit le tour et se mit au volant.

— Je veux conduire, fit-elle espièglement, pour être plus vite arrivée.

Elko Krisantem monta derrière et Malko s'installa à côté de la jeune Finlandaise. La Taurus démarra derrière eux.

La Mercedes s'élança sans une secousse. Solweig chantonait.

Malko se pencha pour l'embrasser dans le cou. Il vit deux phares dans le rétroviseur extérieur. Une voiture se rapprochait à toute vitesse, doublant la Taurus. Instantanément, il sentit le danger. Cria.

— Attention !

Solweig tourna la tête vers lui.

Presque à la même seconde, il y eut les crépitements assourdis d'une mitraillette équipée d'un silencieux. Dans un réflexe instantané, Malko plongea sur la banquette. Les vitres de gauche de la Mercedes se constellèrent de trous.

Solweig poussa un petit cri, avant de s'effondrer sur le volant. La Mercedes plongea sur la droite, franchit le fossé et termina sa course dans une palissade de bois. Malko n'eut que le temps de se protéger le visage.

Krisantem plongea hors de la voiture.

Le corps de Solweig glissa sur la banquette. Malko vit le sang qui coulait de la tête et du torse, la bouche ouverte, la joue déchirée, les yeux fixes.

Les policiers de la *Kripo* arrivaient, mitraillette au poing. Malko s'extirpa de la Mercedes. Son épaule lui faisait mal. Il fit le tour de la voiture, ouvrit la portière trouée de balles. Puis se tourna vers les policiers.

— Elle est morte, dit-il.

Brusquement l'air glacial de Berlin lui parut odieux à respirer. Il avait hâte de quitter cette ville froide, immense, chargée de souvenirs sinistres, coupée en deux, en train d'agoniser et de pourrir dans son carcan de barbelés.

Dans la Taurus, le chauffeur de la *Kripo* parlait à toute vitesse dans un micro.

CHAPITRE XXII

Les mains dans les poches de son pardessus de vigogne, Malko contemplait la flèche de l'église de la Réconciliation. La Bernauerstrasse était totalement déserte, à part trois voitures de police, la sienne et la Cadillac noire de Philip Corn.

Après avoir conduit Solweig à la morgue, il avait eu envie de revenir là. Sans raison précise.

Derrière lui, Philip Corn battait la semelle, gêné, glacé et furieux. En pensant que Malko pourrait être mort, il en avait des sueurs froides : une histoire à se retrouver vice-consul à vie aux Galapagos. Il n'osait pourtant pas troubler la méditation de Malko...

Celui-ci frissonna. Il se détourna et redescendit de son observatoire de bois. Cette fois, Philip Corn lui barra la route. Plus loin les feux bleus des voitures de police tournaient lentement, dans un halo de brouillard.

Philip Corn leva la tête.

— Wolfgang Mann est mort, dit-il.

Malko sentit son cafard s'accroître.

— De quoi ?

— On ne sait pas encore. Il était très bien, il y a deux heures. Les médecins se demandent s'il n'y a pas eu une erreur dans son goutte-à-goutte... Mais l'infirmière a disparu. C'était une remplaçante...

Malko eut un rictus amer. Les autres avaient bien établi leur timing.

— Vous ne la reverrez jamais, dit-il. Ou peut-être dans un autre hôpital, quelque part dans le monde, où il faudra aider quelqu'un à mourir...

Philip Corn regarda autour de lui comme si d'autres tueurs allaient surgir.

— Je vous en prie, dit-il, vous êtes maintenant le seul à savoir ce que vous a dit Wolfgang Mann. Et encore, nous ne pourrions plus jamais avoir les détails techniques. Dites-moi...

Malko regardait la lumière blafarde des lampadaires du Mur. Solweig morte, il n'avait plus envie de faire enrager Philip Corn.

— Il n'y a rien dans les silos des Russes, dit-il. Philip Corn eut un geste agacé :

— Nous savons qu'il n'y a rien. Mais qu'est-ce que les Russes vont y mettre quand ils seront terminés ?

Malko leva la tête vers le ciel noir. Il lui semblait revoir le corps nu et blanc de Wolfgang Mann en train de se balancer au bout de son harnais.

— Il n'y aura jamais rien, dit-il lentement. Les Russes ont bluffé. Ils ont

voulu vous faire croire qu'ils avaient mis au point de nouvelles fusées. Pour pousser l'Amérique à se suréquiper.

L'Américain buvait ses paroles, médusé.

— Vous voulez dire que c'est un gigantesque bluff ? que le SS 10 n'existe pas ?

— Tout juste. Wolfgang Mann était l'adjoint du directeur des programmes des fusées soviétiques. Il était au courant de tout... Le but était de vous persuader que les Russes avaient mis au point une nouvelle fusée imparable.

À cause de ce bluff, la longue course de l'oncle Manap s'était achevée sur un lit d'hôpital de Berlin-Ouest.

Malko jouit quelques secondes de la stupeur de l'Américain. Puis, avec une ironie désespérée, il leva la main droite comme s'il tenait un verre :

— Malianne !

— Qu'est-ce que vous dites ?

Philip Corn fronçait les sourcils. Interloqué. Mais Malko s'était déjà éloigné.

Sa Mercedes démarra vers le sud, remontant la Bernauerstrasse vers la Porte de Brandebourg dont l'attelage de pierre faisait face à l'Est, depuis bientôt un quart de siècle.

- {1} STAATS SICHERHEIT DIENST (Police de sécurité)
- {2} Deutsche Demokratisch Republik - Allemagne de l'Est.
- {3} Volk Polizei : police populaire.
- {4} Cafés.
- {5} Intercontinental Ballistic Missiles.
- {6} Le Petit Ankara.
- {7} Bonjour, en finlandais.
- {8} À votre santé, en finlandais.
- {9} Voir *Le Bal de la Comtesse Adler*.
- {10} Glavnoye Razveoy vatel noye Upravlenie
- {11} Diable.
- {12} Littéralement : sang de Turc.
- {13} Viens ici.
- {14} Courage ! courage !